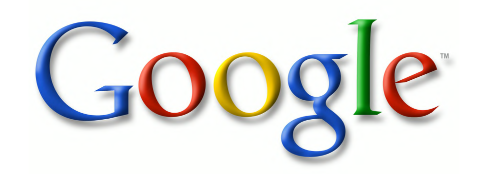
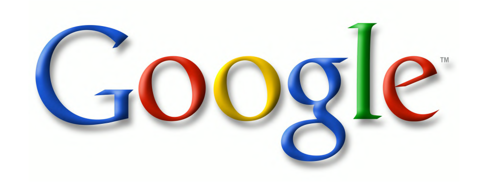
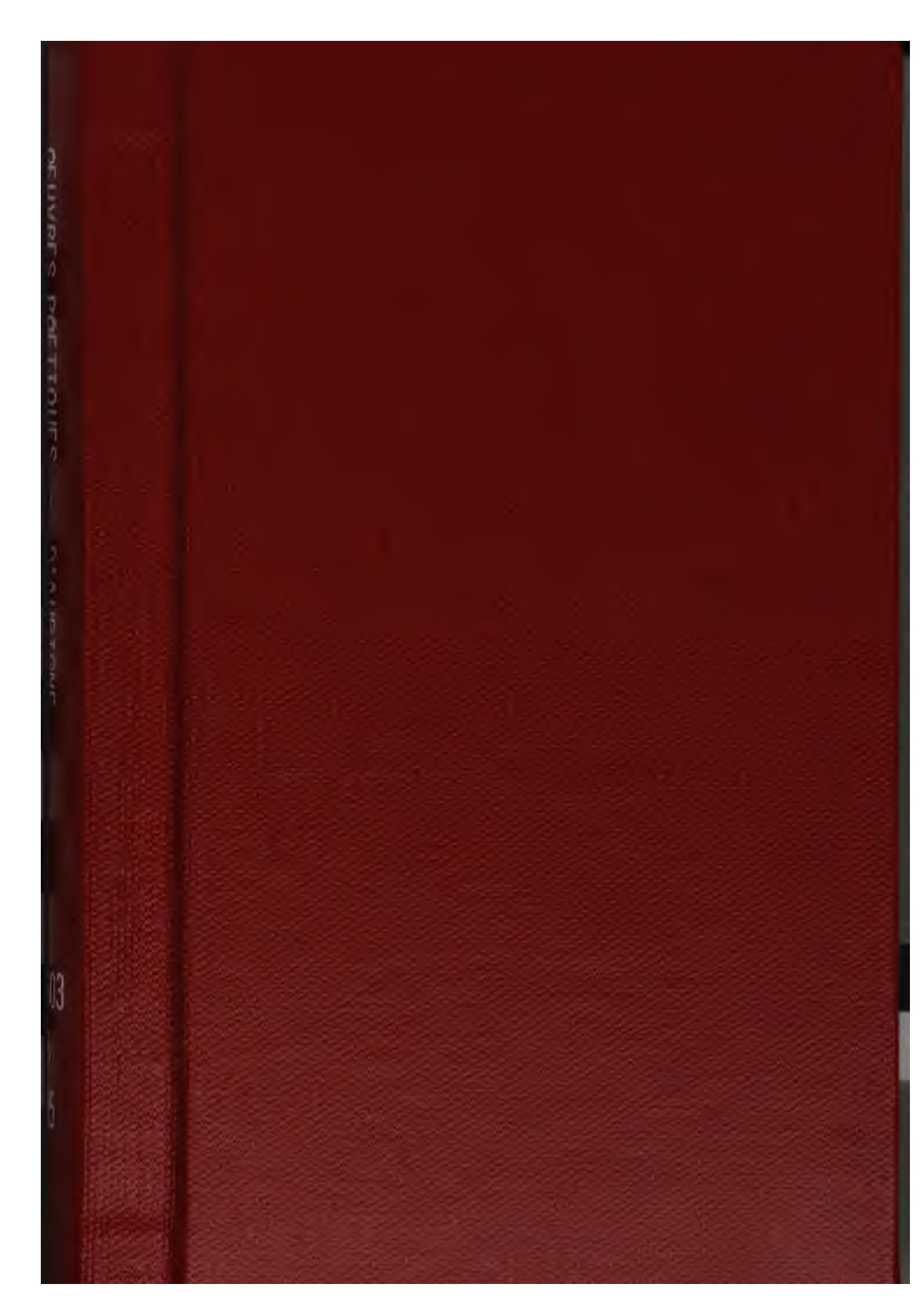





OEUVRES POETIQUES
03



THÉODORE-AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Œuvres poétiques

choisies

PUBLIÉES SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES ET LES MANUSCRITS

Avec une notice biographique

des notes historiques et critiques et des variantes

PAR

AD. VAN BEVER

PORTRAIT D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ D'APRÈS LE TABLEAU DU MUSÉE DE BALE

LE PRINTEMPS — LES TRAGIQUES

DISCOURS AU ROY — MESLANGES — POÉSIES SATYRIQUES

PIÈCES INÉDITES

ŒUVRES POÉTIQUES CHOISIES

OUVRAGES PUBLIÉS PAR M. AD. VAN BEVER

Méditation sentimentale sur Desbordes-Valmore. . . *Epuisé.*

Contes de Poupées. . . . . *Epuisé.*

Poètes d'Aujourd'hui 1889-1900. *Morceaux choisis*, accompagnés de Notices biographiques et d'un essai de Bibliographie (en collaboration avec Paul Léautaud), 12e édition. . . . . 1 vol.

Un Conteur Florentin du XVIe siècle, Antonio Francesco Grazzini. (En collaboration avec E. Sansot-Orland) . . . *Epuisé.*

Un Conteur Florentin du XVIe siècle, Antonio Francesco Doni. (En collaboration avec E. Sansot-Orland). . . . . *Epuisé.*

Les Poètes satyriques des XVIe et XVIIe siècles, etc. 1 vol.

L'Honnête Dame et le Philosophe, nouvelle traduite de l'italien de Niccolo Granucci (XVIe siècle) et précédé d'une notice sur l'auteur. (En collaboration avec E. Sansot-Orland). . . . . . . *Epuisé.*

Œuvres galantes des Conteurs italiens (XIVe XVe et XVIe siècles), traduction littérale, accompagnée de notices biographiques et historiques et d'une bibliographie critique. (En collaboration avec E. Sansot-Orland), 1re et 2me séries, 5e édition . . . . 2 vol.

Les Conteurs libertins du XVIIIe s. (1re et 2me séries). 2 vol.

Maurice Maeterlinck (Les Célébrités d'Aujourd'hui). 1 vol.

Les Gaillardises du sieur de Mont-Gaillard, dauphinois, suivies d'autres poésies du même auteur, publiées d'après l'édition originale de 1606, avec une préface et des notes. . . . . 1 vol.

Essai de Bibliographie d'Agrippa d'Aubigné, suivi de cinq Lettres inédites de Prosper Mérimée. . . . . 1 vol.

SOUS PRESSE

Les Amours et autres poésies d'Estienne Jodelle, parisien, publiées avec une notice et des notes philologiques.

EN PRÉPARATION

La Satyre de Mœurs et les Poètes satyriques des XVIe et XVIIe siècles. Recueil de pièces inédites ou rares, publiées avec une préface, des notices bio-bibliographiques, des notes, des variantes et un supplément.

Œuvres de Pietro Aretino, traduction nouvelle précédée d'une étude sur sa vie d'après les plus récents documents.

La Vie amoureuse de Jean Le Rond (d'Alembert), essai de psychologie et d'histoire.

THÉODORE-AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Œuvres poétiques
choisies

PUBLIÉES SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES ET LES MANUSCRITS

Avec une notice biographique
des notes historiques et critiques et des variantes

PAR

AD. VAN BEVER

Portrait d'Agrippa d'Aubigné d'après le tableau du Musée de Bâle

LE PRINTEMPS — LES TRAGIQUES
DISCOURS AU ROY — MESLANGES — POÉSIES SATYRIQUES
PIÈCES INÉDITES



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT ET Cie Éditeurs
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

MCMV

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

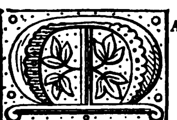
Vingt exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder

numérotés de 1 à 20.



AGRIPPA D'AUBIGNÉ

(1552-1630)



ALGRÉ le bruit fait ces dernières années autour du nom d'Agrippa d'Aubigné, il ne semble pas que ce grand écrivain, dont la littérature et la langue s'honorent, ait conquis dans notre admiration la place à laquelle il a droit. Il ne suffit pas que deux siècles aient méconnu sa mémoire, que des partis sans cesse renouvelés aient dénaturé son génie et mutilé son œuvre, l'ingratitude des hommes, et plus encore, l'ignorance, n'ont cessé jusqu'à ce jour de le représenter comme un personnage épisodique, un factieux, sorte de comparse dont la turbulence et l'ambition, sinon le goût d'intrigue, ont obscurci l'histoire de la fin des Valois et le règne des deux premiers Bourbons. L'effort tenté par quelques historiens consciencieux, éclairant l'homme d'action n'a pas, croyons-nous, mis en relief l'écrivain de l'*Histoire universelle* et le poète du *Printemps*. On se souvient tout au plus de ses *Tragiques* mais on ne les connait que pour les avoir ouï

citer, ou pour les avoir parcourus dans des éditions insuffisantes ou erronées. Les commentaires ont pris, dans notre esprit, la place que seules devaient occuper les œuvres si bien que nous n'avons retenu, à défaut d'un imposant bagage, que de vaines phrases de rhétorique glosant sur un texte incertain. Ce fut en vain que Ludovic Lalanne (1), Prosper Mérimée (2), Charles Read (3), le baron de Ruble (4), Eugène Reaume,

(1) *Mémoires de la vie de Théodore-Agrippa d'Aubigné*, publiés pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Louvre, etc., par M. Ludovic Lalanne, Paris, Charpentier, 1854, in-18, XII-468 pp. et ensuite Libr. des Bibliophiles, 1889, in-18, XVIII-252 pp. — *Les Tragiques, par Théodore-Agrippa d'Aubigné*, nouv. édit., revue et annotée par Ludovic Lalanne. Paris, P. Jannet, 1857, in-16, XXXVII-351 pp.

(2) *Les Aventures du baron de Fæneste, par Théodore-Agrippa d'Aubigné*. Nouv. édit., revue et annotée, par M. Prosper Mérimée. Paris, P. Jannet (Bibl. Elzévirienne), 1855, in-16, XX-348 pp.

(3) *Les Tragiques*, éd. nouv. publiée d'après le manuscrit conservé parmi les papiers de l'auteur avec des additions et des notes par Charles Read, Paris, Libr. des Bibliophiles, 1872, in-8° XLVII-360 p. — *Agrippa d'Aubigné. Le Printemps « poëme de ses amours. » Stances et odes*, publiées pour la première fois d'après un manuscrit de l'auteur ayant appartenu à Mme de Maintenon, avec une notice préliminaire par Ch. Read. Paris, Libr. des Bibliophiles, 1874, in-12, XXX-147 pp.

(4) *Histoire Universelle, par Agrippa d'Aubigné*, éd. publiée par la *Société de l'Histoire de France*, par le baron

Caussade et A. Legouëz (1), pour ne citer que ces derniers, s'essayèrent à nous fournir une leçon meilleure, ils n'aboutirent qu'à augmenter notre confusion en déroutant, par la multiplicité de leurs méthodes, notre curiosité. Mais ce ne fut pas tant leur faute que celle de leur propre destin (2), sans compter que les difficultés qu'ils rencontrèrent dans leur entreprise firent souvent obstacle à leur persévérance et à leur érudition. Qui songera à réunir leurs travaux épars saura peut-être nous donner cette édition définitive que d'aucuns réclamèrent déjà. Notre but n'est pas de combler une telle lacune, ce qui exigerait, plus encore que de la bonne volonté et une sûre compétence philologique et historique, des ressources telles que jamais aucun libraire n'en disposera en faveur d'une œuvre dont la beauté fait tout le mérite. Nous ne chercherons pas davantage à recueillir toutes les particularités qu'offrent les publications de nos devanciers ; nous nous contenterons d'apporter à notre tour

Alph. de Ruble, Paris, Libr. Renouard, 1886-1897, 9 vol. in-8.

(1) *Œuvres complètes de Théodore-Agrippa d'Aubigné*, publiées pour la première fois, d'après les mss originaux, par MM. Eug. Reaume et de Caussade. Accompagnées de Notices biographique, littéraire et bibliographique, de Notes et Variantes, d'une Table des noms propres et d'un Glossaire par A. Legouëz, Paris, A. Lemerre, 1872-1892, 6 vol. in-8.

(2) La plupart de ces laborieux éditeurs moururent avant d'avoir achevé la révision des manuscrits et des éditions originales d'Agrippa d'Aubigné.

une contribution à l'étude d'une époque, à la production d'un écrivain que l'on ne saurait entendre, sans établir auparavant un texte définitif.

Puissions-nous dans cette humble tâche où nous fûmes parfois encouragés et secondés (1), avoir réussi à faire apprécier quelques pages peu connues, et, apportant des preuves nouvelles dans l'évolution de notre poésie nationale, avoir fait pressentir une époque plus favorable aux lettres et à la tradition.

Il serait oiseux après tant d'autres, mieux qualifiés que nous, de tenter un essai sur la vie d'Agrippa d'Aubigné. Lui-même dans un de ses plus curieux ouvrages : *La Vie à ses Enfants* (2), ainsi que dans certains paragraphes de son *Histoire Universelle*, a pris la peine de la transcrire presque en entier. On eut dit que pressentant l'opinion de ceux qui commenteraient ses actes et jugeraient ses écrits, il ait voulu se garder à l'avance de la partialité, de la sottise ou de l'ignorance des biographes. On y gagne sans nul doute une lecture attrayante, pittoresque, pleine d'anecdotes et

(1) Remercions ici MM. N. Weiss et Henri Monod pour l'intérêt qu'ils voulurent bien prendre à notre modeste édition, le premier en nous ouvrant les fonds privés de la Bibliothèque de la *Société de l'histoire du Protestantisme français*, le second en nous communiquant quelques rares pièces, extraites de son incomparable collection.

(2) Cf. Ed. dite des *Œuvres complètes*, etc., publiées par Eug. Reaume et de Caussade, t. I.

de portraits vigoureux, mais à se contempler soi-même l'auteur ne laisse pas de travestir parfois sa personnalité et de dénaturer bon nombre de faits auxquels il prit part. Toute réserve faite, c'est encore le meilleur document que l'on puisse trouver sur lui, et il serait à souhaiter que tous les hommes illustres prissent en tel intérêt les menus incidents de leur existence.

Rien sous sa plume ne saurait être indifférent ; ses excès de langage eux-mêmes le peignent à merveille. Il n'est pas jusqu'aux mots vifs, jusqu'aux pires hardiesses, aux « gasconnades » de ce compagnon du Béarnais, qui ne révèlent les principaux traits de son caractère. Quelques dates à contrôler, des récits à collationner sur la version des contemporains, sur ses œuvres d'imagination et ses Lettres, lesquelles se contredisent parfois, et l'on parvient aisément à remettre les choses au point.

Il naquit de Jean d'Aubigné « seigneur de Brie en Xaintonge et de damoiselle Catherine de l'Estang » en l'hôtel Saint-Maury, près de Pons, le 8 février 1552(1), Sa mère mourut en accouchant « et avec telle extrémité, dit-il, que les médecins proposèrent le choix de mort pour la mère ou pour l'enfant. Il fut nommé Agrippa (comme *aagre partus*), puis nourri en enfance hors la maison du père pource que Anne de Limur, sa belle-mère, portoit impatiemment et la depense et la trop exquise nourriture que le pere y employoit (2). »

(1) Le texte de la *Vie* d'Aubigné porte : « l'an 1551. » L'année commençait alors à Pâques.

(2) Cf. *Vie d'Agrippa d'Aubigné, à ses enfants.*

Sa jeunesse fut studieuse. Il prit successivement les leçons de plusieurs maîtres, dont l'un, Jean Cottin « homme astorge (1) et impiteux », lui enseigna les lettres latine, grecque et hebraïque à la fois. Ses progrès furent tels qu'à l'âge de six ans, il lisait couramment en ces langues. A sept ans et demi, il traduisit avec l'aide de son précepteur, Jean Morel, le *Crito* de Platon, sur la promesse qu'on le ferait imprimer avec son effigie au-devant du livre. En même temps qu'il le formait aux études sérieuses, son père ne négligeait rien pour l'élever en bon et sincère huguenot. On ne saurait oublier le serment tragique qu'il exigea de l'enfant aux heures de trouble.

C'était en 1559, après les exécutions d'Amboise. Traversant la petite ville de ce nom pour se rendre à Paris, et, reconnaissant sur un bout de potence les têtes de ses anciens compagnons d'armes, récemment exécutés, Jean d'Aubigné fut tellement ému qu'entre sept ou huit mille personnes il osa s'écrier : « Ils ont décapité la France ! » Il ajouta aussitôt : « Mon enfant, il ne faut pas que ta teste soit espargnée après la mienne pour venger ces chefs pleins d'honneur ; si tu t'y espargnes, tu auras ma malédiction. »

Cette leçon, digne des anciens, ne devait pas être stérile.

En 1562, l'écolier fut mis à Paris, entre les mains de Matthieu Beroalde. C'était au temps où le Prince de Condé ayant saisi Orléans, « les persécutions redoublées, les massacres et brûlements » qui se faisaient

(1) *Astorge*, dur, insensible.

alors contraignaient les Réformés à quitter les villes et à garder l'incognito dans quelque province. Le nouveau précepteur dut s'enfuir avec sa famille et son élève, mais cette petite troupe (quatre hommes, trois femmes et deux enfants) avait à peine recouvré un coche au Coudray (logis du président l'Estoile) et pris un chemin au travers du bourg de Coùrance, que le chevalier d'Achon, chef d'un parti ennemi, et qui avait là cent chevau-légers, l'arrêta et aussitôt la mit entre les mains d'un inquisiteur surnommé Democharès. «Aubigné ne pleura point pour la prison, mais parce qu'on luy osta une petite espée bien argentée et une ceinture à fers d'argent » qu'il portait. On l'interrogea à part. Sur la menace que toute sa bande serait suppliciée, il répondit fièrement que l'horreur de la messe lui ôtait celle du feu.

Ce fut d'ailleurs une singulière aventure où le comique l'emporta sur le tragique de la situation. Comme il y avait des violoneux dans le village, les capitaines qui s'amusaient fort de l'attitude du jeune Agrippa, lui firent danser une gaillarde. Celui-ci s'exécuta de belle humeur, ce qui ne l'empêcha pas dans la nuit, avec la complicité du gentilhomme qui le gardait, de fausser une si aimable, mais inquiétante compagnie.

Il gagna Montargis, territoire neutre de Renée de France, duchesse de Ferrare. Le souvenir de cette première expédition à travers des provinces exaspérées, déchirées par les luttes religieuses ne le quitta point et décida de sa carrière. Mais auparavant les épreuves les plus rudes ne lui manquèrent point. A peine remis d'une maladie affreuse : la peste qui dans sa propre

chambre, chez son hôte, le président L'Estoile, faucha son chirurgien, quatre autres personnes, et faillit l'emporter à son tour, il apprit la mort de son père. Le sieur Jean d'Aubigné s'éteignait peu après le siège d'Orléans, des suites d'une blessure reçue au-dessous de la cuirasse, lors de la reprise des Tourelles. Ce fut le premier désespoir de l'adolescent. Pendant trois mois il se cacha pour pleurer, et, nonobstant les consolations qu'on lui donnait, ne voulut porter que des habillements de deuil.

Il avait alors atteint sa onzième année. La fièvre des batailles, le pressentiment d'un grand devoir à accomplir, l'agitaient déjà. Si l'on en croit certain paragraphe de sa *Vie*, peu avant la mort de son père, délaissant les études, il se laissait débaucher par les soldats au point de prendre part aux coups de main et de s'exposer jusque sous le feu de l'ennemi (1). L'exemple de Jean d'Aubigné, tué en défendant une cause sainte, ne cessait de le préoccuper.

La paix signée en 1563, son curateur Aubin d'Abeville, ne tarda pas à l'envoyer à Genève, reprendre ses humanités. Quoique distrait du but qu'on lui assignait « il lisoit alors tout courant les rabins sans poincts et explicquoit une langue en l'autre sans lire celle qu'il expliquoit. Il avoit faict son cours de philosophye et de mathématicques », mais sur l'ignorance

(1) Voir à ce propos un curieux commentaire de M. Henri Monod, éclairant le texte d'Aubigné: (Cf. *La jeunesse d'Agrippa d'Aubigné*, Caen, Imprim. de F. Le Blanc-Hardel, 1884, in-8°.)

de quelques dialectes de Pindare il fut remis au collège. Cette mesure rigoureuse le fâcha très fort, « lui faisant prendre les estudes à charge, et les chastiments à despit ». Il devint un sujet de scandale et bien que Théodore de Bèze excusât ses « postiqueries (1) » comme « estant malice de levron et non de renard », il provoqua la colère et éprouva le ressentiment des pédants.

Il ne fallut rien moins que quelque aiguillon d'amour à l'endroit d'une docte et jolie genevoise, Loyse Sarrasin pour qu'il prit en goût, sinon en patience, la connaissance de la langue grecque. Encore ne le fit-il qu'à regret et jusqu'au jour où, las de toute contrainte, il s'en fut à Lyon « sans le sçeu de ses parents » et se remit aux mathématiques, non sans s'amuser aux « théoriques » de la magie. Une pénible mésaventure qui lui arriva dans cette ville faillit lui faire expier cruellement son escapade. L'argent lui ayant manqué et son hôtesse le priant de s'acquitter, il eut une telle honte de sa situation que n'osant retourner au logis, il demeura tout un jour sans manger. Sa mélancolie était extrême. « Estant en peine où il passerait la nuit, il s'arresta sur le pont de la Saône. » Là, songeant à l'amas de ses déplaisirs et penchant la tête vers l'eau, pour laisser tomber à bas les larmes qui l'aveuglaient, il lui prit un grand désir de se jeter après elles. Se souvenant qu'il fallait prier devant toute action, le dernier mot de le prière estant la vie éternelle, ce mot l'effraya et le fit crier à Dieu qu'il l'assistât en son agonie. Lors

(1) *Postiqueries*, espiègleries.

tournant le visage vers l'entrée du pont», il vit un valet duquel il reconnut premièrement la malle rouge et le maistre bientost après, qui estoit le sieur de Chillaud son cousin germain » lequel envoyé en Allemagne par M. l'amiral [de Coligny], portait à Genève de l'argent au petit désespéré.

C'était le salut. Aubigné retourna en Saintonge chez son curateur. Bientôt après commencèrent les secondes guerres de religions (1567). L'effervescence du jeune homme était telle à cette heure qu'il fallait, lorsqu'il était couché, qu'on lui enlevât ses habits pour qu'il ne s'échappât point et ne se joignit à quelque troupe de partisans. On le tint prisonnier jusqu'à la prise des troisièmes armes (1568). Une nuit — des soldats de passage lui ayant promis de tirer une arquebusade à l'heure du départ — il se « dévala » par la fenêtre au moyen de ses draps, sauta deux murailles, à l'une desquelles il faillit tomber dans un puits, et, pieds nus, en chemise, se prit à rejoindre les compagnons ». Ceux-ci ne laissèrent pas d'être « bien estonnés de voir un homme tout blanc courir et crier après eux, et pleurant de quoi les pieds lui saignoient. Le capitaine Sainct Lo, après l'avoir menacé, pour le faire retourner, le mit en croupe avec un meschant manteau soubs luy, pource que la boucle de la cropière l'escorchoit. »

« A une lieuë de là, au passage de Reau, ceste troupe trouva une compagnie de papistes qui vouloyent gagner Angoulesme : cela fut desfait avec peu de combat où le nouveau soldat en chemise gagna une harquebuse et un fourniment tel quel, mais ne voulut prendre aucun habillement, quoi que la nécessité et

ses compagnons luy conseillassent : ainsi arriva au rendez-vous de Jongsac, où quelques capitaines le firent armer et habiller. Il mit au bout de sa sédulle : *A la charge que je ne reprocheroys point à la guerre qu'elle m'a despouillé, n'en pouvant sortir plus mal équipé que j'y entre* (1). »

Dès lors son destin semble se préciser. Enthousiaste et téméraire, spirituel et frondeur, tel il fut dans sa prime jeunesse, tel nous le retrouvons à l'âge mûr.

Chez lui l'homme rejoint l'enfant. Rien de l'expérience amère de la vie, de la duplicité humaine n'eut prise sur ce caractère. Les passions le troublèrent sans le pervertir jamais. Deux aspects le représentent tout entier : l'un nous révèle son génie militaire, son rôle de politique véhément, de « réformateur » hardi ; l'autre décèle volontiers un esprit dont les ressources dues à une profonde culture classique savent s'accommoder à l'occasion de l'intransigeance du cœur et autoriser la turbulence des désirs. Le premier nous fournit les traits nécessaires à réaliser un portrait énergique et violent, le second anime ce visage dur, ajoute une lueur attendrie à ce regard hautain, et sous la cuirasse, crée la palpitation émouvante de la vie.

Nous ne dirons rien qu'on ne sache de son action héroïque, mais empruntant quelques particularités à ses souvenirs, nous tenterons de coordonner les divers témoignages de son labeur de poète et de relier, sous la trame d'un léger commentaire, les diverses étapes de son passé sentimental.

(1) Cf. Agrippa d'Aubigné : *Sa vie à ses enfants.*

Nous dédaignerons les traits qui abondent sous sa plume d'historien, ses vantardises de soudart, pour n'accueillir que ce qui contribua à son évolution psychique. Au début, de 1568 à 1571, il ne songea qu'à acquérir quelque gloire en combattant pour la cause des siens. Tandis que divers régiments protestants bataillaient autour de Niort, de Fontenay, de Saint-Jean-d'Angély, de Blaye, Agrippa d'Aubigné se signalait en Périgord, puis au siège d'Angoulême (15 octobre 1568) et à l'assaut de la place de Pons (1569), où il « vengeait une sienne tante qu'un capitaine Banchereau avoit voulu forcer ». Il se trouvait encore aux escarmouches de Jazeneuil, à la bataille de Jarnac, au grand combat de la Roche-Abeille. Il faisait la guerre en Saintonge. Etant enseigne « d'Anières », il menait à la victoire vingt arquebusiers « enfants perdus », enlevait des barricades, soulevait l'enthousiasme des vieux guerriers par sa belle contenance et la hardiesse de ses entreprises. Mais sa bravoure n'allait pas sans quelque cruauté à l'égard de ses ennemis, témoin cette scène qu'il dépeint « où estimant mourir, il fit dresser les cheveux à la tête des capitaines et des soldats qui le visitoyent » par le récit des pilleries où il avait mené ses troupes (1).

Ajoutons toutefois qu'après cette crise il revint à plus d'humanité.

La paix de Saint-Germain signée le 8 août 1570, lui créa des loisirs. Son curateur lui donnant un peu d'argent et un bail d'une terre qu'il possédait dans les

(1) Cf. Agrippa d'Aubigné : *Sa vie à ses enfants*.

Landes, il s'en fut à Blois. Là, encore ébranlé par une fièvre quarte, contractée au cours de ses campagnes dans l'Aunis, il apprit qu'un maître d'hôtel du duc de Longueville s'était rendu possesseur de ses biens. Cet homme se prétendait son héritier, attestant avec des certificats à l'appui, qu'Aubigné avait été tué à la charge de Savignac. Ce fut en vain que le pauvre Agrippa fit appel à des parents maternels qui résidaient en Blaisois ; ceux-ci lui tournèrent le dos en haine de religion. Un de ses fermiers dont il réclama le témoignage et qui sut le reconnaître à une marque charbonneuse qu'il gardait au front, stigmate de la peste d'Orléans, se refusa à le secourir dans la crainte de payer trois années de fermage qu'il lui devait. Notre Aubigné ne se découragea pas et jura qu'on ne saurait le contraindre et si aisément le mettre à bout. Alors que l'argent, la faveur et la santé lui « desfailloyent », il se fit porter demi-mort par bateau à Orléans, et là, justifiant de sa misère, réclama justice. Il sut si bien plaider sa cause, son exode fut si pathétique que les juges regardant d'un œil furieux ses adversaires, ceux-ci se levèrent de leur place et « s'étant écriés qu'autre que le fils d'Aubigné ne pouvoit parler un tel langage » lui demandèrent pardon.

Ainsi il dut à son éloquence persuasive de recouvrer ses biens.

Agrippa d'Aubigné avait alors 19 ans. La première période de sa vie aventureuse venait de s'accomplir. Les longues et périlleuses guerres auxquelles il avait

pris une part active, avaient sans doute éteint sa fièvre d'exploits. Une lassitude d'ailleurs gagnait tous les hommes d'action au cours des années 1569 à 1571. Le plan d'une nouvelle campagne, qui devait l'emporter en violences sur toutes les guerres civiles antérieures, s'élaborait sans hâte, sous l'action diplomatique des Réformés. D'autre part, la Saint-Barthélemy se préparait sourdement. Rien n'est plus favorable aux instants d'accalmie et ne justifie mieux de la douceur des affections que les périodes troublées de l'histoire sociale. Il faut beaucoup d'amour pour autoriser beaucoup de haine.

Agrippa ne pouvait supporter les heures lourdes de l'inaction sans entraver auparavant, dans la douleur ou dans la joie, les élans de sa nature ardente. L'amour y pourvut sans qu'il y prit garde. Après le drame de la vie extérieure, le conflit des passions de l'âme s'accomplit. Le souvenir de ses études l'encouragea mieux que ne le servit son expérience de soldat. Sa sensibilité s'éveilla. Une nouvelle conception des choses, le séduisit.

Il fut poète, mais quoiqu'il fit pour exprimer les nuances du sentiment qui le troublait, il ne sut pas trouver dans la langue de Ronsard toutes les expressions qu'il fallait pour peindre ses angoisses. Il comprit alors que la poésie sert moins l'amour que celui-ci ne sert à celle-là. C'est peut-être cette conviction intime, jointe à une pudeur exquise à l'endroit de celle qu'il distingua, qu'il faut attribuer la réserve qu'il fit de ses œuvres de jeunesse.

On trouve seulement dans la *Vie à ses enfants*, cette

simple allusion : « Ayant peu de biens entre les mains, il [Aubigné] devint amoureux de Diane Salviati, fille aînée de Talcy. Cet amour lui mit en teste la poésie françoise, et lors il composa ce que nous appelons son *Printemps*, où il y a plusieurs choses moins polies, mais quelque fureur qui sera au gré de plusieurs. »

La pensée intime d'Agrippa, ou ce que nous prenons pour telle, fut longtemps respectée. Il ne fallut rien moins que deux siècles et demi pour que la curiosité des bibliographes fut enfin satisfaite. Le *Printemps* parut ces dernières années seulement (1), mais chose plaisante, les critiques s'habituèrent tant à le considérer comme un livre perdu, que l'un d'eux, dans une étude récemment publiée, osa écrire que ce recueil ne nous est pas parvenu ! (2)

Quoi qu'il en soit, c'est un mélange d'œuvres diverses : sonnets, stances et odes, qui vaut autant par sa grâce surannée que parce qu'il sert de document à la jeunesse de notre auteur.

Le manuscrit de cette œuvre, conservé à Bessinges, dans la famille Tronchin, offre diverses particularités dont la plus saisissante tient à ce qu'il est composé en partie de brouillons, de pièces inachevées revues à diverses époques par l'auteur lui-même, et qui montrent, outre la part d'inspiration immédiate, une sorte d'évo-

(1) Cf. Editions publiées par Charles Read, Paris, Libr. des Bibliophiles, 1874. Cf. *Œuvres complètes*, publiées par Eug. Réaume et de Caussade. Paris, A. Lemerre, 1874, T. III.

(2) Cf. Gaston Deschamps : *La jeunesse d'Agrippa d'Aubigné*, Grande Revue, 1902, t. II, pp. 1-24.

lution dans le souvenir que conserva le poète pour celle qu'il aima.

Il faut détacher de ces feuillets certaines pages écrites postérieurement à l'époque où Agrippa d'Aubigné connut les tourments de sa première passion; mais l'ordre chronologique établi, quelle intensité dans ces vers, quelle fraîcheur de sentiment, quelle sincérité dans l'affliction! On l'a dit déjà, ces strophes ne décèlent pas seulement la manière d'un des élèves de la Pléïade, écrivains éloquents qui sacrifient à la tournure galante, au charme de l'épithète, à la verve spirituelle et enjouée, toute l'ingénuité de la passion; non, elles valent par une préoccupation plus haute, elles sont le sûr et fidèle témoignage d'un amour tendrement consenti, mais point partagé. Ces sonnets que des maîtres n'eussent pas désavoués, ces stances, ces odes qui gardent la naïveté de chansons anciennes très chastes, c'est tout ce qui nous reste d'un touchant petit roman d'amour: tout ce que la jeunesse d'Aubigné contînt de joie ou de tristesse, d'espoir ou de résignation douloureuse.

Celle qui l'inspira fut une des plus ravissantes jeunes filles de son temps, si nous en croyons les portraits flatteurs que nous offrent d'elle certaines pages voluptueuses du *Printemps*.

Nièce de Mlle de Pré — la Cassandre célébrée par Ronsard — Diane était fille de Jean Salviati, qui fut surintendant de la maison de la duchesse de Lorraine, et de Jacquette le Malon de Bercy, laquelle mourut peu avant 1572. Les Salviati étaient d'origine italienne illustre. Ils comptaient parmi leurs membres

les plus proches, deux cardinaux, neveux par leur mère de Léon X et par conséquent, parents de Catherine de Médicis. Ils étaient venus en France à la suite de cette princesse. L'un d'eux, Bernard Salviati, père de Jean, avait acquis en 1517, dans le Blaisois, le domaine de Talcy, qui est resté célèbre jusqu'à ce jour, non point seulement à cause de l'architecture féodale de son château, mais parce que celui-ci servit à la conférence qui eut lieu, en 1562, entre huguenots et papistes (1). A la mort de Bernard, il passa entre les mains de Jean Salviati.

La famille de Diane était catholique, mais elle gardait quelque attache avec les Réformés, et c'est probablement en raison de sympathies communes, plus encore que pour des motifs de voisinage, qu'Aubigné qui était venu s'établir dans sa petite terre des Landes, non loin de Talcy, se lia avec elle. Tout de suite Jean Salviati prit en affection notre Agrippa et favorisa à tel point ses assiduités que ce dernier devint soudainement amoureux de la jeune châtelaine.

Diane était alors en pleine splendeur de grâce et de beauté.

Quoique très adulée, courtisée comme héritière d'un grand nom, elle fut tout d'abord flattée de la passion qu'elle inspira. Soit pure coquetterie, soit inconscience, elle se laissa entraîner, séduire, et peu à peu, subit le

(1) Cf. A. Storelli: *Notice historique et chronologique sur le château, de Talcy*, Paris, Baschet, 1883, in-8°. — Edm. Stapfer : *Le château de Talcy* (Loir-et-Cher), Paris, Fischbacher [1887], in-18.

charme du poète. Un commerce de galanterie, où des présents et des vers s'échangèrent, s'établit entre les deux jeunes gens, jusqu'au jour où lasse, inquiète de tant d'attention, la jeune fille parut s'offenser des hardiesses de son adorateur. Un lien pur, promesse sainte du mariage, les avait rapprochés ; l'inconstance ou bien des dissentiments qui tenaient à la différence de leur caractère, autant qu'à celle de leur religion, les éloignèrent à jamais. Glosant sur les pièces du *Printemps*, interprétant chaque vers, un des meilleurs biographes d'Agrippa d'Aubigné, M. Henri Monod, a fait revivre en quelques pages brèves cet amour défunt (1).

« Un temps, dit-il, Diane crut aimer Agrippa; un temps, elle fut avec lui douce, tendre, la tendresse allant jusqu'aux baisers.... Elle crut l'aimer, et alors ils se promenaient en rêvant sous les grands ombrages, mêlant leurs doigts, trop oppressés pour rompre le silence... Ces instants furent délicieux, mais qu'ils furent courts! Bientôt l'humeur de Diane changea ; elle ne fut plus la même.... elle devint volontaire, capricieuse, fantasque.... Jamais satisfaite, elle se montrait tour à tour ou prude avec excès ou cruellement ironique..... Peut-être le caractère d'Agrippa un peu bien tranchant et exigeant effraya-t-il Diane et finit-il par la rebuter.... Peut-être aussi subit-elle l'influence de sa famille. Son père seul était favorable à d'Aubigné. Ses autres parents ne voulaient pas entendre parler de

(1) *La jeunesse d'Agrippa d'Aubigné,* par Henri-Ch. Monod, Caen, Imprimerie de F. Le Blanc-Hardel, 1884, in-8°.

ce mariage. L'oncle [le chevalier Salviati], grand maître de Saint Lazare, répugnait fort à une alliance avec un huguenot, avec un tel huguenot surtout. On objectait sa fortune médiocre, aussi bien que sa petite et douteuse noblesse. »

La différence de religion, sa pauvreté, son intransigeance, voilà selon nous, les seuls motifs qui firent que tant d'amour sombra dans la douleur et dans les larmes. Quelque fierté, quelque dédain qu'elle parut apporter dans ses relations affectueuses, Diane ne laissa pas de demeurer longtemps fidèle à sa passion. Sa vie — sa mort pourrait-on dire. — en témoigne, Agrippa, de son côté, ne l'oublia point et parfuma de son souvenir les pages qu'il écrivit par la suite.

Il consigna pour ses enfants diverses particularités de cette idylle, afin d'exprimer mieux que ne le font les strophes du *Printemps*, les sentiments qu'il éprouva et la déception qu'il eut d'une rupture qui compromettait ses espérances (1).

Cet amour durait depuis deux ans sans qu'Agrippa ait obtenu loyer de sa constance, sans que la famille de Diane ait pris une résolution touchant le mariage projeté.

Les instants redevenaient graves. Des troubles naissaient de tous côtés. La guerre civile recommençait.

Déjà, au cours d'un récent voyage à Paris (juillet 1572), d'Aubigné avait été repris d'une fièvre de lutte.

(1) Cf. Agrippa d'Aubigné: *Sa Vie*, etc.

Il attendait une commission de capitaine pour rejoindre La Noue et combattre en Hainaut les Espagnols du duc d'Albe. L'image chère de sa maîtresse s'obscurcissait sous une vision de sang. A peine venait-il d'assister aux noces d'Henri de Navarre et de Marguerite, sœur de Charles IX, qu'il était entraîné dans une affaire d'honneur. Ce coup d'audace, à l'heure où la loi punissait sévèrement le duel, le sauva du fer des assassins. Surpris par le guet, à la place Maubert, dans un combat singulier où il servait de second, il blessa un sergent qui le voulait prendre et s'enfuit de Paris. Bien lui en prit, car trois jours après, la Saint-Barthélemy éclatait et l'on a lieu de croire qu'il n'eut point été épargné.

A peine arrivé à Talcy, enhardi par l'accueil bienveillant qu'on lui faisait, il essaya de hâter ses affaires. Mais la discorde régnait partout : les persécutions, les meurtres, les pillages qui mettaient en feu toutes les provinces, eurent une fâcheuse répercussion sur ses amours.

Peu lui importe alors qu'après une action héroïque dans l'Orléanais, laquelle sauva la petite ville de Mers, il soit recherché, traqué par ses ennemis.

Son union reculée indéfiniment, il s'échappe de Talcy à la fin de novembre, et « pour ne point se donner la tentation du retour », fait vingt-deux lieues d'une seule traite, au risque de tuer sa monture, un magnifique cheval noir, don de Salviati.

Il vient de mettre pied à terre dans un village de la Beauce, quand il voit soudain fondre sur lui un inconnu « qui le chevaloit monté sur un turc. » Le choc

fut si violent qu'il faillit être tué net à la porte de son hôtellerie. En pantoufles et sans armes, à peine a-t-il le temps de se ressaisir et d'arracher, pour se défendre, l'épée d'un garçon de cuisine que son adversaire revient sur lui et le heurte violemment de la tête de son cheval. Quoique étourdi, Agrippa frappe l'homme, le frappe encore.

Pour la troisième fois, il l'atteignait, lui prêtant un demi-pied de fer au défaut de la cuirasse, quand il glissa sur le sol glacé et tomba. « L'autre ne fut paresseux à le venir relever et le blesser de deux playes, l'une profonde dans la teste » ; après quoi, l'agresseur s'enfuit au galop de sa monture, laissant notre victime baignée dans son sang. Un chirurgien, mandé en toute hâte, examine les blessures, fait des pansements, non sans témoigner, par un air de doute, que le malheureux est à toute extrémité. Attentif, Aubigné surprend sa mine ; sans attendre « qu'on lui ostât son premier appareil » il monte à cheval et refait les vingt-deux lieues, afin de mourir entre les bras de sa maîtresse. Il eut, en route, une telle fluxion de sang, qu'il arriva au logis de Talcy sans forces et sans connaissance. Pendant plusieurs semaines, il demeura entre la vie et la mort et ne dut son salut que grâce aux soins qui lui furent prodigués par Diane Salviati.

On pourrait croire, après tant d'épreuves courageusement acceptées, qu'Aubigné goûta quelque repos aux heures de convalescence. Hélas ! il n'en fut rien. Les événements de sa vie se précipitaient. L'affaire qu'il avait eue en Beauce faisait du bruit. Les parents du cavalier qui l'avait si traîtreusement attaqué — et

sans que nous sachions le motif de cet attentat — firent que l'évêque d'Orléans envoya son promoteur, avec six officiers de justice, pour se saisir de sa personne. Jean Salviati les reçut courtoisement, mais se refusa à livrer son hôte. Le jeune huguenot justifia de son innocence et demanda que sa déposition fut enregistrée. Le promoteur ayant refusé de rédiger une note et s'en étant retourné du côté d'Orléans, Agrippa d'Aubigné saute en selle, le rejoint à deux lieues de là et « le pistolet dans les dents » lui arrache non seulement l'attestation réclamée en vain, mais encore une renonciation aux Articles de la Papauté.

Ce fut à cette même époque que le chevalier Salviati, oncle de Diane, rompit le mariage « sur le différent de la religion ». Notre héros en eut un tel déplaisir, que relevant à peine d'une crise aiguë qui l'avait mis à bout de forces, il retomba en extrême maladie.

Il fut visité de plusieurs médecins, entr'autres Guillaume Postel, mais ni la science, ni les exhortations ne suffirent à le calmer. Son activité seule le sauva. Il ne garda de ses premières amours qu'une pitié douloureuse qui adoucît parfois la virilité de ses conceptions. Il se souvint de celle qu'il aima aux instants perdus de sa jeunesse, mais ce fut pour prendre en soi-même conscience de sa foi et se remémorer à propos l'expérience si tristement acquise dans le passé.

Plus tard, lorsqu'il eut secoué « la torpeur de sa peine » et qu'il eut conquis à la cour du dernier Valois cette réputation de bravoure, d'insouciance et d'esprit qui firent de lui le type le plus accompli de la gentilhommerie de son temps, il eut l'occasion de re-

vivre en une heure brève toutes les longues journées alternées d'angoisse et d'allégresse qu'il avait connues à Talcy. C'était vers 1575. Diane qui était alors promise à M. de Limeuil — fils ou neveu, croit-on, de la belle et fameuse Isabelle de Limeuil — avait été conviée à un tournoi où le « roy de Navarre, les deux Guisards et l'escuyer de ce roy » (lequel n'était autre qu'Agrippa) devaient paraître.

La présence de Diane stimula-t-elle la hardiesse de notre cavalier ! On ne sait. Toutefois, il fit si brillante figure, se surpassa en telles « gentillesses », qu'il conquit tous les suffrages. Rapportant lui-même le fait, il s'écria un jour : « Ceste demoiselle apprenant et voyant à l'estime de la cour les différences de ce qu'elle avoit perdu et de ce qu'elle possédoit, amassa une melancholie dont elle tomba malade, et n'eut santé jusqu'à la mort. »

Elle s'éteignit peu après. « Etrange retour des choses ! a écrit M. Henri Monod. Mystères impénétrables du cœur qui, lisant le *Printemps*, eût pu supposer que ce serait Diane qui mourrait d'amour pour Agrippa ? »

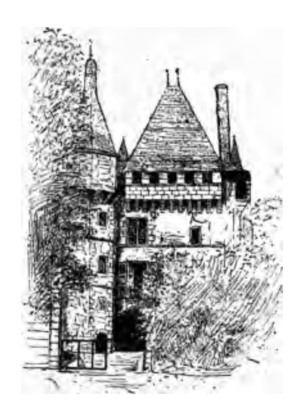
Cette rencontre, cette fin précoce, préoccupèrent longtemps Aubigné jusqu'à lui arracher, après son mariage avec Suzanne de Lezay, sa première femme, ce long cri désespéré où passent tout à la fois le témoignage de sa jeunesse défunte et le regret de ce qu'il avait perdu :

Suzanne m'escoutoit soupirer pour Diane
Et troubler de sanglots ma paisible minuict.
Mes soupirs s'augmentoient, et faisoient un tel bruit
Que fait parmi les pins la rude tramontane.

« Mais quoy! Diane est morte, et comment dit Suzanne,
Peut-elle du tombeau plus que moy dans ton lit ?
Peut bien son œil eteint plus que le mien qui luit ?
Aimer encor les morts n'est-ce chose profane ?

Tires-tu de l'Enfer quelque chose de sainct ?
Peut son astre esclairer alors qu'il est eteint
Et faire du repos guerre à la fantaisie ? »

« Oui, Suzanne. La nuit de Diane est un jour
Pourquoy ne peut sa mort me donner de l'amour,
Puisque, morte, elle peut te donner jalousie ? » (1)



Château de Talcy (Loir-et-Cher)

De l'année 1573, où il quitte Talcy pour n'y plus revenir, et se jette témérairement dans la mêlée politi-

(1) Cf. Ms. Tronchin, IX, fol. 147 r.

que jusqu'à l'année 1577, où « estant au lict de ses blessures », il dicte dans son domaine de Castel-Jaloux, les premières pages des *Tragiques*, Agrippa d'Aubigné ne cesse de se signaler parmi les plus hardis « Réformateurs ».

Raconter par le menu son action dans les camps, révéler son influence diplomatique, définir son rôle de partisan, ce serait, sans nul doute, réaliser la dernière partie du grand drame des guerres de religion. On comprendra que nous nous abstenions d'une telle tâche, peu compatible avec notre intention d'esquisser le portrait intime du poète. On sait qu'il devint, après la paix de La Rochelle (dans le courant de cette même année 1573, qui vit s'accomplir pour lui tant d'événements divers), écuyer d'Henri de Navarre. Ce fut l'époque la plus agitée de sa vie, celle où se confondent jusqu'à la contradiction, ses ressources d'écrivain et ses aspirations de capitaine. Epoque où la sincérité lui fait parfois défaut. Il semble qu'après avoir donné le meilleur de lui-même, sacrifié toute gloire à la crédulité du cœur, il ait eu besoin d'oublier des déceptions récentes, de s'étourdir. Ses convictions religieuses, auxquelles il revint plus tard si farouchement, subirent elles-mêmes comme le contre-coup de ses légèretés. Peut-être, au milieu d'un monde séduisant, où la duplicité et la ruse régnaient en souveraines, crut-il nécessaire de prendre un masque. Peut-être encore inclina-t-il au libertinage afin de réagir contre une sorte de lassitude qui le portait au pessimisme et à la misanthropie. Toujours est-il qu'il oublia momentanément la leçon d'austérité de son enfance. Il alla jusqu'à

combattre à Dormans, dans les troupes catholiques. Mais n'anticipons point.

Suivant l'exemple de son maître, captif à la cour, il se lia avec les Guise, prit figure dans les « mascarades, ballets et carrousels ». Il passa au premier rang des beaux esprits à la mode, et, grâce au tour de son génie, anima par des saillies, des bons mots et des vers de circonstance, les dernières fêtes de la cour des Valois. Il inventait des distractions ingénieuses, contribuait à l'ornement des sociétés, acceptait de faire partie de la première Académie royale fondée par Charles IX et entretenue par Henri III, laquelle réunissait au Louvre les poètes et les musiciens du temps.

Il publia des vers sur Estienne Jodelle (1) ; peu après, il écrivit le ballet de *Circé* (2). Il eut des traits, touchant les mœurs des femmes, qui firent fortune.

« Un jour estant seul assis sur un banc, Bou[r]-

(1) *Vers funebres de Th. A. d'Aubigné, gentilhomme Xantongois sur la mort d'Estienne Jodelle, Parisien, Prince des poètes tragiques.* A Paris, par Lucas Breyer, 1574 in-4, 6 feuillets.

(2) *Ballet Comique de la Royne, faict aux nopces de M. le duc de Joyeuse et de Mademoiselle de Vaudemont, sa sœur, par Baltasar de Beaujoyeulx, valet de chambre du Roy et de la Royne, sa mère.* Paris, Ad. Le Roy, Rob. Ballard, et Mamert Patisson, 1582, in-4 de 8 ff. prél. ; 75 ff. chiffrés et 1 f. pour l'extrait du Privilège. Ce ballet, désigné par les bibliographes sous le nom de *Circé*, est au moins en partie l'œuvre d'Agrippa d'Aubigné. (Cf. *Sa Vie à ses enfants*, années 1573-1575, et *Histoire universelle.*) Composé en 1576, à l'occasion des fêtes données aux ambassadeurs polonais, il ne fut représenté que le 15 octobre 1582.

deilles, Beaulieu et Ternie, trois filles de la Royne qui, toutes trois, faisoient cent quarante ans, le sentens assez nouveau, controloyent ses habillements et une des trois luy ayant effrontément demandé : « Que contemplé vous là, Monsieur ? » Cela en parlant nazard, lui, respond de mesme : « Les antiquités de Cour, Mesdames (1). »

Mais tandis qu'il se complaisait aux propos galants, il ne négligeait rien pour garder sa réputation de soldat. Les affaires ne lui manquèrent point où s'entretint sa témérité et s'éprouva son courage.

On a raconté son expédition en Normandie, où il tenta secrètement, mais en vain, de sauver Montgommery assiégé dans Saint-Lô, ses campagnes dans le Nord, en Allemagne, ses querelles à Paris ; mais saura-t-on jamais toute la part qu'il eut aux décisions de son maître ? Le protestant batailleur sut fort à propos oublier les succès du courtisan et se montrer le digne serviteur d'une cause chère. C'était un soir qu'il veillait au chevet d'Henri de Navarre, avec d'Armagnac, premier valet de chambre du roi. Les compagnons du Béarnais se faisaient rares à cette heure douteuse où des complots se tramaient sournoisement, compromettant la vie des princes. Henri était malade et tremblant. Soudain, ils l'entendirent soupirer derrière les rideaux. Sa voix chanta le pseaume 88. « Au couplet qui desplore l'esloignement des fidèles amis » Aubigné, sur l'exhortation de son compagnon, prit la parole, engagea le prince à la fuite, le pressa de se déro-

(1) *Sa Vie*, etc.

ber à la mollesse dangereuse de son entourage, et de reprendre sa place à la tête d'un parti désolé (1). Ces paroles décidèrent, peut-être à l'égal des batailles, du sort des huguenots. Peu après, le 5 février 1576, Agrippa quittait la cour et avec Henri, partageait les hasards des nouvelles luttes religieuses. Son action militaire recommençait. On le trouve à Pithiviers en 1576, au siège de Marmande en 1577, à l'attaque de Blaye en 1580. Plus tard, il se distinguera au siège d'Angers (1585), protégeant la retraite des protestants, puis à Coutras, à Ivry, au siège de Paris, à celui de Rouen. Aucune entreprise ne lui semble trop chaude. « Il est, a-t-on dit, l'homme de toutes les audaces et de tous les coups de main (2).» A le voir ainsi rechercher le péril, on comprend qu'il appartient à cette vieille phalange huguenote dont les soldats, selon l'expression du duc de Mayenne, étaient de père en fils apprivoisés à la mort. Toutes ces campagnes, ces actions glorieuses, ajoutera-t-on, il les accepte sans murmurer. Il n'a point de récrimination touchant la dureté du sort, ni de sa tâche ; non, son humeur grondeuse, sa verve caustique ne trouvent à s'exercer, que contre les grands, contre cet Henri de Navarre qui déjà songe à renier les siens. D'où des brouilles interminables, des exils volontaires qui ne se terminent jamais sans que le soldat empruntât à l'éloquence rude du poète un trait vigoureux pour peindre

(1) Cf. *Histoire Universelle*..

(1) Cf. *Vie d'Agrippa d'Aubigné*, publiée en tête de l'Ed. du Livre I[er] des *Tragiques*, Paris, C. Colin, 1896, in-18.

son maître. Sa liberté de langage ne connait plus de borne quand son orgueil est atteint.

A-t-il quelque ressentiment des intrigues de ceux qui le desservent, sent-il sa faveur baisser sensiblement, alors il élève le ton. Sa voix est tour à tour vibrante ou gouailleuse. Ses propos sont virulents ou narquois.

On connait le quatrain qu'il fit sur la ladrerie d'Henri de Navarre. C'était au retour d'une mission dont il s'était acquitté au mieux des intérêts du parti réformé. Pour le récompenser honnêtement, Henri lui fit don de son portrait. Aubigné écrivit au bas ce quatrain :

Ce Prince est d'étrange nature
Je ne sçais qui diable l'a fait
Ceux qui le servent en effet
Il les récompense en peinture.

Une autre fois, sachant qu'Henri avait pris sur de faux rapports, la résolution de le faire poignarder il osa approcher celui-ci au souper et « en grand' compagnie » lui tenir ce langage : « Vous avez donc Sire peu penser à la mort de celuy que Dieu a choisi pour instrument de vostre vie, service que je ne vous reproche point, non plus que ma peau percée en plusieurs endroits, mais bien de vous avoir servi, sans que vous ayez peu faire de moy ni un flatteur, ni un maquereau. »

Plus tard, alors que son prince et toute la cour étaient vivement irrités contre lui, et que, selon sa propre expression, des officiers délibéraient si on le mettrait entre les mains d'un capitaine ou en celles d'un prevôt,

il se plaça entre les flambeaux qui, au logis de la duchesse de Beaufort, attendaient le roi, et comme le carrosse passait, il s'en fut saluer celui-là. Henri le reçut avec cordialité et « le fit promener entre la duchesse et luy plus de deux heures. » Ce fut là, raconte-t-il en substance, que se dit un mot qui depuis a tant couru. « Comme le roy monstroit — au flambeau — sa lèvre percée, il souffrit et ne prit point en mauvaise part ces paroles : « Sire, vous n'avez encore renoncé Dieu que des lèvres, il s'est contenté de les percer ; mais quand vous le renoncerez du cœur, il vous percera le cœur (1). »

On l'a dit maintes fois, des mots, des saillies, des anecdotes contribuent mieux que de graves commentaires à faire connaître les hommes illustres. Chez Agrippa d'Aubigné, le mot frappé hardiment ne suffit pourtant point à retenir l'image, à exprimer toute l'idée du poète ou de l'historien. Cela tient surtout à la dualité de son tempérament, lequel offre sans cesse les ressources du concepteur et de l'homme d'action. Aussi son œuvre, quoique inégale et diverse, ne s'explique-t-elle que lorsqu'on connaît le détail de sa vie. Alors quelques-unes de ses meilleures pages nous apparaissent plus claires, excusables de ce défaut d'ordonnance et de méthode dont il ne sut jamais se corriger. Son labeur d'écrivain est subordonné à son rôle politique et militaire autant qu'à l'évolution psychique

(1) Allusion à l'attentat de Jean Châtel (27 déc. 1594.)

LE PRINTEMPS

SONNETS, STANCES & ODES

aubigny

Pleurez auec moy tendres fleurs
Aportez Ormeaux les Rozess
De voz mignonnes espouzes
Comme larmes parmy les pleurs
De moy afflige qui ne puis
Pleurer autant que iay depuis

Pleurez aussi l'aube du jour
Belle aurore ie vous conuie
A mesler vne douce pluye
Parmy les fruictz de mon amour
D'un amour pour qui ie ne puis

Delaisse la Touure fachee
Laissez vostre branche sechee
Tourtres vefues laissez les bois
Et pleurez pour moy qui ne puis
Pleurer autant que iay demuis

Pleurez o Rochers mes douleurs
De voz argentines fontaines
Pour moy qui souffre plus de peines
Que ie ne puis trouuer de pleurs
Pour moy douloureux qui ne puis
Trouuer tant de pleurs que demuis

Fac-simile d'une page du MANUSCRIT MONMERQUÉ, provenant de Mme de Maintenon et contenant LXXVIII pièces (*Stances, Odes, Elégies, Sonnets, etc.*) d'AGRIPPA D'AUBIGNÉ.
[*Bibliothèque de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.*]

Les pièces qui composent notre bouquet du Printemps *sont extraites des Manuscrits conservés à Bessinges, près Genève, dans la famille Tronchin. Nous avons établi notre texte sur une copie de ces précieux papiers, revue — pour les Stances et les Odes — sur un Manuscrit appartenant au fonds de la Bibliothèque de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, et dont nous devons la communication à l'obligeance de* M. N. WEISS. *Un travail sérieux de collationnement de ces deux versions nous a permis d'éviter, peut-être, les erreurs où tombèrent, en les reproduisant, nos érudits prédécesseurs : Eugène Reaume, de Caussade et Charles Read. A la leçon incomplète ou fautive du premier manuscrit, nous avons parfois préféré le texte du second, souvent meilleur, sinon plus conforme au goût et à la pensée de l'auteur, nous astreignant toutefois à produire, sous forme de variantes, les motifs de nos corrections. A côté des Manuscrits Tronchin, désignés en toutes lettres, nous avons cru devoir indiquer sous le nom de Ms. Monmerqué, le recueil de la Bibliothèque du Protestantisme français, ce dernier ayant appartenu — avant de passer des mains de Charles Read, dans la collection où nous le trouvâmes — au savant annotateur des* Historiettes de Tallemant des Reaux.





SONNETS (1)

I



OMBATTU des vents et des flots,
Voyant tous les jours ma mort preste
Et abayé (2) d'une tempeste
D'ennemis, d'aguetz, de complotz,

Me resveillant à tous propos,
Mes pistolles dessoubz ma teste,
L'amour me fait faire le poete,
Et les vers c[h]erchent le repos.

Pardonne moy, chere Maistresse,
Si mes vers sentent la destresse,
Le soldat, la peine et l'esmoy :

Car depuis qu'en aimant je souffre,
Il faut qu'ils sentent comme moy
La poudre, la mesche, et le souffre.

(1) Les xx sonnets qui suivent sont extraits des Manuscrits Tronchin. Vol. VI et VIII. (Cf. *Hécatombe à Diane*). Ils ont été publiés déjà par Reaume et Caussade dans leur édition d'Agrippa d'Aubigné. Paris, A. Lemerre, 1874, t. III, in-8°.

(2) *Abayé* ou *Abbayé*, mis aux abois.

II

RONSARD, si tu as sçeu par tout le monde espandre
L'amitié, la douceur, les graces, la fierté,
Les faveurs, les ennuys, l'aise et la cruauté,
Et les chastes amours de toy et ta Cassandre :

Je ne veux à l'envy, pour sa niepce entreprendre
D'en rechanter autant comme tu as chanté,
Mais je veux comparer à beauté la beauté,
Et mes feux à tes feux, et ma cendre à ta cendre.

Je sçay que je ne puis dire si doctement, (1)
Je quitte le sçavoir, je brave l'argument
Qui de l'escript augmente ou affoiblit la grace.

Je sers l'aube qui nait, toi le soir mutiné, (2)
Lorsque de l'Ocean l'adultere (3) obstiné
Jamais ne veut tourner à l'Orient sa face.

(1) La fin de ce sonnet a été refaite par Aubigné. Voici le texte primitif :

Comme toy de s'avoir je brave d'argument
Qui augmente le vers : qui l'affoiblist aussi :

Ma Diane a plus d'heur plus celeste et plus belle
Ell' a l'ame plus fiere, impiteuse et cruelle
Moy j'ay plus de fureur d'amour et de soucy.

(2) Variante de la main même d'Aubigné :

Je sers l'aube et l'espoir et tu es mutiné,

(3) Le texte du Ms. porte : *l'adultaire.* Ici le poète fait allusion au soleil qui chaque soir se couche dans le lit de l'Océan.

III

J'ENTREPRENS hardiment (1) de te rendre eternelle,
Targuant de mes escripts ton nom contre la Mort,
Mais en t'eternisant je ne travaille fort ;
Ta perfection n'est en aucun poinct mortelle,

Rien n'est mortel en toy, ta chasteté est telle
Que le temps envieux ne luy peut faire tort.
Tes dons, thresors du Ciel, ton nom exempt du port
Et du fleuve d'oubly ont la vie immortelle.

Mesmes ce livre (2) heureux vivra infiniment
Pour ce que l'infiny sera son argument.
Or je rends grace aux Dieux de ce que j'ay servie

Toute perfection de grace et de beauté,
Mais je me plains à eux (3) que ta severité,
Comme sont tes vertus, aussi est infinie.

IV

L'AMOUR pour me combattre a de vous emprunté
Vostre grace celeste et vostre teint d'yvoire,
Vos yeux ardentz et doux et leur prunelle noire,
Vainqueur par vostre force et par vostre beauté

(1) Variante des Ms. : *j'entreprens bravement...*
(2) Le texte portait : *luivre.*
(3) Var. : *Mais je me plein' de quoy ta cruauté.*

Des traicts que vous avez à ce voleur presté,
Non à vous, mais à luy il appreste une gloire,
Si tres douce au vaincu qu'il aime la victoire
Et mourir par le fer dont il est surmonté :

Madame, j'ayme mieux qu'Amour vainqueur me tue,
Me ravissant par vous, le sens, l'âme et la veuë
Que si vous luy ostiez les armes et le cœur ;

Mais si vous me donnez un jour par la poignée
La beauté ennemie, et la grace esloignée,
Lors vous triompherez par moy d'un Dieu vainqueur.

V

Je vis un jour un soldat terrassé,
Blessé à mort de la main ennemie ;
Avecq' le sang l'ame rouge ravie
Se debattoit dans le sein transpercé. (1)

De mille mortz ce perissant pressé (2)
Grinçoit les dents en l'extreme agonie, (3)
Nous prioit tous de luy haster la vie :
Mort et non mort, vif non vif fut laissé.

« Ha, dis-je alors, pareille est ma blessure,
Ainsi qu'à luy ma mort est toute seure,
Et la beauté qui me contraint mourir

(1) Variante du Ms : *en son ventre percé.*
(2) Ibid. : *ce pauvre homme pressé.*
(3) Ibid. : *de douleur de survye.*

Voit bien comment je languy' à sa veuë,
Ne voulant pas tuer ceux qu'elle tue,
Ny par la mort un mourant secourir. »

VI

Nous ferons, ma Diane, un jardin fructueux :
J'en seray laboureur, vous dame et gardienne.
Vous donnerez le champ, je fourniray de peine,
Afin que son honneur soit commun à nous deux.

Les fleurs dont ce parterre esjouira nos yeux
Seront verds, florissants, leurs subjects sont la graine,
Mes yeux l'arroseront et seront sa fontaine,
Il aura pour zephirs mes souspirs amoureux ;

Vous y verrez mellés (1) mille beautez escloses,
Soucis, œillets et lys, sans espines les roses,
Encolie et pensée, et pourrez y choisir

Fruictz succrez de durée, aprés des fleurs d'attente,
Et puis nous partirons à vostre choix la rente :
A moy toute la peine, et à vous le plaisir.

VII

Autant de fois que vostre esprit de grace
Fera mouvoir un esclat de vos yeux
Sur ce pourtraict, en cela plus heureux
Que n'est l'absent duquel il peint la face.

(1) Variante du Ms. : *Mesler*.

Autant de fois il faudra que j'efface
Par ce tableau vos mespris oublieux.
Vous me verrez et ne verrez mes feux
Qui n'ont laissé exempte aucune place :

Autant de fois vous reverrez celuy
Qui se hayant, vous aime et son ennuy,
Mais on ne peut en ce tableau voir comme

De toutes parts je brusle peu à peu
Ou autrement ce ne seroit qu'un feu
Qui n'auroit rien que la forme d'un homme.

VIII

Si tost que vostre coche a peu ensemble avoir
Un amour si tres ferme, et si tres precieuse
Indigne de porter charge si gratieuse,
Un desplaisir esgal il nous fit recevoir.

Il est versé par terre, en cela je puis voir
Que fortune ne veut m'estre si rigoureuse
Que si elle n'estoit que pour vous malheureuse ;
Si j'interprete mal, je me veux decepvoir :

Doux bien, douce douleur qui nous sera commune,
Je me desdi' du mal que j'ay dit de fortune (1).
Si mon mal et mon bien sont unis avecq'vous ;

(1) Ce vers fut refait de la main d'Aubigné. Voici le texte primitif : *Je beniray tousjours ma cruelle fortune.*

Je ne vous cerche (1) pas compagne en ma tristesse,
Mais j'aimeroy fortune, et ses coups seront doux
Si la playe d'amour nous unist, et nous blesse (2).

IX

Je dispute pour vous contre ceste lignée (3),
Tige de tant de Ducs (4), de Princes et Seigneurs,
Puis je debas l'honneur de vos predecesseurs
Contre vous qu'un tel sang a la terre donnée.

Je suis en tel combat que mon ame estonnée
Balance inconstamment à vos divins honneurs,
Ores pour vos vertus, ores pour vos grandeurs,
Pour l'honneur et pour l'heur auquel vous estes née.

Ce nom, Salviati, s'esleve jusqu'aux cieux,
Vostre perfection n'imite que les Dieux.
J'estime la grandeur une celeste grâce,

Ce don n'est rien, s'il n'est d'autres dons decoré :
C'est beaucoup d'estre ainsi de sa race honoré,
Mais c'est encore plus d'estre honneur de sa race.

(1) Lire : *Cherche.*
(2) Var. du Ms. : *Si l'amour tout d'un coup vous vint et nous blesse.*
(3) Allusion à la famille de Diane Salviati, célèbre en Italie.
(4) Ce texte fut corrigé de la main d'Aubigné. Il offrait primitivement : *Qui a fait luire icy tant de Ducz.*

X

GUERRE ouverte, et non point tant de subtilitez :
C'est aux foibles de cœur qu'il faut un advantage.
Pourquoy me caches-tu le Ciel de ton visage
De ce traistre satin, larron de tes beautez ?

Tu caches tout, horsmis les deux vives clartez
Qui m'ont percé le cœur, esblouy le courage,
Tu caches tout, horsmis ce qui me fait dommage,
Ces deux brigands, tyrans de tant de libertez ;

Belle, cache les rais de ta divine veuë.
Du reste si tu veux, chemine toute nuë,
Que je voye ton front, et ta bouche et ta main.

Amour ! que de beautez, que de lys, que de rozes.
Mais pourquoy retiens-tu tes pommettes encloses !
Je t'ay monstré mon cœur, au moins monstre ton sein.

XI

TU m'avois demandé, mignonne,
De Paris quelque nouveauté :
Le nouveau plaist à ta beauté,
C'est la nouveauté qui m'estonne.

Je n'ay veu depuis ta personne
Rien qui doit estre souhaité (1),
Ainsi je n'ai rien apporté
Que ce cristal que je te donne.

Que dis-je, je ne pouvoy' mieux
Pour monstrer ensemble à tes yeux,
Mon feu, ta beauté merveilleuse.

C'est nouveauté ! tu n'en crois rien,
J'espere que par ce moyen
De toy tu seras amoureuse.

XII

VA-T'EN dans le sein de ma mye,
Sonnet plus mignon, plus heureux
Que ton maistre, et que l'amoureux
Qui aimant, bruslant, ne s'ennuye.

Tu vas, je ne t'en porte envie,
Estre dévoré de ses yeux,
Avoir un accueil gracieux
Et je ne la voy' qu'ennemie :

Elle t'ayme et elle est si belle !
Ne devien' pas amoureux d'elle,
Ce papier ne peut faire ennuy,

Mais pour le lieu où on le porte,
Je voudroy' faire en quelque sorte
Un change de moy et de luy.

(1) Ce vers fut corrigé de la main d'Aubigné. Voici la version primitive : *qui merite d'estre abripté.*

XIII

Vos yeux ont honoré d'une celeste veuë
Mon labeur guerdonné des peines de vos yeux,
Vous avez coloré d'un clin d'oeil gracieux
Mon papier blemissant du jour de vostre nuë.

Le laboureux trainant le soc de la charrue,
Importuné des vents et d'un temps pluvieux
Est ainsi soulagé, quand le soleil des cieux
Luy rayonne le chef, saillant à l'impourveuë.

J'ay plus vostre renom que mes peines chanté (1),
Et quoique repoussé, affligé, maltraicté (2),
Si est-ce que pourtant mon stile ne se change.

Ne meprisez les vers qui vous ont en tel prix,
Et lisez de bon cœur mes cris et mes escripts,
Et vous lirez mes maux avec vostre louange.

XIV

Celuy qui voit comment je me paie de regretz,
De desseins mal assis, d'une esperance vaine,
D'un trop tard repentir, d'une peur trop soudaine,
Les sanglots estouffez qui se suivent de près,

(1) Vers corrigé de la main d'Aubigné. Le texte primitif offrait : *J'ay plus mes erreurs que vos vertus chanté.*

(2) Correction d'Aubigné. Voici le texte primitif : *D'une part affligé, d'autre non contenté.*

Celuy qui voit comment j'essaie tout expres
A me noyer de pleurs au gré d'une inhumaine,
Des souspirs de mon flanc revomissant ma peine,
N'ayant tant de cheveux dessus moy que de tre[t]s (1),

Celuy là qui me voit, ennemy de mon aise,
Brusler, opiniastre, en cette mesme braise
Qu'un amour trop constant a voulu atizer,

Me dit qu'il n'y a point de maistresse si belle
Qui puisse meriter qu'on pleure tant pour elle,
Ou bien qu'il n'y a point de vers pour la priser.

XV

MILLE baisers perdus, mille et mille faveurs,
Sont autant de bourreaux de ma triste pensée,
Rien ne la rend malade et ne l'a offensée
Que le succre, le rys, le miel, et les douceurs :

Mon coeur est donc contraire à tous les autres coeurs,
Mon penser est bizarre, et mon ame insensée
Qui fait presente encor' une chose passée,
Crevant de desespoir le fiel de mes douleurs.

Rien n'est le destructeur de ma pauvre esperance
Que le passé present : ô dure souvenance
Qui me fait de moy mesme ennemy devenir !

(1) Le sens veut : *traits.*

Vivez, amans heureux, d'une douce memoire,
Faites ma douce mort, que tost je puisse boire
En l'oubly dont j'ay soif, et non du souvenir.

XVI

Le jardinier curieux de ses fleurs,
De jour en jour beant leur accroissance,
Ardent les voit, et les espie, et pense
Qu'elles ont trop encoffré leurs couleurs ;

Mais lorsqu'au lict il endort ses labeurs,
Son jardin fait, ce semble, en son absence
Plus de profit que quand, par sa presence,
Il amusoit des herbes les rigueurs ;

J'en suis ainsi, m'esloignant de mon feu :
Je l'ai trouvé en mon repos accreu.
Comme il est né s'accroissant de paresse

Sans moy, sur moy il monstre ses efforts,
Il me poursuit lors que je le delaisse,
C'est un malheur qui veille quand je dors.

XVII

Par ses yeux conquerans fust tristement ravie
Ma serve liberté, en la propre saison
Que le soleil plus chault reprend sur l'[h]orison
Sa course (1) d'autre part qu'il ne l'a poursuivie,

(1) Le texte donnait improprement : *sa source.*

Et au poinct proprement du soltice, ma vie
S'engageant par les yeux, enchaina sa raison,
Et garda dès ce jour la chaine, la prison,
Les martyrs, les feux, les ge[h]enes et l'envie.

Je me sens en tout temps que c'estoit au plus haut
Des flambeaux de l'esté, puis que ce jour si chaud
Mille feux inhumains dans le sein m'a planté,

Sur qui l'hyver glacé n'a point eu de puissance :
Ma vie n'est ainsi qu'un eternel esté,
Mais je ne cueille fruictz, espics, ne recompense.

XVIII

Sort inique et cruel ! le triste laboureur
Qui s'est arcué (1) le dos à suivre sa charruë,
Qui, sans regret, semant la semence menuë (2),
Prodigua de son temps l'inutile sueur,

Car un hyver trop long estouffa son labeur,
Luy desrobbant le ciel par l'espais d'une nuë,
Mille corbeaux pillarts saccagent à sa veuë
L'espic demy pourri, demy sec, demy meur :

Un esté pluvieux, un automne de glace
Font les fleurs, et les fruictz, joncher l'humide place.
A services perdus ! A vous, promesses vaines !

(1) *Arcué*, arqué.
(2) Au lieu de : *qui sans regret*, le texte donnait : *qui prodigue*, etc.

A espoir avorté, inutiles sueurs !
A mon temps consommé en glaces et en pleurs,
Salaire de mon sang, et loyer de mes peines !

XIX

Soupirs espars, sanglotz en l'air perdus,
Tesmoins piteux des douleurs de ma genne, (1)
Regretz trenchantz, avortez de ma peine,
Et vous, mes yeux, en mes larmes fondus,

Desirs tremblantz, mes pensers esperdus,
Plaisirs trompez d'une esperance vaine,
Tous les tressaulz qu'à ma mort inhumaine
Mes sens lassez à la fin ont rendus,

Cieux qui sonnez aprés moy mes compleintes,
Mille langueurs de mille mortz esteinctes,
Faites sentir à Diane le tort

Qu'elle me tient, de son heur ennemie,
Quand elle cerche (2) en ma perte sa vie
Et que je trouve en sa beauté la mort !

XX

Au tribunal d'amour, apres mon dernier jour,
Mon cœur sera porté diffamé de bruslures,
Il sera exposé, on verra les blessures,
Pour congnoistre qui fit un si estrange tour,

(1) Var. du Ms. : *Tesmoins piteux de ma cruelle genne.*
(2) Lire : *Cherche.*

A la face et aux yeux de la celeste Cour
Où se prennent les mains innocentes ou pures;
Il saignera sur toy, et compleignant d'injures
Il demand'ra justice au juge aveugle Amour:

Tu diras: C'est Venus qui l'a fait par ses ruses,
Ou bien Amour, son filz: en vain telles excuses!
N'accuse point Venus de ses mortels brandons,

Car tu les as fournis de mesches et flammesches,
Et pour les coups de traict qu'on donne aux Cupidons
Tes yeux en sont les arcs, et tes regards les flesches.



STANCES

I (1)

O mes yeux abusez, esperance perduë,
Et vous, regars tranchans qui espiez ces lieux,
Comme je pers mes pleurs, vous perdez vostre veuë,
Les peines de mon cueur et celles de mes yeux.

C'est remarquer en vain l'assiette et la contrée
Et juger le païs où j'ay laissé mon cueur :
Mon desir s'y en volle et mon ame alteree
Y court ainsi qu'à l'eau le cerf en sa chaleur.

Ha! cors vollé du cueur, tu brusle[s] sans ta flamme,
Sans esprit je respire et mon pis et mon mieux,
J'affecte sans vouloir, je m'anyme sans ame,
Je vis sans avoir sang, je regarde sans yeux.

Le vent emporte en l'air ceste plainte poussée,
Mes desirs, les regretz et les peines de l'œil,
Les passions du cœur, les maux de la pensée,
Et le corps delaissé ne veult que le cercueil.

(1) Cf. Ms. Tronchin VIII, fol. 46 v. et 47 r. — Ms. Monmerqué, p. 162.

J'ouvre mon estommach, une tombe sanglante
De maux ensevelis : pour Dieu ! tourne tes yeux,
Diane, et voy' au fond mon cueur party en deux
Et mes poumons gravez d'une ardeur violente,

Voy' mon sang escumeux, tout noircy par la flamme,
Mes os secs de langueurs en pitoyable point
Mais considere aussi ce que tu ne vois point,
Le reste (1) des malheurs qui saccagent mon ame.

Tu me brusl's et au four de ma flam' meurtriere (2)
Tu chauffes ta froideur : tes delicates mains
Atizent mon brazier (3), et tes yeux inhumains
Pleurent, non de pitié, mais flambantz de cholere.

A ce feu devorant de ton yre alumée (4)
Ton oeil enflé gemist, tu pleures à ma mort,
Mais ce n'est pas mon mal qui te deplaist si fort :
Rien n'attendrit tes yeux que mon aigre fumée.

Au moins après ma fin que ton ame apaisée
Bruslant le cueur, le cors, hostie à ton courroux,
Prenne sur mon esprit un suplice plus doux,
Estant d'yre en ma vie en un coup espuisée.

(1) Variante. Ms. Tronchin : *Les restes des malheurs.*

(2) Var. Ms. Monmerqué : *Tu me brusles et au feu de ton yre alumée.*

(3) Var. Ms. Monmerqué :
Tu chauffes ta froideur et de tes blanches mains
Tu atizes le feu...

(4) Var. Ms. Monmerqué : *Ainsi au feu cruel de ton yre alumée.*

II (1)

PUISQUE le cors blessé, mollement estendu
Sur un lit qui se courbe aux malheurs qu'il suporte (2)
Me faict venir au ronge et gouster mes douleurs,
Mes membres, jouissez du repos pretendu,
Tandis l'esprit lassé d'une douleur plus forte
Esgalle au corps bruslant ses ardentes chaleurs.

Le corps vaincu se rend, et lassé de souffrir
Ouvre au dard de la mort sa tremblante poitrine,
Estallant sur un lit ses miserables os,
Et l'esprit, qui ne peut pour endurer mourir,
Dont le feu violent jamais ne se termine,
N'a moyen de trouver un lit pour son repos.

Les medecins fascheux jugent diversement
De la fin de ma vie et de l'ardente flamme
Qui mesme fait le cors pour mon ame souffrir,
Mais qui pourroit juger de l'eternel torment
Qui me presse d'ailleurs ? Je sçay bien que mon ame
N'a point de medecins qui la peussent guerir.

Mes yeux enflez de pleurs regardent mes rideaux
Cramoisis (3), esclatans du jour d'une fenestre
Qui m'offusque la veuë, et faict cliner les yeux,

(1) Cf. Ms. Tronchin VIII, fol. 47 v.— Ms. Monmerqué, p. 163.
(2) Var. Ms. Monmerqué : *Sur un lit malheureux des malheurs qu'il supporte.*
(3) Var. Ms. Tronchin : *Cramoisyr.*

Et je me resouviens des celestes flambeaux,
Comme le lis vermeil de ma dame faict naistre
Un vermeillon pareil à l'aurore des Cieux.

Je voy mon lict qui tremble ainsi comme je fais,
Je voy trembler (1) mon ciel, le chaslit et la frange
Et les soupirs des vents passer en tremblottant ;
Mon esprit tremble ainsi et gemist soubs le fais
D'un amour plein de vent qui, muable, se change
Aux vouloirs d'un cerveau plus que l'air inconstant.

Puis quant je ne voy' rien que mes yeux peussent voir,
Sans bastir là dessus les loix de mon martyre,
Je coulle dans le lict ma pensée et mes yeux ;
Ainsi puisque mon ame essaie à concevoir
Ma fin par tous moyens, j'attens et je desire
Mon corps en un tombeau, et mon esprit es Cieux.

III (2)

PRESSÉ de desespoir, mes yeux flambans, je dresse
A ma beauté cruelle et baisant par trois fois
Mon pongnard (3) nud, je l'offre aux mains de ma deesse,
Et laschant mes souspirs en ma tremblante voix,
Ces mots coupez je presse :

(1) Var. Ms. Monmerqué. *Je fay trembler...*
(2) Cf. Ms. Tronchin, VIII, fol. 48. — Ms. Monmerqué, p. 165.
(3) Lire : *poignard.*

Belle, pour estancher les flambeaux de ton ire,
Prens ce fer en tes mains pour m'en ouvrir le sein,
Puis mon cueur haletant hors de son lieu retire,
Et le pressant tout chault, estouffe en l'autre main
Sa vie et son martire.

Ha Dieu ! si pour la fin de ton yre ennemie
Ta main l'ensevelist, un sepulchre si beau
Sera le paradis de son ame ravie,
Le fera vivre heureux au milieu du tumbeau
D'une plus belle vie !

Mais elle faict secher de fievre (1) continuë
Ma vie en languissant, et ne veult toutesfois,
De peur d'avoir pitié de celuy qu'elle tuë,
Rougir de mon sang chault l'ivoire de ses doitz
Et en troubler sa veuë.

Aveugle ! quelle mort est plus doulce que celle
De ses regards mortelz et durement gratieux (2)
Qui desrobent mon ame en une aise immortelle ;
J'ayme donc mieux la mort sortant de ses beaux yeux
Et plus longue et plus belle ! (3)

IV (4)

PLEUREZ avec moy, tendres fleurs,
Aportez, ormeaux, les rozées

(1) Var. Ms. Monmerqué : *Secher de rage.*
(2) Var. Ms. Monmerqué :
Aveugle que je suis, quelle mort est plus belle
Qu'à coups de ses regards mortelz et gracieux.
(3) Var. Ms. Monmerqué : *plus belle, plus cruelle.*
(4) Tronchin, VIII, fol. 64, r. – Monmerqué, p. 110.

De vos mignardes espouzées,
Comme larmes parmy les pleurs (1)
De moy affligé qui ne puis (2)
Pleurer autant que j'ay d'ennuis !

Pleurez aussi, l'aube du jour :
Belle Aurore, je vous convie
A mesler une doulce pluye
Parmy les fruitz (3) de mon amour,
D'un amour pour qui je ne puis
Trouver tant de pleurs que d'ennuis !

Cigne mourant, que vostre voix
Delaisse la Touvre (4) fachée ;
Laissez vostre branche sechée,
Tourtres (5) vefves, laissez les bois
Et pleurez pour moy qui ne puis
Pleurer autant que j'ai d'ennuis ! (6)

(1) Variante. Ms. Tronchin : *Meslez vos pleurs avec les pleurs.*
(2) Var. Ms. Tronchin : *De moy desolé...*
(3) Var. Ms. Tronchin : *Parmy les pleurs.*
(4) *La Touvre*, petite rivière qui passe près d'Angoulême.
(5) *Tourterelles.*
(6) Dans le Ms. Tronchin, le texte de ce sixain est développé en deux strophes :

Cygnes mourans à ceste foy
Quittez la Touvre Engoumoisine,
Et meslez la plainte divine
Et l'aer de vos divines voys,
Avec moy, chetif, qui ne puis
Pleurer autant que j'ay d'ennuis !

Oiseaux qui languissez marris
Et vous, tourterelles fachées,
Ne comptez aux branches sechées

Pleurez, ô Rochers, mes douleurs
De voz argentines fontaines ;
Pour moy qui souffre plus de peines
Que je ne puis trouver de pleurs,
Pour moy douloureux qui ne puis
Trouver tant de pleurs que d'ennuis ! (1)

V (2)

Citadines des mons de Phocide (3), apportez
L'espaule audacieuse à ma fiere entreprise,
Et si vostre fureur un coup me favorise,
Je brusleray ma plume à voz divinitez.

J'enflamme ce labeur d'un œuvre si superbe
Que, dès le commencer je me trouve au milieu.
Fortune aide aux rameaux qui grimpent en hault lieu,
Et trepigne à ses piedz l'humilité (4) de l'herbe.

Non, je n'escriray point, il suffist que mes yeux,
Mes sens, mes volontez et mon ame ravie
Usent (5) vous admirant, ma bienheureuse vie,
Il vault mieux dire un peu et penser beaucoup mieux.

Le veûvage de vos maris,
Et pleurez, pour moy qui ne puis,
Pleurer autant que j'ay d'ennuis !

(1) Variante. Ms. Tronchin : *Plorer aultant que j'ay d'ennuis !*
(2) Cf. Ms. Tronchin, VIII, fol. 85 v. — Ms. Monmerqué, p. 210. Nous avons cru devoir couper cette pièce en strophes de quatre vers.
(3) Variante. Ms. Monmerqué : *Phocis.*
(4) Var. Ms. Tronchin : *l'humidité.*
(5) Var. Ms. Tronchin : *Osent.*

C'est le riche subjet qui me donne courage,
Sur qui je n'entreprens rien temerairement,
Mais mon style ne peut orner son argument,
Il fault que le subjet soit honneur du langage.

O que si tant de vers tous les jours avortés
Qui portent peint[e] au front la mort de leur naissance,
Si ces petits escrits, bastardeaux de la France,
Eussent donné telle ame aux vers qu'ilz ont chantés,

L'honneur de ceux qu'on louë eust rendu par eschange
A ces poetes menteurs ce qu'il eust reçeu d'eux :
Quant à moy, vostre gloire est commune à nous deux.
Car, en vous adorant, je me donne louange.

Mais ceux qui, eschauffans sur un rien leurs escris,
Barbouillent par acquit les beautés d'une face
D'une grandeur obscure et d'une fade grace,
D'un crespe de louange habillent leurs mespris,

Outre plus d'entamer ce qu'on ne peut parfaire,
Cacher ce qui doibt estre eslevé au plus hault,
Ne loüer la vertu de la sorte qu'il fault,
Il vaudroit beaucoup mieux l'admirer et se taire.

Je me tais, je l'admire, et en pensant beaucoup,
Je ne puis commencer, car tant de graces sortent,
Se pressant sans sortir, qu'en poussant ell' emportent
Mon esprit qui ne peut tout porter en un coup.

Vous avez ainsi veu un vase de richesse
Ne pouvoir regorger, alors qu'il est trop plein,
Et par un huis estroit s'entrepousser en vain
Un peuple qui ne peut ressortir pour la presse.

Par ainsi, craignant que vostre exil, n'excusant
Ce qui manque à mes vers, veuille nommer offence
L'erreur, et appeller un crime l'impuissance,
Je vous mets jusqu'aux(1) Cieux, je louë en me taisant,

Je tairay (2) pour briser les coups de la mort blesme,
Pour targuer vostre nom à l'injure des Cieux,
Pour surmonter l'oubly et le temps envieux,
Vostre vertu qui est sa louange elle mesme.

VI (3)

L'AER ne peut plus avoir de vens,
De nuages s'entresuivants,
Il a versé tous les orages,
Comme j'espuise mes douleurs :
Mes yeux sont asseichez de pleurs,
Mon sein de soupirs et de rages.

Helas ! mes soupirs et mes pleurs
Trempoient mes cuisantes chaleurs
Et faisoient ma mort plus tardive,

(1) Le texte du Ms. Tronchin porte : *jusques aux cieux.*
(2) Var. Ms. Monmerqué : *Je lairay*, pour *je laisserai.*
(3) Cf. Ms. Tronchin, VIII, fol. 86 v.— Ms. Monmerqué, p. 212.

Ores destitué d'humeur,
Je brusle entier en ma chaleur
Et en ma flamme tousjours vive.

Je ne brusle plus peu à peu,
Mais en voiant tüer mon feu
Je pers la vie apres la veuë,
Comme un criminel malheureux
A qui l'on a bandé les yeux
Afin qu'il meure à l'impourveuë.

Mes yeux, où voulez vous courir?
Me laissez vous avant mourir (1)
Pour voir ma fin trop avancee?
Pour Dieu! attendez mon trepas,
Ou bien ne vous enfuiez pas
Que vous n'emmeniez (2) ma pensee!

Mes soleils en ceste (3) saison
Ne luisent plus en ma prison (4)
Comme ils faisoient en la premiere.
Le feu qui me va consommant
Me luist un peu et seulement
Je me brusle (5) de ma lumiere.

(1) Le texte du Ms. Monmerqué porte ce vers faux : *Laissez-vous avant mourir.*

(2) Le texte des Ms. Tronchin et Monmerqué porte : *que vous n'emmenez.*

(3) Variante. Ms. Monmerqué : *en nulle saison.*

(4) Id. : Ms. Tronchin : *en ceste prison...*

(5) Id. : *Il me brusle.*

VII (1)

Que de douceurs d'une douleur,
Que de verts rameaux d'une graine,
Que de salaires d'une peine,
Que de fleurs naissent d'une fleur !

Qu'un oeil, a de rayons ardens,
Que de morts sortent d'une vie,
Que de beaux printemps, d'une pluie,
Que d'estés chauds, d'un doux printemps !

Amours qui par l'aer voletez,
Portez sur vos aisles dorées
Le miel que vos langues sucrées
Ont succé de tant de beautez.

Que tous ceux qui liront ces vers
Et les amours qui y florissent,
Du miel qu'ils gousteront benissent
Ces belles fleurs, ces rameaux verts.

(1) Cf. Ms. Tronchin VIII, fol. 138 n. — Ms. Monmerqué, p. 268.

Le texte du Ms. Tronchin contient quatre vers préliminaires qui ne se retrouvent point dans le Ms. Monmerqué. Ils n'ont, à notre avis, qu'un lointain rapport avec ces stances et ne peuvent que leur servir d'épigraphe. Les voici :

A qui ne fut point ravie
L'amitié qu'avec la vie
De qui les chastes amours
N'ont finiy qu'avec les jours.

Heureux de ta douleur, Monteil (1),
Qui triomphes de ton martyre,
Et autant de fleurs en retire
Comme de larmes de ton oeil !

Le soleil chauds de tes ardeurs
N'a point moissonné l'esperance
Et la delectable apparence
De ton printemps et de tes fleurs.

Tesmoins ces doux et riches vers
A qui la mort, la mort ne donne,
De qui l'hyver, de qui l'automne
Ne secheront les rameaux verts.

Pour salaire de tes ennuis,
Pour la fin de tes douces rages,
Pour couronne de tes ouvrages
Dieu te donne encor' d'autres fruicts.

Ces fruits feront (2) qu'en bien aymant
Ton doux chant fleschira ta dame ;
Tes pleurs feront noyer ta flamme
Et les douleurs de ton tourment.

Tu cuilleras de ta beauté
Les espicz après l'esperance :
Ta Chloris en Ceres s'advance,
Ton printemps se fait un esté.

(1) *Monteil*, ami et compagnon de jeunesse d'Aubigné (Cf. *Mémoires d'Agrippa d'Aubigné*, à la date de 1586).

(2) Variante. Ms. Monmerqué : *seront*.

Ces fruitz là feront que l'amour
De ceste fleur espanouie
Ne verra là mort et la vie
Paroistre et finir en un jour.

VIII (1)

Vous dites que je suis muable,
Que je ne sers pas constamment,
Comment pourrois-je sur le sable
Faire un asseuré fondement ?

Vous babillez de ma froidure
Et je suis de feu toutefois :
Le feu est de telle nature
Qu'il ne peut brusler sans le bois.

Comment voulez vous que je face
Mon ardeur en vous trouver lieu (2) ?
Le feu n'embrase point la glace,
Mais la glace amortist le feu.

Tel est le bois, telle est la flamme,
Telle beauté et telle ardeur :
Le corps est pareil à son ame,
A la dame le serviteur.

(1) Cf. Ms. Tronchin, IX, fol. 90 r. — Ms. Monmerqué, p. 219.
(2) Le Ms. Tronchin porte : *en vous trouve lieu.*

Voulez-vous donc sçavoir, rebelles (1),
Qui a noyé tant de chaleurs
Et tant de vives estincelles ?
Ce sont les ruisseaux de mes pleurs.

On se moque de ma misere
Quant j'aime affectueusement,
Et on me tourne à vitupere
Quant je mets fin à mon tourment.

Vous voudriez bien que j'aimasse
Pour vous servir de passetemps :
Vraiment vous auriez bonne grâce,
Friande, vous auriez bon temps !

Vous m'avez fait perdre courage
D'aimer, en m'accablant d'ennuis,
Ne blasmez donq' point vostre ouvrage :
Vous m'avez faict tel que je suis.

IX (2)

Ou va cest enchaisné avec ce brave port (3) ?
On le traisne à la mort (4).
Comment est-ce qu'ainsi joyeux il s'y convie ?

(1) Variante. Ms. Monmerqué : *cruelles.*

(2) Cf. Ms. Tronchin, VIII fol. 144 v. — Ms. Monmerqué, p. 106.

(3) Variante. Ms. Monmerqué : *avec son brave port.*

(4) Le texte du Ms. Tronchin porte : *on le treinsne...*

Il n'aymoit pas sa vie.
Quel juge si cruel haste son dernier jour ?
L'impitoyable Amour.

De quel crime si grand peut-il estre blasmé ?
C'est d'avoir trop aymé.
De quel genre de mort veult-on punir ce vice ?
Le feu est son supplice.
O juge trop cruel ! O trop cruel tourmant !
O misérable amant !

Mais de quoy sont les poings du prisonnier liés ?
De cheveux deliés.
D'où doit sortir le feu qui le tue et l'enflame ?
Des beaux yeux de sa dame.
O amour pitoyable ! O tourment gratieux !
O amant bien heureux !

X (1)

Veux tu que je sacrifie
A ton ombre mon corps, t'immolant tous les jou
Ma vie après ta vie ?

Ton corps, qui est sans ame,
N'est plus corps, mais un ombre ; et l'esprit des amours
Est sa vie et sa flamme (2).

(1) Cf. Ms. Tronchin, IX, fol. 149 r. — Ms. Monmerqué, p. 272.
(2) Variante. Ms. Monmerqué : *Est la vie et la flamme.*

Doncq', après la mort tienne (1)
Tu brisas (2) l'union de mon ame et de moy,
Et ta fin est la mienne (3).

L'ame avec moy ravie (4)
Mieux qu'un corps oublieux veut maintenir sa foy :
Son amour est sa vie.

Mon ame divisée (5)
D'un volontaire joug s'esclave (6) soubs tes fers,
De son corps epousée.

Il est sa moytié chere :
La veux-tu arracher aux amours des Enfers,
Et la rendre adultere ?

Veux-tu qu'après ta vie,
Aux Champs Eliziens elle aime autre que moy
Dont elle est asservie ?

Que la mort desunisse
Nos vœux, nos cueurs, nos sens, ma promesse et ta foy,
Afin que tout perisse ?

Je ne suis point muable :
J'attacheray mon corps à suivre sa moitié
Et chercher son semblable.

(1) Variante du Ms. Monmerqué : *après la mort cruelle.*
(2) Ibid. : *Tu brises.*
(3) Ibid. : *Ta mort à mourir m'appelle.*
(4) Ibid. : *L'ame à la mienne asservie.*
(5) Ibid. : *O qu'elle est cruelizée...*
(6) Ibid. : *D'un voluntaire joug esclave...*

Viens donc aux rives creuses,
Viens voler avec moy des aisles d'amitié
Aux ombres bienheureuses.

XI (1)

Bon jour, petit enfant ! — Bon jour.
— Qui es-tu, mon mignon ? — Amour.
— Amour ! où est la connoissance
Et l'effort de mes tristes yeux ?
— Tu ne m'as pas connu, me voyant sans puissance,
Sans carquois et sans arc, sans fleches et sans feux.

— Mais qui t'enchaisne icy ? — Le Sort.
— Que pleures-tu ainsy ? — La Mort.
— La Mort ! Hé ! (2) je cherche mon âme
Par les horreurs des noirs tombeaux.
— Ton ame est là dedans, qui, soubs la froide lame,
Baise le corps, qui vif, luy donna tant de maux (3),

— Que trouverai-je là ? — Un corps.
— Qui aime mon ame ? — Les morts !
— Les morts ! Elle meurt insensée,
Tandis que sans elle je meurs.
— Va ! et fais qu'au retour l'amytié soit cassée
Qui de ses chaisnons d'or m'enchaisne à ses malheurs !

(1) Cf. Ms. Tronchin, VIII, fol. 149 v. — Ms. Monmerqué, p. 111. Dans les manuscrits Tronchin, ce dialogue a lieu entre deux personnages désignés par les initiales L. C. [Le Cœur (?)] et A [Amour]. Le Ms. Monmerqué ne fournit que l'initiale A, seulement.
(2) Variante. Ms. Tronchin : *Et*
(3) Var. Ms. Tronchin : *tant de morts.*

XII (1)

Ce sont petits Amours, avortons de mes peines (2),
Emplumez de desirs, souslevez des haleines
Des plus mignards Zephirs,
Oiseaux d'une essence divine,
Qui ont eu pour nid ma poictrine (3),
Et les autres Amants les appellent souspirs.

Volez petits Amours, mes postillons fidelles (4),
Au sein de ma Beauté, volez à tire d'aisles,
Parez de vos couleurs : (5)
Vos plumes et neufves et franches (6)

(1) Cette jolie pièce qui ne se trouve point dans les Ms. Tronchin (à Bessinges), est extraite du Ms. Monmerqué (p. 273). Elle fut publiée précédemment dans les *Muses Ralliées*, A Paris, chez Mathieu Guillemot, 1603, in-12, ainsi que dans *Le Parnasse des plus excellens poetes de ce temps*, A Paris, chez Mathieu Guillemot, 1607, in-12, f. 284, et réimprimée dans *Le Sejour des Muses ou la Cresme des bons vers*, A Rouen, chez Thomas Daré, 1626, in-12, p. 213. Ces quatre textes offrent entre eux quelques différences. Seul le manuscrit Monmerqué donne une version complète, soit 6 strophes au lieu de 5 que contiennent les recueils cités plus hauts. C'est donc ce dernier texte que nous reproduisons, en tenant compte néanmoins, des variantes de l'ancienne leçon.

(2) Var. Ms. Monmerqué : *avortés de mes peines.*

(3) Ibid. :

Oiseaux eschauffés de mes rages
Demy denués de plumages

(4) Ibid. : *Volez mes chers enfans, mes messagers fidelles.*

(5) Ibid. : *Chargés de mes douleurs !*

(6) Ibid. : *Vos plumes naïfves et franches.*

Pour preuve de ma foy sont blanches,
Et d'incarnat au sang de mes vives douleurs (1).

Ils s'en estoient volés, emplumés d'esperance,
Mais l'acier outrageux des ciseaux de l'absence
Avoit auparavant
Coupé les moignons de leurs ailes :
Les pauvres messagiers fideles
N'eurent, pour les porter, que les ailes du vent (2).

Ils avoient bien les traits de leur pere au visage,
Comme luy peu de force, et beaucoup de courage,
Lorsqu'en ce rude effort
Poussant dans le Ciel leur volée
La petite troupe affolée (3),
Avant la pasle peur sentit la froide mort.

Ils sont morts les souspirs qui bravoient la Fortune
L'amas de leurs esprits dans le Ciel m'importune (4),
Leurs corps precipitez
Me font des visions funestes,
Et je pleure en voyant les restes
De ceux qui escheloient le Ciel pour vos beautez.

(1) Ibid. : *Incarnates de sang, belles de ses couleurs.*

(2) Cette strophe du Ms. Monmerqué, ne se trouve pas dans les recueils de 1607 et de 1626.

(3) Var. Ms. Monmerqué :

Mais, en leur bel effort,
Ils dressoient au ciel leur volée :
La pauvre troupe desolée,...

(4) Ibid. :

Toutes les nuits, d'entre eux vient quelqu'ame importune,
Des corps précipités,

Ah ! souspirs assassins (1) des enfants de mon ame,
Laissez les reposer, allez trouver Madame,
Et luy dites le tort (2)
Qu'elle eust de tuër par l'absence
Vostre amoureuse outrecuidance,
Et venger mon amour au prix de vostre mort (3).

Des pales visions funestes,
Ne ve[u]illez me monstrer les restes
De ceux qui escaloient le ciel pour vos beautés !

(1) Var. Parnasse des plus exc. poetes, etc. : *Ah ! souspirs massacreurs....*

(2) Var. Ms. Monmerqué :

Mais, souspirs massacrés n'affligez plus mon ame ;
Ha ! Esprits courroucez, allez trouver ma Dame,
Reprochez lui le tort.

(3) Ibid. : *Et paier mon amour du prix de vostre mort.*



ODES

I (1)

Ainsi l'Amour et la Fortune,
Tous deux causes de mes douleurs,
Donnent à mes nouveaux malheurs
Leur force contraire et commune,
Ainsi la Fortune et l'Amour
D'une force unie et contraire
Veullent advancer et distraire
Mes rages et mon dernier jour!

Tous deux, pour voller, ont des aisles,
Aveugles, des yeux, des desirs,
De tous deux les jeux, les plaisirs
Sont peines et rages cruelles :
Ilz ne s'abreuvent que de pleurs,
N'aiment que les fers et les flames,
N'affligent que les belles ames,
Ne blessent que les braves cueurs.

(1) Cf. Ms. Tronchin, VIII, fol. 63, v. — Ms. Monmerqué, p. 193.

La Fortune est femme ployable,
L'Amour un despiteux enfant,
L'une s'abaisse en triomphant,
L'autre est vaincueur insupportable,
L'une de sa legereté
Change au plaisir le grand desastre ;
Et l'autre n'a, opiniastre,
Plus grand mal que la fermeté.

II (1)

Soubs la tremblante courtine
De ces bessons (2) arbrisseaux,
Au murmure qui chemine
Dans ces gazouillans ruisseaux,
Sur un chevet touffu, esmaillé des couleurs
D'un million de fleurs,

A ces babillars ramages
D'o[i]sillons d'amour espris,
Au flair des roses sauvages
Et des aubepins floris,
Portez, Zephirs pillars sur mille fleurs trottans,
L'haleine du Printemps.

O doux repos de mes paines,
Bras d'yvoire pottelez,
O beaux yeux, claires fontaines,

(1) Cf. Ms. Tronchin, VIII, fol. 67 r. — Ms. Monmerqué, p. 194.
(2) *bessons* : jumeaux.

Qui de plaisir ruissellez,
O giron, doux support, beau chevet esmaillé
A mon chef travaillé !

Vos doulceurs, au ciel choisies,
Belle bouche qui parlez,
Soubs vos levres cramoisies
Ouvrent deux ris emperlez :
Quel beaulme precieux flotte par les zephirs
De vos tiedes souspirs !

Si je vis, jamais ravie
Ne soit ceste vie icy.
Mais si c'est mort, que la vie
Jamais n'ait de moy soucy :
Si je vis, si je meurs, ô bien heureux sejour (1)
Ou paradis d'amour ! (2)

(1) Var. Ms. Tronchin : *ô bien heureux ce jour*
Ou paradis d'amour.

(2) Dans le Ms. Tronchin, ainsi que dans l'édition Reaume et de Caussade, ces stances sont suivies par erreur, d'une série de quatre strophes, en vers de huit syllabes, aux rimes alternées. Celles-ci, qui dans l'original (Ms. Tronchin) forment réellement un autre poeme, se retrouvent intégralement dans le Ms. Monmerqué. Par une singulière et déplorable confusion, MM. Reaume et de Caussade les ont recueillies deux fois dans leur édition. Voir tome III, p. 132 et tome IV, p. 397 :
Eh bien ! je suis content de vivre, etc...

III (1)

En voyant vostre beau (2), pourquoy n'ay-je pas veu ?
Pourquoy, en vous craignant, mon ame si craintive
N'a congneu que l'esclair d'une blancheur si vive
N'estoit rien que neige, que feu ?

Que mon cueur perdit bien par les yeux la raison,
Prenant la vie esclave et delaissant la franche,
Car il vit vostre gorge et si belle et si blanche
Qu'il en fist sa belle prison !

La neige vous sied bien, et non pas la froideur :
Neige qui as couvert le sein de ma divine,
Possede le dessus de sa blanche poitrine,
Mais ne touche point jusqu'au cœur ! (3)

N'abandonne ce cœur, belle et vive clarté
Qui rend, de ce beau feu, la blancheur vive et claire,
Enclos ce qui me brusle, et non ce qui m'esclaire,
La flamme et non pas la beauté.

Gorge de laict (4), mon œil de ta neige est friant,
Beau feu, dans ce beau sein tiens les flames encloses,
Malicieux Amour qui de lis et de roses
M'appreste la mort en riant.

(1) Cf. Ms. Tronchin, VIII, fol. 68 r. — Ms. Monmerqué, p. 108.
(2) *beau :* mis là pour *beauté.*
(3) Variante. Ms. Monmerqué : *Jusques au cœur.*
(4) Var. Ms. Monmerqué : *Gorge de lys.*

IV (1)

BERGERS qui pour un peu d'absence
Avez le cueur si tost changé,
A qui aura plus d'inconstance
Vous avez, ce croi' je, gagé,
L'un leger et l'autre legere,
A qui plus volage sera :
Le berger comme la bergere
De changer se repentira (2).

(1) Dans le Ms. Tronchin cette chanson ou ode, comme l'on voudra, se trouve transcrite deux fois. Les deux textes offrent de telles différences que nous renonçons à transporter ici toutes les variantes dudit Ms. Nous nous en tiendrons à la version fournie par Eug. Reaume et de Caussade (Ed. Lemerre, III, pp. 134-135), celle-ci nous paraissant fort lucide. Sur l'un des textes originaux, Aubigné a lui-même noté, en marge : « escrit ailleurs dont faudra prendre un couplet. »

(2) C'est, sans nul doute, une vigoureuse réplique a cette Villanelle de Desportes, que l'on connaît :

Rozette, pour un peu d'absence,
Vostre cœur vous avez changé,
Et moy, sçachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ay rangé ;
Jamais plus beauté si legere
Sur moy tant de pouvoir n'aura :
Nous verrons, volage bergere
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cest eloignement,
Vous, qui n'aimez que par coustume,
Caressiez uu nouvel amant.

L'un dit qu'en pleurs il se consume,
L'autre pense tout autrement,
Tous deux n'aiment que par coutume,
N'aimant que leur contentement,
Tous deux, comme la girouette,
Tournent, poussez au gré du vent,
Et leur amour rien ne souhaitte
Qu'à jouir et changer souvent.

Jamais legere girouëtte
Au vent si tost ne se vira ;
Nous verrons, Bergere Rozette
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes
Tant de pleurs versez en partant ?
Est-il vray que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant ?
Dieux, que vous estes mensongere !
Maudit soit qui plus vous croira !
Nous verrons, volage bergere,
Qui premier s'en repentira.

Celuy qui a gaigné ma place,
Ne vous peut aimer tant que moy ;
Et celle que j'ayme vous passe
De beauté d'amour et de foy.
Gardez bien vostre amitié neuve,
La mienne plus ne varira,
Et puis nous verrons à l'espreuve
Qui premier s'en repentira.

(Cf. Œuvres de Desportes avec une introduction par Alfred Michiels, Paris, Ed. Delahays, 1858, p. 450). M. Henri Monod dans sa curieuse étude : *La Jeunesse d'Agrippa d'Aubigné*, donne un commentaire sur les textes de Desportes et d'Aubigné.

3.

De tous deux les caresses feintes
Descouvrent leur cueur inconstant,
Ils versent un millier de plaintes
Et le vent en emporte autant ;
Le menteur et la mensongere
Gagent à qui mieux trompera !
Le berger comme la bergere
De changer se repentira (1).

Ils se suivent comme à la trace
A changer sans savoir pourquoy ;
Pas un des deux l'autre ne passe
D'amour, de confiance et de foy.
Tous les jours une amitié neufve
Ces volages contentera,
Aussi vous verrez à l'espreuve
Que chacun s'en repentira.

De tous deux les promesses vaines
Et les pleurs versez en partant
N'ont plus duré que les haleines
Qui de la bouche vont sortant.

(1) Variante (Ms. Tronchin, f. 71 r.):

De tous tems les promesses vaines,
Et les pleurs versés en partant,
N'ont plus duré que les haleines
Qui de la bouche vont sortant.
Le menteur et la mensongere
Sera trompé ou trompera,
Le berger comme la Bergere
De changer se repentira.

Chacun gaste (1) son avantage
A fausser tout ce qu'il dira,
Et chacun de ce faux langage
A son tour se repentira.

V (2)

EPIT[H]ALAME (3).

DEBOUT filles, qu'on s'appreste,
L'Aurore leve la teste
Pour espanouir le jour,
Pour sacrer une journée
A l'Amour, à l'Hymenée.
A l'Hymenée, à l'Amour !

Io ! du jour l'adventuriere
Saulte folastre, legere,
Sur son char d'oeillets, vermeil,
J'ay ainsi, Nymphe, ordonnée
A l'Amour, à l'Hymenée
Aussi belle, un sault pareil.

Tu n'as plustost delaissée
La place où la nuit passée
Ton corps douillet a dormy,

(1) L'éd. Reaume donne : *garde.*
(2) Cf. Ms. Tronchin, VIII, fol. 83 r. — Ms. Monmerqué, p. 206.
(3) Ms. Tronchin. Ce titre est de la main même d'Aubigné.

Au moins dormy, si ceste ame,
Qui d'un bien present se pasme,
Ne l'esveilloit à demy.

Du ciel, astre de ta grace,
Et du vermeil de ta face
Le ciel mesme rougira,
De tes beautez demy nues
Jusqu'aux plus espaisses nues
Un second jour reluira.

Ce teint qui ton front decore
Nous servira bien d'aurore,
Et la clarté de ton œil,
Et tes temples, encheries
De feux et de pierreries,
Feront cacher le soleil,

Car deux soleils, ce me semble,
Ne sçauroient regner ensemble.
Si d'un accord gratieux
Tu ne prens icy ta place
Pour laisser luire de grace
Le blond Apollon ès Cieux.

J'entends frapper à la porte
Ton bien aimé qui t'apporte
Le mot, l'effet d'un bonjour :
Avecq' ce bon jour, Mignonne,
Il ne ment point, il te donne
Les fruits d'Hymen et d'Amour.

Io ! telle vermeille honte
Ton beau visage surmonte,
Que les clairs nuages ont
Quand ils meuvent de leur place,
Pour avoir veu (1) face à face
Du soleil l'or et le front.

Dieux ! que de beautez doublées,
Que de vertus accouplées,
Amant, cent fois bien heureux,
Possedant telle maistresse !
O bien heureuse Deesse
Possedant tel amoureux !

Ce pendant que la journée
Est au combat destinée,
Aux tournois, au bal, aux jeux
Et à tout bel exercice
Ennemy mortel du vice,
Fi du repos paresseux.

Pendant que la fiere adresse
D'un gendarme, par la presse,
Met d'autres armes à bas,
Ce pendant qu'un autre encore
De belles courses honore
Les lices et les combats :

Que les dames, par un gage (2),
Font (3) redoubler le courage

(1) Le texte de Ms. Tronchin et Monmerqué porte : *feu*.
(2) Variante. Ms. Tronchin : *Dame, donez quelque gage*.
(3) Ibid. : *Pour*.

Et les forces et les cueurs
D'une autre muette bande,
Qui, sans parler, leur demande (1)
Leurs graces et leurs faveurs (2).

Ce pendant qu'à capriolles (3)
Voltigent, les jambes folles,
Des amoureux sans repos,
Et qu'on voit naistre, en la place,
Ceux qui ont meilleure grace
Et ceux qui sont plus dispos,

Tandis que mille caresses,
Mille serfs, mille maistresses
Ne font naufrage longtemps (4),
Les uns, tristes se desolent,
D'autres, contens, se consolent,
Et aucuns ne perdent temps :

Des champions d'Hymenée
L'ame est ailleurs adonnée,
Leurs deux yeux rompent le bois,
Leurs esprits sont en carriere,
Leur ame danse legere :
Ils discourent sans la voix.

Or, quelque bal qui se trace,
Quelque lice qu'il se face,

(1) Ibid. : *Vous demande.*
(2) Ibid. : *Vos graces et vos faveurs.*
(3) *Caprioles*, bonds, petits sauts.
(4) Ibid. : *du temps.*

La victoire de ce jour
Est à celuy-là donnée
Qui ès cendres d'Hymenée
Consomm' aujourd'huy l'amour.

C'est assez prouvé l'adresse,
La vertu et gentillesse
Et des corps et des espris :
Au coucher, que la journée
Trop longue est bien ordonnée
A d'autres coups entrepris.

L'estoille du ciel plus claire
Qui se couche la première
Donne le plus de clarté,
Et me semble, à voir sa face,
Qu'une ondelette se trace
Sur le lis de sa beauté.

Je voy' tremblotter sa bouche :
Ha ! c'est qu'elle craint la touche
De ce brave combattant :
Si fault-il les laisser faire,
Crains tu un doux adversaire
Qui te craint et t'aime tant ?

Tu te trompes, car tes larmes
Ne font pas mourir ses armes,
Ce beau vermeil et ce blanc
Croissent son cueur et sa gloire,
Et il n'est belle victoire
Que par la perte de sang.

Va t'en, Nymphe bienheurée,
Souffrir constante, asseurée,
Par tel la plaie du jour
Et la plaie d'Hymenée,
A qui tu avois donnée
L'autre playe de l'Amour.

VI (1)

Tes yeux vaincueurs et languissans,
Tes ris de perles florissans,
Ta joue et ta bouche de roses
Me bruslent ainsi peu à peu,
Que sans les pleurs dont tu m'arroses,
Je fusse en bluette de feu.

Je suis no[y]é de tant de pleurs.
Que si tes yeux, doux et vaincueurs,
Si ta joue et ta bouche encore
N'eussent espris de leurs flambeaux
En moy le feu qui me devore,
Je serois fondu en ruisseaux.

Ainsi tels remedes cruels
Font mes feux, mes pleurs immortels :
Las ! de quelle sorte d'offence
Ay-je peché pour tant souffrir ?
Que ce soit peu de penitence
Pour me faire une fois mourir.

(1) Cf. Ms. Tronchin, VIII, fol. 89 v. — Ms. Monmerqué, p. 218.

VII (1)

D'une ame toute pareille
Furent honorés nos corps :
Car tu veilles si je veille,
Et j'ay sommeil si tu dors.

Rien que la vertu n'assemble
Et nos desirs et nos vœux,
Qui ne souspirent ensemble
Rien qui ne soit vertueux.

Une envie porte envie
A ses deux conformités
Et ne peut rendre sa vie
Pareille à nos volontés.

La vertu nous a faict faire
L'union qui luy desplaist
Si elle aime son contraire
Vous pouvez penser que c'est.

VIII (2)

Celuy-la qui a congnëue
Ta grace et ta beauté nue

(1) Cf. Ms. Tronchin, viii, fol. 110 v. — Ms. Monmerqué, p. 251.
(2) Cf. Ms. Tronchin, viii, fol. 127 v. — Ms. Monmerqué, p. 257.

Est forcé de desirer,
Qu'ainsi comme elle est prisée,
Elle fust aussi aisée
A ensuivre qu'admirer.

Ta gloire s'est emplumée
Des pannes de renommée
Pour escumer l'univers,
Dorant le plis de ses ailes
Et ses beautés non pareilles
Et sa gorge de mes vers.

Tu n'as besoin que je loue,
Tu n'as besoin que je voue
A toy mes vers, mes esprits :
Car la vertu n'est pas telle
Qu'elle ne soit immortelle,
Sans l'aide de mes escrits.

Je te loue, et veux eslire
Ce subjet pour en bien dire,
Mais non selon l'argument,
Et je n'en crains repentance,
Sinon que, par l'ignorance,
Je parle trop froidement.

Ne trouve pourtant estrange,
Si tu voyois que la louange
Que je t'ay voulu voüer,
Ne monstre que le courage
D'un esprit assez volage
Est leger pour te loüer.

IX (1)

Que me sert, cruellement belle.
Que me sert, doucement cruelle,
Ton œil doux en ses cruautés,
Le fiel soubs le miel de ta grace,
Si tu descoches de ta face
Aultant de morts que de beautés !

Ta main doulcement me repousse,
Et ta parolle, encor plus douce
Glace mon cueur en l'enflammant :
Tu me refuses sans cholere,
Et, en riant de ma priere,
Tu me fais mourir doulcement.

Mais fiere, quand tu me repousse,
Ta voix, et si rude et si douce (2)
De ton courroux monstre l'effort,
Ainsi qu'un juge impitoyable
Qui appelle un pauvre coupable
« Mon fils », en le jugeant à mort.

Ton ris, ainsi qu'une eau riante,
M'embrase d'une soif ardente

(1) Dans les Ms. Tronchin et Monmerqué cette pièce fait corps avec la précédente. C'est sans aucun doute une erreur de copiste, ces deux odes étant de mesure différentes.

(2) Var. Ms. Monmerqué : *Ta parolle cruelle et doulce.*

Où rien que mon espoir ne boit (1),
Et alors tu me trompes, comme
On faict un enfant d'une pomme
En ne luy laissant que le doi[g]t.

Ainsi la mer nous espouvente
D'une impitoyable tourmente
Qu'elle cachoit dessoubs un ris.
Tu fais mentir mon esperance,
Comme l'arbre qui trop s'advance
Et fleurist sans porter les fruits.

Ne gaste en riant, Inhumaine,
Les fruits demy mûrs de ma peine
Et l'espoir de mon amitié ;
Ne me sois plus si gratieuse,
Mais d'une face rigoureuse
Fais moi connoistre ta pitié.

Ne me ris plus pour me destruire,
Mais me fais heureux sans me rire,
Car, ma Deesse, j'ayme mieux
Voyant et sentant le contraire,
Recevoir un ouy en collere
Qu'un nenny d'un œil gracieux ! (2)

(1) Le Ms. Monmerqué porte : *voit.*

(2) La fin de cette strophe offre une reminiscence de la jolie epigramme de Clément Marot :

Un doux nenni, avec un doux sousrire
Est tant honneste, il le vous faut apprendre :
Quant est d'Ouy, si veniez à le dire,
D'avoir trop dit je voudrois vous reprendre

X (1)

Ce champis, je ne sçay comment
Me brusle le cœur finement,
Comme un fils de putain de page
Qui trouve un lacquais en dormant
Et luy flambe tout le visage.

Non que je sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruit, dont le desir me poinct :
Mais je voudrois, qu'en le me laissant prendre
Vous me disiez, non vous ne l'aurez point.

(Œuvres de Clément Marot. Ed. Lenglet-Dufresnoy. A La Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, MDCCXXXI. Tome III. Epigr. CXLVII.)

Le tour de cette dernière épigramme paraît emprunté à Ovide et à Ausone. Mellin de Saint-Gelais l'a interprétée autrement :

Dissimulez votre consentement
Soubz ung refus, ami de violence,
L'ouy sera en moi entendement,
Et le nenny sera en mon silence.

(1) Cf. Ms. Monmerqué, p. 270. Cette pièce du *Printemps* qui ne se trouve dans l'éd. Reaume qu'à l'appendice du tome IV, contient, entre les couplets deux et trois, cette strophe fort enigmatique, laquelle semble détachée d'un autre poème :

J'avoys une belle faveur
De cheveux que prints ce volleur,
J'avoys l'ame trop endormie :
Il donna le moine à mon cueur
Avecq' des cheveux de ma mie.

Ces cinq derniers vers sont écrits de la main d'Agrippa d'Aubigné, en marge du Ms. Tronchin (Cf. VII, fol. 143 v.).

Je m'en despite, je m'en ris,
J'ay honte d'en estre marry.
Ce petit borgne n'y voit guere !
Son arc est d'un cercle pourry
Et la corde d'une jartiere.

Je luy veux faire un mauvais tour :
Cacher soubs mon chevet, un jour,
De belle verges pour sa sausse.
Vous en aurez, Monsieur l'Amour !
Vous n'avez point de hault de chausse.

XI (1)

Mignonne, pourquoy donnes-tu
A l'Amour ta celeste grace
Et tous les beaux traicts de ta face
Dont cet enfant m'a combattu ?
Si tu me prestes ta faveur (2)
Le vaincu sera le vainqueur !

Des dars qui partent de tes yeux (3)
De leur belle flamme divine
Il m'a transpercé la poictrine

(1) Cf. Ms. Tronchin, VIII, fol. 144, r. — Ms. Monmerqué, p. 111.

(2) Variante. Ms. Monmerqué : *Mais si tu me prestes faveur.*

(3) Ce vers a été l'objet d'une correction de la main même d'Aubigné. Le texte du Ms. Monmerqué porte : *Des belles pointes de tes yeux.*

Et bruslé le cœur amoureux :
Mais si tu me preste faveur,
Le vaincu sera le vainqueur !

Il n'eust sceu ravir mon repos
Et le desrober par l'oreille,
S'il n'eust emprunté la merveille
Et le charme de tes propos (1).
Si tu me prestois ta faveur,
Le vaincu seroit le vaincqueur !

De quoy eust-il faict tant de nœux
A m'enchaisner pour son esclave,
Si tu ne l'eusses rendu brave
Des tresses de tes blon[d]s cheveux (2) ?
Et si n'eust eu ceste faveur,
Le vaincu seroit le vainqueur !

Qu'eust pu faire cest inhumain,
De quoy eust-il dressé sa gloire
Sans emprunter ta main d'ivoire,
L'ivoire de ta blanche main ?
Sy elle n'eust ravy mon cueur,
Le vaincu seroit le vainqueur !

Tout le pis est que c'est à luy
Qu'il a sa victoire estoffée ;
Le galant bastit son trophée,

(1) Ibid. : *de ton propos.*

(2) Le texte corrigé du Ms. Monmerqué portait d'abord : *de tes long cheveux.*

Des faicts et des forces d'autruy,
Et ne croit que sans ta faveur
Le vaincu seroit le vainqueur?

Reprens tes yeux et tes cheveux,
Tes propos et ta main d'ivoire
Et je combattray pour ta gloire ;
Et si je surmonte, je veux
Monstrer que c'est par ta faveur
Que le vaincu est le vainqueur!

XII (1)

INVECTIVE A'IMPATIENCE D'AMOUR.

ASTRES paresseux, dormez vous?
Hastez vos ambles, vieilles Heures,
Que je ne pique vos demeures
Des aiguillons de mon courroux!

Courez au secours de l'amant,
Tournez le sable ou au moins l'urne,
Bastardes du coqu Saturne
Qui vous fit yvre ou en dormant!

Vous volez la nuict et le jour
Quand la Mort par vous est servie,
Vous serviez à regret ma vie,
N'ayant point d'ailes pour l'Amour!

(1) Cf. Ms. Tronchin, IX, feuillet de garde.

Rien n'est au brave combatant
Si fascheux q'une longue treve,
Il n'y eut jamais nuict si breve,
Jamais un jour ne dura tant !

Volez impatiens Amours,
Phebus vous apelle en justice,
Car il dit que c'est son office
D'abreger ou croistre les jours.

Mais qu'est ce qui peut retarder
Des Cieux la course mesurée ?
Cachez la beauté desirée,
Tout s'amuse à la regarder !

Au contraire, que de ses yeux
Le Soleil puisse voir la belle.
Luy, pensant coucher avec elle,
S'ira coucher en amoureux.

Aussi, fait-il tout à rebours,
L'Equateur dedans le Tropique,
Je le sens au chaut qui me pique,
Aux courtes nuits et aux longs jours !

AUX CRITIQUES

Lecteurs, pour m'excuser qu'est ce
Que je pourrois dire ? — Rien.
Si j'allegue ma jeunesse,
Tu diras : je le vois bien ! (1)

(1) Cf. *Petites œuvres meslées*, feuillets liminaires.



LES
TRAGIQVES

CI-DEVANT

DONNEZ AV PVBLIC

par le larcin de PROMETHEE,

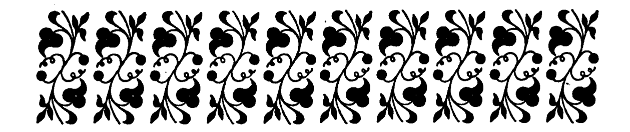
Et depuis

AVOVEZ ET ENRICHIS

par le S^r^ d'AVBIGNÉ.



On connaît quatre versions différentes des Tragiques : *les deux premières imprimées du vivant de l'auteur, en 1616, et ensuite — sans lieu ni date — après 1620; les autres représentées par le texte des Manuscrits de Bessinges et par une copie de ceux-ci conservée au British Museum* (Fonds Harleian, nº 1216, in-4º). *C'est ce dernier texte qui, seul, servit aux réimpressions des éditeurs contemporains : Charles Read, Eug. Reaume et de Caussade. Les travaux récents des critiques, les observations de MM. Bédier* (Etudes critiques, *A. Colin, 1903, in-18*), Desrousseaux (Bulletin de la Soc. des Humanistes français, *23 mai 1896*), H. Bourgin, L. Foulet, A. Garnier, Cl.-E. Maitre et A. Vacher (Les Tragiques, Livre Ier : Misères, *A. Colin, 1896, in-18*) *ont démontré d'une façon précise l'insuffisance de trois de ces textes pris séparément. Il faut, pour établir la leçon définitive des* Tragiques, *reproduire l'édition* « sans lieu ni date », *« la seule qui représente un état postérieur de la pensée de l'auteur », et ne recourir à l'édition princeps de 1616 et aux manuscrits que pour éclaircir telles obscurités, telles incorrections qui échappèrent soit à Aubigné, soit à l'imprimeur. C'est (on le verra en lisant les fragments que nous avons réunis) à cette opinion que nous nous sommes soumis. Les variantes que nous fournissons suffisent mieux qu'aucun commentaire à expliquer la raison de nos préférences.*



MISÈRES (1)

I



E n'escris plus les feux d'un amour inconnu ;(2)
Mais par l'affliction plus sage devenu,
J'entreprens bien plus haut, car j'apprens à ma plume
Un autre feu, auquel la France se consume.
Ces ruisselets d'argent que les Grecs nous feignoyent,
Où leurs Poëtes vains beuvoient et se baignoyent,
Ne courent plus icy : mais les ondes si claires,
Qui eurent les sapphirs et les perles contraires,
Sont rouges de nos morts ; le doux bruit de leurs flots,
Leur murmure plaisant, heurte contre des os.
Telle est, en escrivant, ma non-commune image ;
Autre fureur qu'amour reluit en mon visage.

(1) Dans ce livre, l'auteur trace « un tableau piteux du royaume en général » au temps des guerres de religion.

(2) Allusion aux vers de jeunesse de l'auteur, publiés de nos jours sous ce titre : *Le Printemps.*

Sous un inique Mars, parmy les durs labeurs
Qui gastent le papier, et l'ancre de sueurs (1),
Aü lieu de Thessalie aux mignardes vallées.
Nous avortons ces chants au milieu des armées,
En delassant nos bras de crasse tous rouïllez,
Qui n'osent s'esloigner des brassards despouïllez.
Le luth que j'accordois avec mes chansonnettes
Est ores estouffé de l'esclat des trompettes :
Icy le sang n'est feint, le meurtre n'y defaut,
La mort jouë elle-mesme en ce triste eschaffaut ;
Le Juge criminel tourne et emplit son urne ;
D'icy, la botte en jambe, et non pas le cothurne,
J'appelle Melpomene, en sa vive fureur,
Au lieu de l'Hippocrene (2), esveillant cette sœur
Des tombeaux rafraischis, dont il faut qu'elle sorte,
Affreuse, eschevelée (3), et bramant en la sorte
Que faict la biche après le faon qu'elle a perdu.
Que la bouche luy saigne, et son front esperdu
Face noircir du ciel les voûtes esloignées ;
Qu'elle esparpille en l'air de son sang deux poignées,
Quand, espuisant ses flancs de redoublez sanglots
De sa voix enroüe elle bruira ces mots :
« O France desolée ! ô terre sanguinaire !
Non pas terre, mais cendre : ô mere ! si c'est mere

(1) Nous avons adopté pour ce vers la leçon du Ms. Tronchin. L'ed. s. l. n. d. portait : *qui gastent le papier et ancre de sueurs*.

(2) *Hippocrene*, fontaine du Mont Hélicon, en Beotie. On dit que le cheval Pégase, ayant frappé du pied avait fait sortir cette fontaine : d'où ce nom qui signifie, fontaine du Cheval. Ce fut depuis la fontaine des Muses, qui furent elles-mêmes appelées Hippocrènes.

(3) Variante du Ms. Tronchin : *Eschevellée, affreuse...*

Que trahir ses enfants aux douceurs de son sein,
Et, quand on les meurtrit, les serrer de sa main.
Tu leur donnes la vie, et dessous ta mammelle
S'esmeut des obstinez la sanglante querelle ;
Sur ton pis blanchissant ta race se debat,
Et le fruict de ton flanc faict le champ du combat. »
Je veux peindre la France une mere affligée,
Qui est entre ses bras de deux enfants chargée.
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
Des tetins nourriciers ; puis, à force de coups
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage
Dont nature donna à son besson (1) l'usage:
Ce volleur acharné, cet Esau malheureux,
Faict degast du doux laict qui doibt nourrir les deux,
Si que, pour arracher à son frere la vie,
Il mesprise la sienne et n'en a plus d'envie ;
Lors son Jacob (2), pressé d'avoir jeusné meshui (3),
Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui (4),
A la fin se defend, et sa juste colere
Rend à l'autre un combat dont le champ est la mere.
Ni les souspirs ardents, les pitoyables cris,
Ni les pleurs rechauffez, ne calment leurs esprits ;
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,
Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.

(1) *Jumeau*. Le texte de 1616 porte : *à son besoin*. C'est là une faute typographique que corrige l'errata de la même éd. ainsi que le texte de l'édition sans lieu ni date.

(2) Le texte des ed. de 1616 et s. l. n. d. donne : *Mais son Jacob*.

(3) *Meshui*, ou *Meshuy*, aujourd'hui, à présent.

(4) Var. Ed. de 1616 et s. l. n. d : *Estouffant, quelque temps en son cœur son ennui*.

Leur conflict se r'allume et fait si furieux
Que d'un gauche malheur ils se crevent les yeux.
Cette femme esplorée, en sa douleur plus forte,
Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte;
Elle voit les mutins tous deschirez, sanglans,
Qui, ainsy que du cœur, des mains se vont cerchans,
Quand, pressant à son sein d'un' amour maternelle
Celui qui a le droict et la juste querelle,
Elle veut le sauver, l'autre qui n'est pas las,
Viole en poursuivant l'asyle de ses bras.
Adonc se perd le laict, le suc de sa poictrine;
Puis, aux derniers abois de sa proche ruine,
Elle dit : « Vous avez, felons, ensanglanté
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté :
Or, vivez de venin, sanglante geniture.
Je n'ai plus que du sang pour vostre nourriture ! » (1)

(1) Ludovic Lalanne a découvert, en 1860, dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale (Fonds Gaignières, 566, I, 4), un fort beau sonnet daté de 1576, qui n'est autre qu'une réplique de ces derniers vers. La plupart des commentateurs n'hésitent point à l'attribuer à notre poete. Nous le donnons ici à titre documentaire :

La France alaicte encor deux enfans aujourd'huy,
Dont l'un à ses deux mains tient les bouts de sa mere,
Et à grands coups de pieds veut empescher son frere
D'avoir sa nourriture aussi bien comme luy.

Le plus jeune, fasché d'avoir jeusné meshuy,
Se deffend, affamé, et tous deux, en cholere,
S'arrachent les deux yeux. Lors, ô douleur amere !
La mère perd son laict et sustance, d'ennuy ;

Elle vole des mains aux cheveux et aux tresses,
Et dit à ses deux fils, les regardant en pieces :
« O malheureux enfans, d'execrable naturé !

*

FINANCIERS, justiciers, qui opprimez de faim
Celuy qui vous faict naistre ou qui defend le pain,
Soubs qui le laboureur s'abreuve de ses larmes,
Qui souffrez mendier la main qui tient les armes,
Vous, ventre de la France, enflez (1) de ses langueurs,
Faisant orgueil de vent, vous monstrez vos vigueurs.
Voyez la tragedie, abbaissez vos courages :
Vous n'estes spectateurs, vous estes personnages,
Car encor vous pourriez contempler de bien loin
Une nef sans pouvoir luy aider au besoin
Quand la mer l'engloutit, et pourriez de la rive,
En tournant vers le Ciel la face demi-vive,
Plaindre sans secourir ce mal oisivement.
Mais quand, dedans la mer, la mer pareillement
Vous menace de mort, courez à la tempeste :
Car avec le vaisseau vostre ruine est preste.
La France donc encor est pareille au vaisseau
Qui, outragé des vents, des rochers et de l'eau,
Loge deux ennemis : l'un tient avec sa troupe
La proüe, et l'autre a pris sa retraite à la pouppe.

Vous m'ostez donc le laict qui vous a alaicté !
Vous polluez de sang mon séing et ma beauté !
Vous n'aurez que du sang pour vostre nourriture. »

Ce sonnet — recueilli par Charles Read dans les notes des *Tragiques* et par E. Reaume et de Caussade dans leur édition — fut publié pour la première fois dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, IX, p. 393.

(1) Var. Ms. Tronchin : *enflé*.

De canons et de feux, chacun met en esclats
La moitié qui s'oppose, et font verser en bas,
L'un et l'autre enyvré des eaux et de l'envie,
Ensemble le navire et la charge et la vie :
En cela le vainqueur ne demeurant plus fort
Que de voir son haineux le premier à la mort,
Qu'il seconde, authochire (1), aussi tost de la sienne,
Vainqueur, comme l'on peut vaincre à la Cadmeene (2).
  Barbares, en effect, François de nom, François,
Vos fausses loix ont fait des faux et jeunes Rois (3),
Impuissans sur leurs cœurs, cruels en leur puissance ;
Rebelles, ils ont veu la desobeissance.
Dieu sur eux et par eux desploya son courroux,
N'ayant autres bourreaux de nous-mesmes que nous.
  Les Rois, qui sont du peuple et les Rois et les peres.
Du troupeau domesticq sont les loups sanguinaires ;
Ils sont l'ire allumée et les verges de Dieu,
La crainte des vivants ; ils succedent au lieu
Des heritiers des morts ; ravisseurs de pucelles,
Adulteres, souillans les couches des plus belles
Des maris assommez, ou bannis pour leur bien,

(1) *Autochire*, qui se détruit, qui se frappe de sa propre main.

(2) *Vaincre à la Cadmeene,* à la façon de Cadmus qui tua le dragon, mais vit s'entr'égorger les hommes nés des dents du monstre qu'il avait semées sur la terre. Ce vers, que nous transcrivons d'après le manuscrit de Bessinges, est fautif dans la plupart des éditions des *Tragiques*. L'ed. de 1616 donne : *Vainqueur : mais hélas ! c'est vaincre à la Cadmeene,* tandis que l'ed. s. l. n. d. nous fournit ce vers absurde et faux : *Vainqueur, comme l'on peut, c'est vaincre à la Cadmene.*

(3) L'ed. de 1616 ainsi que les Ms. Tronchin donnent : *ont eu des faux.....*

Ils courent sans repos, et quand ils n'ont plus rien
Pour souler l'avarice, ils cerchent autre sorte
Qui contente l'esprit d'une ordure plus forte.
Les vieillards enrichis tremblent le long du jour,
Les femmes, les maris, privez de leur amour,
Par l'espais de la nuit se mettent à la fuite ;
Les meurtriers souldoyez s'eschauffent à la suite.
L'homme est en proye à l'homme, un loup à son pareil.
Le pere estrangle au lict le fils, et le cercueil
Preparé par le fils sollicite le pere (1).
Le frere avant le temps herite de son frere.
On trouve des moyens, des crimes tous nouveaux,
Des poisons inconnus, ou les sanglants cousteaux
Travaillent au midi, et le furieux vice
Et le meurtre public ont le nom de Justice.
Les belistres armez ont le gouvernement,
Le sac de nos citez ; comme anciennement
Une croix Bourguignonne espouvantoit nos peres,
Le blanc les fait trembler, et les tremblantes meres (2)
Pressent à l'estomac (3) leurs enfants esperdus,
Quand les grondans tambours sont battans entendus (4).
Les places de repos sont places estrangeres,
Les villes du milieu sont les villes frontieres ;
Le village se garde, et nos propres maisons
Nous sont le plus souvent garnisons et prisons.
L'honorable bourgeois, l'exemple de sa ville,

(1) Le Ms. Tronchin donne improprement : *Preparé pour le fils...*

(2) Variante. Ed. de 1616 : *les pitoyable mères.*

(3) Var. Ed. s. l. n. d. : *Croullent à l'estomac leurs pouppons esperdus.*

(4) Var. Ed. de 1616 : *Quand les tambours françois sont de loin entendus.*

Souffre devant ses yeux violer femme et fille,
Et tomber sans mercy dans l'insolente main
Qui s'estendoit naguere à mendier du pain.
Le sage justicier est traisné au supplice,
Le mal-faicteur luy faict son procès ; l'injustice
Est principe de droict ; comme au monde à l'envers,
Le vieil pere est fouëtté de son enfant pervers.
Celuy qui en la paix cachoit son brigandage,
De peur d'estre puni, estalle son pillage,
Au son de la trompette, au plus fort des marchez
Son meurtre et son butin sont à l'ancan preschez,
Si qu'au lieu de la roüe, au lieu de la sentence,
La peine du forfaict se change en recompense.
Ceux qui n'ont discerné les querelles des Grands
Au lict de leur repos tressaillent, entendans,
En paisible minuict, que la ville surprise
Ne leur permet sauver rien plus que la chemise (1).
Le soldat trouve encor quelque espece de droict,
Et mesme, s'il pouvoit, sa peine il lui vendroit.
L'Espagnol mesuroit les rançons et les tailles
De ceux qu'il retiroit du meurtre des batailles
Selon leur revenu ; mais les François n'ont rien,
Pour loy de la rançon des François, que le bien.
Encor' vous bien-heureux qui, aux villes fermées,
D'un mestier inconnu avez les mains armées,
Qui goustez en la peur l'alternatif sommeil
De qui le repos est à la fievre pareil ;
Mais je te plains, rustic, qui, ayant, la journée,

(1) Variante de l'éd. de 1616 et du Ms. Tronehin : *Ne leur promet...*

Ta pantelante vie en rechignant trainée (1),
Reçois au soir les coups, l'injure et le tourment,
Et la fuite et la faim, injuste payement.
Le païsan de cent ans, dont la teste chenuë
Est couverte de neige, en suivant sa charruë,
Voit galopper de loing l'argolet (2) outrageux,
Qui d'une rude main arrache les cheveux,
L'honneur du vieillard blanc, piqué de son ouvrage,
Par qui la seule faim se trouvoit au village (3).
Ne voit-on pas des-ja, des trois lustres passez,
Que les peuples fuyards, des villages chassez,
Vivent dans les forests : là chacun d'eux s'asserre
Au ventre de leur mere (4), aux cavernes de terre ;
Ils cerchent (5), quand l'humain leur refuse secours,
Les bauges des sangliers et les roches des Ours,
Sans conter les perdus, à qui la mort propice
Donne poison, cordeau, le fer, le precipice.



Icy je veux sortir du general discours
De mon tableau public ; je flechiray le cours

(1) Var. Ed. de 1616 : *Une piteuse vie en tes sueurs trainée.* Ms. Tronchin : *Ta pantelante vie en rechignant gaignée.*

(2) *Argolet*, pour *argoulet*, cavalier armé de l'harquebuse et qui prit ensuite le nom de dragons. Ici, synonyme de soldat pillard.

(3) Var. Ed. de 1616 :

L'honneur du vieillard blanc, meu de faim et de rage
Pour n'avoir peu trouver que piller au village.

(4) Var. Ms. Tronchin : *aux ventres de leur mère...*

(5) Pour : *cherchent.*

De mon fil entrepris, vaincu de la memoire
Qui effraye mes sens d'une tragique histoire :
Car mes yeux sont tesmoins du subjet de mes vers.
J'ay veu le Reistre noir foudroyer au travers (1)
Les masures de France, et comme une tempeste,
Emportant ce qu'il peut, ravager tout le reste (2).
Cet amas affamé nous fit à Mont-moreau (3)
Voir la nouvelle horreur d'un spectacle nouveau :
Nous vismes (4) sur leurs pas une trouppe lassée,
Que la terre portoit, de nos pas harassée.
Là de mille maisons on ne trouva que feux,
Que charongnes, que morts ou visages affreux.
La faim va devant moi : force est que je la suive (5).
J'oy d'un gosier mourant une voix demi-vive :
Le cri me sert de guide (6), et fait voir à l'instant
D'un homme demi-mort le chef se debattant,
Qui sur le seuil d'un huis dissipoit sa cervelle.
Ce demi-vif la mort à son secours appelle
De sa mourante voix ; cet esprit demi-mort
Disoit en son patois (langue de Perigort) :
« Si vous estes François, François, je vous adjure,
Donnez secours de mort : c'est l'aide la plus seure
Que j'espere de vous, le moyen de guerir.
Faictes moy d'un bon coup et promptement mourir.
Les Reistres m'ont tué par faute de viande :

(1) Var. Ms. Tronchin : *Voicy le Reistre noir...*
(2) Var. Ms. Tronchin : *embrazer tout le reste.*
(3) *Mont-moreau*, dans la Charente, près de Barbezieux.
(4) Le texte des éd. de 1616 et s. l. n. d. porte : *Nous vinsmes.*
(5) Var. éd. de 1616 et Ms. Tronchin : *Force que je la suive.*
(6) Var. Ed. s. l. n. d. : *le crime sert de guide.*

Ne pouvant ni fournir ni ouïr leur demande (1),
D'un coup de coutelas l'un d'eux m'a emporté
Ce bras que vous voyez près du lict, à costé ;
J'ay au travers du corps deux balles de pistolle. »
Il suivit, en couppant d'un grand vent sa parole :
« C'est peu de cas encor, et, de pitié de nous,
Ma femme en quelque lieu, grosse, est morte de coups.
Il y a quatre jours qu'aiant esté en fuitte,
Chassez à la minuict, sans qu'il nous fust licite
De sauver nos enfants, liez en leurs berceaux,
Leurs cris nous appelloyent, et entre ces bourreaux,
Pensans les secourir, nous perdismes la vie.
Helas ! si vous avez encore quelque envie
De voir plus de mal-heur, vous verrez là-dedans
Le massacre piteux de nos petits enfants. »
J'entre, et n'en trouve qu'un, qui, lié dans sa couche,
Avoit les yeux flestris ; qui de sa pasle bouche
Poussoit et retiroit cet esprit languissant
Qui, à regret son corps par la faim delaissant,
Avoit lassé sa voix bramant après sa vie.
Voici apres entrer l'horrible anatomie
De la mere assechée : elle avoit de dehors,
Sur ses reins dissipez trainé, roulé son corps,
Jambes et bras rompus ; un' amour maternelle
L'esmouvant pour autruy beaucoup plus que pour elle :
A tant ell' approcha sa teste du berceau,
La releva dessus. Il ne sortoit plus d'eau
De ses yeux consumez ; de ses playes mortelles
Le sang mouilloit l'enfant; point de laict aux mammelles,

(1) Var. Ms. Tronchin : *Ne pouvant ni fournir ni sçavoir.*

Mais des peaux sans humeur. Ce corps seché, retraict,
De la France qui meurt fut un autre portraict.
Elle cerchoit (1) des yeux deux de ses fils encore (2);
Nos fronts l'espouvantoyent. Enfin la mort devore
En mesme temps ces trois. J'eu[s] peur que ces esprits
Protestassent mourans contre nous de leurs cris :
Mes cheveux estonnez herissent en ma teste ;
J'appelle Dieu pour juge, et tout haut je deteste
Les violeurs de paix, les perfides parfaicts
Qui, d'une salle cause amenent tels effects,
Là, je vis estonnez les cœurs impitoyables (3).
Je vis tomber l'effroi dessus les effroyables.
Quel œil sec eust peu voir les membres mi-mangez
De ceux qui par la faim estoient morts enragez !
Et encore aujourd'hui, sous la loi de la guerre
Les tygres vont brulans les thresors de la guerre
Nostre commune mere ; et le degast du pain
Au secours des lions ligue la pasle faim,
En ce point, lors que Dieu nous espanche une pluye,
Une manne de bleds pour soustenir la vie,
L'homme, crevant de rage et de noire fureur,
Devant les yeux esmeus de ce grand bien-faicteur
Foule aux pieds ses bien-faicts en villenant sa grâce,
Crache contre le Ciel, ce qui tourne en sa face.
La terre ouvre aux humains et son laict et son sein,
Mille et mille douceurs que de sa blanche main
Elle appreste aux ingrats qui les donnent aux flammes,
Les degals font languir (4) les innocentes âmes,

(1) Pour : *cherchoit.*
(2) L'éd. s. l. n. d. portait improprement : *de ses deux fils encore.*
(3) Variante. Ms. Tronchin : *Là je vis, estonné...*
(4) Var. Ms. Tronchin : *font sentir.*

En vain le pauvre en l'air esclatte pour du pain :
On embraze la paille, on fait pourrir le grain
Au temps que l'affaire à nos portes sejourne,
Le malade se plaint : cette voix nous adjourne
Au throsne du grand Dieu : ce que l'affligé dit
En l'amer de son cœur, quand son cœur nous maudit,
Dieu l'entend, Dieu l'exauce, et ce cri d'amertume
Dans l'air ni dans le feu volant ne se consume :
Dieu s[c]elle de son s[c]eau ce piteux testament
Nostre mort en la mort qui le va consumant



Jadis nos Rois anciens, vrais peres et vrais Rois,
Nourrissons de la France, en faisant quelquefois
Le tour de leur païs en diverses contrées,
Faisoient par les Citez de superbes entrées.
Chacun s'esjouïssoit, on sçavoit bien pourquoy :
Les enfants de quatre ans crioient : Vive le Roy !
Les villes employoient mille et mille artifices
Pour faire comme font les meilleures nourrices,
De qui le sein fecond se prodigue à l'ouvrir,
Veut monstrer qu'il en a pour perdre et pour nourrir.
Il semble que le pis, quant il est esmeu, voye :
Il se jette en la main, dont ces meres, de joye
Font rejaillir, aux yeux de leurs mignons enfans,
Du laict qui leur regorge à leurs Rois triomphans,
Triomphans par la paix : ces villes nourricieres
Prodiguoient leur substance, et, en toutes manieres,
Monstroyent au Ciel serein leurs thresors enfermez,
Et leur laict et leur joye à leurs Rois bien-aimez,

Nos Tyrans aujourd'huy entrent d'une autre sorte,
La ville qui les voit a visage de morte :
Quand son prince la foulle, il la void de tels yeux
Que Neron voyoit Rom' en l'esclat de ses feux.
Quand le Tyran s'esgaye en la ville où il entre (1),
La ville est un corps mort, il passe sur son ventre (2),
Et ce n'est plus du laict qu'elle prodigue en l'air,
C'est du sang...



Or laissons-là courir la pierre et le cousteau
Qui nous frappe d'enhaut ; voyons d'un œil nouveau
Et la cause et le bras qui justement les pousse ;
Foudroyez, regardons qui c'est qui se courrouce ;
Faisons paix avec Dieu pour la faire avec nous ;
Soyons doux à nous-mesm', et le Ciel sera doux.
Ne tyrannisons point d'envie nostre vie,
Lors nul n'exercera dessus nous tyrannie ;
Ostons les vains soucys, nostre dernier souci
Soit de parler à Dieu en nous plaignant ainsi :
« Tu vois, juste vengeur, les fleaux de ton Eglise,
Qui, par eux mise en cendre et en masure mise,
A, contre tout espoir, son esperance en toy,
Pour son retranchement, le rempart de la foy.
« Tes ennemis et nous sommes esgaux en vice,
Si, juge, tu te sieds en ton lict de justice ;
Tu fais pourtant un choix d'enfans ou d'ennemis,
Et ce choix est celuy que ta grace y a mis.

(1) Var. Ed. de 1616 et Ms. Tronchin : *En la ville qu'il entre,*
(2) Var. Ms. Tronchin : *Il passe sur le ventre ;*

« Si tu leur fais des biens, ils s'enflent en blasphemes,
Si tu nous fais du mal, il nous vient de nous-mesmes ;
Ils maudissent ton nom quand tu leur es plus doux ;
Quand tu nous meurtrirois, si te benir[i]ons-nous.
« Cette bande meurtriere à boire nous convie.
Le vin de ton courroux boiront-ils point la lie ? (1)
Ces verges qui sur nous s'esgayent, comm' au jeu,
Sales de nostre sang, vont-elles pas au feu ?
« Chastie en ta douceur, punis en ta furie
L'escapade aux aigneaux, des loups la boucherie ;
Distingue pour les deux (comme tu l'as promis)
La verge à tes enfans, la barre aux ennemis.
« Veux-tu long-temps laisser en cette terre ronde
Regner ton ennemy ? N'es-tu Seigneur du Monde,
Toy, Seigneur, qui abbas, qui blesses, qui gueris,
Qui donnes vie et mort, qui tüe et qui nourris ?
« Les Princes n'ont point d'yeux pour voir tes grands merveilles (2)
Quand tu voudras tonner, n'auront-ils point d'oreilles ?
Leurs mains ne servent plus qu'à nous persecuter ;
Ils ont tout pour Satan, et rien pour te porter.
« Sion ne reçoit d'eux que refus et rudesses,
Mais Babel les rançonne et pille leurs richesses ;
Tels sont les monts cornus, qui (avaricieux)
Monstrent l'or aux Enfers et les neiges aux Cieux.
« Les Temples du Payen, du Turc, de l'idolastre,
Haussent au Ciel (3) l'orgueil du marbre et de l'albastre,

(1) Var. Ms. Tronchin : *boiront-ils plus la lie ?*

(2) Var. Ms. Tronchin ; *ces grands merveilles.*

(3) Var. Ed. de 1616 :

Haussent dedans le Ciel et le marbre et l'albastre.

Et Dieu seul, au desert pauvrement hebergé,
A basti tout le monde et n'y est pas logé !
« Les moineaux ont leurs nids, leurs nids les hirondelles ;
On dresse quelque fuye (1) aux simples colombelles ;
Tout est mis à l'abry par le soin des mortels,
Et Dieu, seul immortel, n'a logis ni autels,
« Tu as tout l'Univers, où ta gloire on contemple,
Pour marchepied la terre et le Ciel pour un temple,
Où te chassera l'homme, ô Dieu victorieux ?
Tu possedes le Ciel et les Cieux des hauts Cieux !
« Nous faisons des rochers les lieux où l'on te presche (2),
Un Temple de l'estable, un autel de la creche ;
Eux, du Temple un' estable aux asnes arrogants,
De la saincte maison la caverne aux brigands.
« Les premiers des chrestiens prioyent aux cimetieres :
Nous avons fait ouir aux tombeaux (3) nos prieres,
Fait sonner aux tombeaux le nom de Dieu le fort,
Et annoncé la vie au logis (4) de la mort.
« Tu peux faire conter ta loüange à la pierre (5) ;
Mais n'as-tu pas tousjours ton marchepied en terre ?
Ne veux-tu plus avoir d'autres temples sacrez
Qu'un blanchissant amas d'os de morts asserrez (6) ?
« Les morts te loüront-ils ? Tes faicts grands et terribles
Sortiront-ils du creux de ces bouches horribles ?
N'aurons-nous entre nous que visages terreux,

(1) *Fuye*, de *fuie*, refuge. Petit colombier.
(2) Le texte des éd. de 1616 et s. l. n. d. porte : *Où on te presche.*
(3) Var. Ed. de 1616 et s. l. n. d. : *au Tombeau.*
(4) Var. Ms. Tronchin : *Aux logis.*
(5) Var. Ms. Tronchin : *Tu peux faire conter la louange.*
(6) Var. Ed. s. l. n. d. : *morts massacrez.*

Murmurant ta loüange aux secrets de nos creux ?
« En ces lieux caverneux tes cheres assemblées,
Des ombres de la mort incessamment troublées,
Ne feront-elles plus resonner tes saincts lieux,
Et ton renom voller des terres dans les Cieux ?
« Quoy! serons-nous muets? serons-nous sans oreilles?
Sans mouvoir, sans chanter, sans ouïr tes merveilles ?
As-tu esteint en nous ton sanctuaire ? Non,
De nos temples vivans sortira ton renom.
« Tel est en cet estat le tableau de l'Eglise :
Elle a les fers aux pieds, sur les geennes assise,
A sa gorge la corde et le fer inhumain,
Un Pseaume dans la bouche et un luth en la main.
« Tu aimes de ses mains la parfaicte harmonie :
Nostre luth chantera le principe de vie ;
Nos doigts ne sont point doigts que pour trouver tes sons (1)
Nos voix ne sont point voix (2) qu'à tes sainctes chansons.
« Mets à couvert ces voix que les pluies enroüent ;
Deschaine donc ces doigts, que sur ton Luth ils joüent ;
Tire nos yeux ternis des cachots ennuyeux,
Et nous monstre le Ciel pour y tourner les yeux.
« Soyent tes yeux adoucis à guerir nos miseres (3),
Ton oreille propice ouverte à nos prieres,
Ton sein desboutonné à loger nos souspirs,
Et ta main liberale à nos justes desirs.
« Que ceux qui ont fermé les yeux à nos miseres,

(1) Var. Ms. Tronchin : *Nos doigts ne sont plus doigts que pour tourner tes sons.*

(2) Var. Ms. Tronchin : *Nos voix ne sont plus voix.*

(3) Ces vers ainsi que les trois suivants ne se trouvent point dans l'ed. de 1616.

Que ceux qui n'ont point eu d'oreille à nos prieres,
De cœur pour secourir, mais bien pour tourmenter,
Point de mains pour donner, mais bien pour nous oster,
« Trouvent tes yeux fermez à juger leurs miseres :
Ton oreille soit sourde en oyant leurs prieres ;
Ton sein ferré soit clos aux pitiez, aux pardons ;
Ta main seche sterile aux bien-faicts et aux dons.
« Soient tes yeux clair-voyans à leurs pechez extremes,
Soit ton oreille ouverte à leurs cris de blasphemes,
Ton sein desboutonné pour s'enfler de courroux,
Et ta main diligente à redoubler tes coups.
« Ils ont pour un spectacle et pour jeu le martyre ;
Le meschant rit plus haut que le bon n'y souspire ;
Nos cris mortels n'y font qu'incommoder leurs ris,
Les ris de qui l'esclat oste l'air à nos cris.
« Ils crachent vers la Lune, et les voûtes celestes
N'ont-elles plus de foudre et de feux et de pestes ?
Ne partiront jamais du throsne où tu te sieds
Et la Mort et l'Enfer qui dorment à tes pieds ?
« Leve ton bras de fer, haste tes pieds de laine ;
Venge ta patience en l'aigreur de ta peine (1) :
Frappe du Ciel Babel ; les cornes de son front
Desfigurent la terre et luy ostent son rond. »

(1) L'ed. de 1616 (de même que l'ed. s. l. n. d.), porte : *en l'aigreur de la peine.*

PRINCES (1)

FLATTEURS, je vous en veux ; je commence par vous
A desployer les traicts de mon juste courroux :
Serpents qui, retirez des mortelles froidures,
Tirez de pauvreté, eslevez des ordures
Dans le sein des plus Grands, ne sentez leur chaleur
Plustost que vous picquez de venin sans douleur
Celuy qui vous nourrit, celui qui vous appuye :
Viperaux, vous tüez qui vous donne la vie.
Princes, ne prestez pas le costé aux flatteurs :
Ils entrent finement, ils sont subtils questeurs,
Ils ne prennent aucun que celuy qui se donne ;
A peine de leurs lacqs voi-je sauver personne ;
Mesmes en les fuyant nous en sommes deçeus,
Et, bien que repoussez, souvent ils sont reçeus.
Mais en ce temps infect, tant vaut la menterie,
Et tant a pris de pied l'enorme flatterie,
Que le flatteur honteux, et qu[i] flatte a demi (2)
Fait son Roy non demi, mais entier ennemi.
Et qui sont les flatteurs ? Ceux qui portent les titres
De conseillers d'Estat ; ce ne sont plus belistres,
Gnathons (3) du temps passé : en chaire les flatteurs
Portent le front, la grace et le nom de prescheurs ;

(1) Ce second livre est une satyre virulente de la cour des Valois.

(2) Var. Ed. de 1616 : *Que le flatteur sans plus est tenu pour ami. C'est crime envers les Grands que flatter à demi.*

(3) *Gnathons*, personnage de *l'Eunuque*, de Terence, parasite.

Le peuple ensorcelé, dans la chaire esmerveille
Ceux qui, au temps passé, chuchetoyent à l'oreille,
Si, que par fard nouveau, vrais prévaricateurs,
Ils blasment les pechez desquels ils sont autheurs,
Coulent le mouscheron, et ont appris à rendre.
La loüange cachée à l'ombre du reprendre.
D'une feinte rigueur, d'un courroux simulé,
Donnent pointe d'aigreur au los emmiellé.
De tels coups son enfant la folle mere touche
La cuisse de la main et les yeux de la bouche.
Un prescheur mercenaire, hypocrite effronté,
De qui Sathan avoit le savoir achepté,
A-t-il pas tant cerché fleurs et couleurs nouvelles,
Qu'il habille en martyr le bourreau des fideles ?
Il nomme bel exemple une tragique horreur,
Le massacre justice, un zele la fureur ;
Il plaint un Roy sanglant (1), sur tout il le veut plaindre,
Qu'il ne peut (2) en vivant assez d'ames estreindre ;
Il fait vaillant celui qui n'a veu les hazards,
Studieux l'ennemi des lettres et des arts,
Chaste le mal-heureux (3), au nom duquel il tremble,
S'il lui faut reprocher les deux amours ensemble,
Et fidel' (4) et clement il a chanté le Roy
Qui, pour tüer les siens, tua sa propre foy (5).
  Voilà comment le Diable est fait par eux un Ange,

(1) Charles IX.
(2) Var. Ed. s. l. n. d. : *Qu'il ne pût.*
(3) Henri III.
Var. Ed. s. l. n. d. : *au nom duquel je tremble.*
(4) Var. Ed. s. l. n. d. : *Et fidèle.*
(5) Charles IX.

Au chantre et au chanté vergongneuse loüange.
Nos Princes sont loüez, loüez et vicieux,
L'escume de leur pus leur monte jusqu'aux yeux,
Plustost qu'ils n'ont du mal quelque voix veritable ;
Moins vaut l'utile vrai que le faux agreable,
Sur la langue d'aucun à present n'est porté
Cet espineux fardeau qu'on nomme verité.
Pourtant suis-je esbahy comment il se peut faire
Que de vices si grands on puisse encore extraire
Quelque goust pour loüer, si ce n'est à l'instant
Qu'un Roy devient infect, un flatteur quant et quant
Croist, à l'envi du mal, une orde menterie.
Voilà comment de nous la verité bannie,
Meurtrie et deschirée, est aux prisons, aux fers,
On esgare (1) ses pas parmy les lieux deserts.
Si quelquefois un fol, ou tel au gré du monde,
La veut porter en Cour, la vanité abonde
De moyens familiers pour la chasser dehors :
La pauvrette soustient mille playes au corps,
L'injure, le desdain, dont elle n'est faschée,
Souffrant tout à plaisir horsmis d'estre cachée (2).
Je l'ai prise aux deserts, et la trouvant au bord
Des isles des bannis, j'y ay trouvé la mort (3).
La voicy par la main, elle est marquée en sorte
Qu'elle porte un cousteau pour celuy qui la porte.
Que je sois ta victime, ô celeste beauté,
Blanche fille du ciel, flambeau d'Eternité;

(1) Var. Ed. de 1616 et s. l. n. d.: *Ou esgare.*

(2) Var. Ed. de 1616 : *... sa robe deschirée | Et des pauvres bannis et des Saincts reverée.*

(3) Allusion de l'auteur à sa quatrieme condamnation à mort.

Nul bon œil ne la voit qui transy ne se pasme;
Dans cette pasmoison s'esleve au ciel tout ame.
L'enthousiasme apprend à mieux cognoistre (1) et voir ;
Du bien vient le desir (2), du desir vient l'espoir,
De l'espoir le dessein, et du dessein les peines,
Et la fin met à bien les peines incertaines (3).
Mais n'est-il question de perdre que le vent.
D'un vivre mal-heureux qui nous meurtrit souvent,
Pour contenter l'esprit, rendre l'ame delivre (4)
Des bourreaux, des menteurs qui se perdent pour vivre ?
Doi-je pour mes bastards tüer les miens, à fin
De fuir de ma vie une honorable fin ?
Parricides enfants, poursuivez ma misere,
L'honorable mal-heur ou l'heur de vostre pere ;
Mourons, et en mourant laissons languir tous ceux
Qui, en flattant nos Rois, achetent, mal-heureux,
Les plaisirs de vingt ans d'une eternelle peine.
Qu'ils assiegent ardents un' oreille incertaine,
Qu'ils chassent halletans ; leur curée et leur part
Seront : dire, promettre, et un double regard :
Ces lasches serfs seront, au millieu des carnages
Et des meurtres sanglants, troublez en leurs courages ;
Les œuvres de leurs mains (quoi qu'ils soyent impiteux)
Feront dresser d'horreur et tomber leurs cheveux,
Transis en leurs plaisirs. O que la playe est forte (5)

(1) Var. Ms. Tronchin : *connoistre.*

(2) L'ed. s. l. n. d. portait improprement : *De bien voir le desir.*

(3) Ces huit derniers vers manquent dans l'éd. de 1616.

(4) Forme ancienne. Pour : *l'âme delivrée.*

(5) Var. Ed. de 1616 et s. l. n. d. : *Transis en leurs plaisirs, ô que la playe est forte.*

Qui mesm' empuantit le pourry qui la porte!
Cependant, au millieu des massacres sanglants
(Exercices et jeux aux desloyaux Tyrans),
Quand le peuple gemit sous le faix tyrannique,
Quand ce siecle n'est rien qu'une histoire tragique,
Ce sont farces et jeux toutes leurs actions;
Un ris Sardonien peint leurs affections,
Bizarr' habits et cœurs, les plaisants se desguisent,
Enfarinez, noircis, et ces basteleurs disent:
Deschaussons le cothurne, et rions, car il faut
Jetter ce sang tout frais hors de nostre eschaffaut,
En prodiguant dessus mille fleurs espanchées,
Pour cacher nostre meurtre à l'ombre des jonchées.
Mais ces fleurs secheront, et le sang recelé
Sera puant au nez, non aux yeux revelé.
Les delices des Grands s'envollent en fumée,
Et leurs forfaicts marquez teignent leur renommée.
Ainsy, lasches flatteurs, ames qui vous ployez
En tant de vents, de voix, que siffler vous oyez;
O ploïables esprits, ô consciences molles,
Temeraires joüets du vent et des parolles!
Vostre sang n'est point sang, vos cœurs ne sont point cœurs;
Mesme il n'y a point d'ame en l'ame des flatteurs;
Car leur sang ne court pas, duquel la vive source
Ne bransle pas pour soy, de soy ne prend sa course;
Et ces cœurs, non vrais cœurs, ces desirs, non desirs,
Ont au plaisir d'autruy l'aboi de leurs plaisirs.
Vous estes fils de serfs, et vos testes tondües
Vous font ressouvenir de vos meres vendùes (1).

(1) Cf: *Le Roi s'amuse*, de Victor Hugo:
Au milieu des buées,
Vos mères aux laquais se sont prostituées!

Mais quelle ame auriez-vous ? Ce cinquiesme element
Meut de soy, meut autruy, source du mouvement ;
Et vostre asme, flatteurs, serfve de vostre oreille
Et de vostre œil, vous meut, d'inconstance pareille
Que le Cameleon : aussy faut-il souvent
Que ces Cameleons ne vivent que de vent.
Mais ce trop sot mestier n'est que la theorique
De l'autre qui apporte apres soy la prattique ;
Un nouveau changement, un office nouveau,
D'un flatteur idiot fait un fin macquereau.
Nos anciens, amateurs de la franche justice,
Avoyent de fascheux noms nommé l'horrible vice :
Ils appelloyent brigand ce qu'on dit entre nous
Homme qui s'accommode, et ce nom est plus doux ;
Ils tenoyent pour larron un qui fait son mesnage,
Pour poltron un finet, qui prend son avantage ;
Ils nommoyent trahison ce qui est un bon tour ;
Ils appelloyent putain une femme d'amour ;
Ils nommoyent macquereau un subtil personnage
Qui sçait solliciter et porter un message.
Ce mot maquerellage est changé en poulets.
Nous faisons faire aux grands ce qu'eux à leurs valets ;
Nous honorons celuy qui entr'eux fut infame ;
Nul esprit n'est esprit, nulle ame n'est belle ame,
Au periode infect de ce siecle tortu,
Qui à ce poinct ne fait tourner toute vertu.
On cerche donc une ame et tranquille et modeste,
Pour sourdement cacher cette mourante peste ;
On cerche un esprit vif, subtil, malicieux,
Pour ouvrir les moyens et desnoüer les nœuds,
La longue experience assez n'y est experte ;

Là souvent se prophane une langue diserte ;
L'eloquence, le luth et les vers les plus beaux,
Tout ce qui louoit Dieu, ès mains des macquereaux
Change un Pseaume en chanson, si bien qu'il n'y a chose (1)
Sacrée à la vertu que le vice n'expose,
Où le desir bruslant, où la prompte fureur,
Où le traistre plaisir faict errer nostre cœur,
Et quelque feu soudain promptement nous transporte
Dans le sueil (2) des pechez, trompez en toute sorte.
Le macquereau est seul qui peche froidement,
Qui, tous-jours bourrelé de honte et de tourment,
Vilainement forcé, pas apres pas, s'avance,
Retiré des chaisnons de quelque conscience.
Le vilain, tout tremblant, craintif et refronché (3)
Mesme montre en pechant le nom de son peché.
Tout vice tire à soy quelque prix ; au contraire,
Ce vice qui ne sent rien que la gibeciere,
Le coquin, le bissac, a pour le dernier pris,
Par les veilles du corps et celle des esprits,
La ruine des deux : le Ciel pur, de sa place,
Ne void rien ici bas qui trouble tant sa face ;

(1) *Change un pseaume en chanson*. Florimond de Rœmond rapporte que Henri II avait adopté le psaume *Ainsi qu'on oyt le cerf bruire*, qu'il chantait à la chasse, sans doute sur un air de fanfare ; que Diane de Poitiers avait pris pour elle, c'est-à-dire pour son royal amant, le psaume *Du fond de ma pensée*, qu'elle chantait en volte (sorte de valse) ; que la reine avait choisi *Ne veuillez pas, ô Sire*, qu'elle chantait sur le « chant des bouffons ». *Hist. de la naissance de l'Hérésie*, 1610, in-4, p. 1043. (Charles Read : Ed. des *Tragiques*. Notes bibliogr. et philologiques).

(2) Lire : *seuil*.

(3) Lire : *renfrongné*, renfrogné.

Rien ne noircit si tost le Ciel serain et beau
Que l'haleine et que l'œil d'un transi macquereau.
Il est permis aux Grands, pourveu que l'un ne face
De l'autre le mestier et ne change de place,
D'avoir renards, chevaux, et singes et fournis,
Serviteurs esprouvez, et fideles amis :
Mais le malheur advient que la sage finesse
Des renards, des chevaux la necessaire adresse,
La vistesse, la force, et le cœur aux dangers,
Le travail des fourmis, utiles mesnagers,
S'employe aux vents, aux coups, ils se plaisent d'y estre :
Tandis le singe prend à la gorge son maistre,
Le fait haïr s'il peut à nos Princes mignons,
Qui ont beaucoup du singe, et fort peu des lions.
Qu'advient-il de cela ? Le bouffon vous amuse,
Un renard ennemi, vous fait cuire sa ruse,
On a pour œconome un plaisant animal,
Et le Prince combat sur un singe à cheval.



Roys, que le vice noir asservit sous ses loix
Esclaves de peché, forcaires, (1) non pas Rois,
De vos affections, quelle fureur despite
Vous corrompt, vous esmeut, vous pousse et vous invite (2)
A tremper dans le sang vos sceptres odieux,
Vicieux commencer, achever vicieux,
Le regne insupportable et rempli de miseres
Dont le peuple poursuit la fin par ses prieres ?

(1) *Forçaires*, forçats.
(2) Var. Ed. de 1616 et s. l. n. d. : *et vous agite.*

Le peuple estant le corps et les membres du Roy,
Le Roy est chef du peuple, et c'est aussi pourquoy
La teste est frenetique et pleine de manie
Qui ne garde son sang pour conserver sa vie,
Et le chef n'est plus chef quand il prend ses esbats
A coupper de son corps les jambes et les bras.
Mais ne vaut-il pas mieux, comme les traistres disent,
Lors que les accidents les remedes mesprisent (1)
Quand la plaie noircit et sans mesure croist,
Quand premier à nos yeux la gangrene paroist,
Ne vaut-il pas bien mieux d'un membre se deffaire
Qu'envoyer laschement tout le monde au suaire ?
Tel aphorisme est bon alors qu'il faut curer
Le membre qui se peut sans la mort separer :
Mais non lors que l'amas de tant de maladies
Tient la masse du sang, ou les nobles parties,
Que le cerveau se purge et sente que de soy
Coule du mal au corps, duquel il est le Roy.
Ce Roy donc n'est plus Roy, mais monstrueuse beste,
Qui au haut de son corps ne fait devoir de teste :
La ruine et l'amour sont les marques à quoy
On peut connoistre à l'œil le Tyran et le Roy :
L'un desbrise les murs et les loix de ses villes,
Et l'autre à conquerir met les armes civiles ;
L'un cruel, l'autre doux, gouvernent leurs subjects
En valets par la guerr' (2), en enfants par la paix ;
L'un veut estre haï, pourveu qu'il donne crainte ;
L'autre se faict aimer, et veut la peur esteinte ;
Le bon chasse les loups, l'autre est loup du troupeau ;

(1) Var. Ed. s. l. n. d. : *les remèdes maistrisent.*
(2) Le texte de l'ed. s. l. n. d. porte : *guerre.*

Le Roy veut la toison, l'autre cerche (1) la peau ;
Le Roy fait que la voix du peuple le benie,
Mais le peuple en ses vœux maudit la Tyrannie.
Voici quels dons du Ciel, quels Thresors, quels moyens,
Requeroyent en leurs Roys les plus sages Payens.
Voici quel est un Roy (2) de qui le regne dure,
Qui establit sur soy pour Roine la Nature,
Qui craint Dieu, qui esmeut pour l'affligé son cœur,
Entrepreneur, prudent, hardi executeur,
Craintif en prosperant, dans le peril sans crainte,
Au conseil sans chaleur, la parole sans feinte ;
Imprenable aux flatteurs, gardant l'ami ancien,
Chiche de l'or public, tres-liberal du sien ;
Pere de ses subjects, amy du miserable,
Terrible à ses haineux, mais à nul mesprisable ;
Familier non commun, aux Domestiques doux ;
Effroyable aux meschans, equitable envers tous ;
Faisant que l'humble espere et que l'orgueilleux tremble,
Portant au front la crainte et l'amour tout ensemble (3),
Pour se voir des plus hauts et plus subtils esprits
Sans haine redouté, bien aimé sans mespris ;
Qui ait le cœur dompté (4), que sa main blanche et pure
Soit nette de l'autruy, sa langue de l'injure ;
Son esprit à bien faire employe ses plaisirs ;
Qu'il arreste son œil de semer des desirs (5) ;

(1) Lire : *Cherche.*

(2) Var. Ms. Tronchin : *Voicy quel est le Roy.*

(3) Var. Ed. s. l. n. d. : *Portant au front l'amour et la peur tout ensemble.*

(4) Var. Ms. Tronchin : *Qu'il ait le cœur dompté...*

(5) Ces huit derniers vers manquent dans l'éd. de 1616.

Debteur aux vertueux, persecuteur du vice,
Juste dans sa pitié, clement en sa justice.
Par ce chemin l'on peut, regnant en ce bas lieu,
Estre dieu secondaire, ou image de Dieu.
Ça esté, c'est encor une dispute antique,
Lequel, du Roy mechant ou du conseil inique,
Est le plus supportable : hé ! (1) nous n'avons de quoy
Choisir un faux conseil ni un inique Roy ! (2)
De ruiner la France au conseil on decide ;
Le François en est hors, l'Espagnol y preside ;
On foule l'orphelin, le pauvre y est vendu ;
Point n'y est le tourment de la vefve entendu ;
Du cerveau feminin l'ambitieuse envie
Leur sert là de principe et de tous est suivie ;
Là un Prestre apostat (3), prevoyant et rusé,
Veut, en ployant à tous (4) de tous estre excusé ;
L'autre, pensionnaire et valet d'une femme,
Employe son esprit à engager son ame ;
L'autre faict le Royal (5), et, flattant les deux parts,
Veut trahir les Bourbons, et tromper les Guisards (6).
Un Charlatan de Cour y vend son beau langage,

(1) Var. Ms. Tronchin : *Ha !*

(2) Le sens veut : *et un inique Roy !*

(3) Quelques commentateurs, M. Lalanne entr'autres, suppose qu'il s'agit de Jacques Davy, cardinal du Perron, évêque d'Evreux, puis archevêque de Sens, né à Berne en 1556, mort en 1618. Fils d'un ministre calviniste, du Perron s'était converti au catholicisme (Cf .*Confession catholique du sieur de Sancy*).

(4) Var. Ms. Tronchin : *Veut, en ploiant à tout...*

(5) Pibrac (Guy du Faur, seigneur de), conseiller d'Etat, orateur et poète. On lui doit des *Quatrains moraux,*plusieurs fois réimprimés.

(6) Var. Ms. Tronchin : *et flatter les Guisards.*

Un bourreau froid, sans ire, y conseille un carnage ;
Un boiteux estranger (1) y bastit son thresor,
Un autre faux François trocque son ame à l'or ;
L'autre, pour conserver le profitable vice,
Ne promet que justice, et ne rend qu'injustice.
Les Princes là dessus achetent finement
Ces traistres, et sur eux, posent leur fondement.
On traitte des moyens et des ruses nouvelles
Pour succer et le sang et les chiches moëlles
Du peuple ruiné ; on fraude de son bien
Un François naturel pour un Italien.
On traitte des moyens pour mutiner les villes,
Pour nourrir les flambeaux de nos guerres civiles,
Et le siege establi pour conserver le Roy
Ouvre au peuple un moyen pour luy donner la Loy ;
Et c'est pourquoy on a pour cette Comedie
Un asne Italien, un oiseau d'Arcadie (2),
Ignorant et cruel, et qui, pour en avoir,
Sçait bien ne toucher rien, n'oüir rien, ne rien voir.
  C'est pourquoy vous voyez sur la borne de France
Passer à grands thresors cette chiche substance
Qu'on a tiré du peuple au milieu de ses pleurs.
François, qui entretiens et gardes tes voleurs,
Tu sens bien ces douleurs, mais ton esprit n'excede

(1) Louis de Gonzague, duc de Nevers, mort en 1595. L'un des principaux conseillers de la Saint-Barthélemy. Il avait été estropié en 1567 dans un combat contre les Huguenots (Cf. Aubigné : *Histoire universelle*, Ed. de 1626, T. I. l. IV, ch. 12).

(2) René de Birague, Milanois, qui devint chancelier de France après la Saint-Barthélemy. De Thou parle de son ignorance et de son peu d'éloquence, qui excitèrent les rires du Parlement au lit de justice tenu en 1583 (Cf. L'Estoile).

Le sentiment du mal pour trouver le remede ;
Le conseil de ton Roy est un bois arrangé
De familliers brigands où tu es esgorgé.
Encor la tyrannie, aux François redoutable (1),
Qui s'est lié les poings pour estre miserable,
Te faict prendre le fer pour garder tes bourreaux,
Inventeurs de tes maux journellement nouveaux.
Au conseil de ton Roy, ces poincts encor on pense
De te tromper tousjours d'une vaine esperance ;
On machine le meurtre et le poison de ceux
Qui voudroyent bien chasser les loups ingénieux ;
On traitte des moyens de donner recompense
Aux macquereaux des Roys, et, avant la sentence,
On confisque le bien au riche, de qui l'or
Sert en mesme façon du membre de Castor ; (2)
On reconnoist encor les bourreaux homicides,
Les verges des Tyrans aux despens des subsides,
Sans honte et sans repo , les serfs plus abbaissez,
Humbles pour dominer, ;e trouvent avancez
A servir, adorer. Une autre bande encore,
C'est le conseil sacré qui la France devore.

(1) Dans l'ed. de 1616 ainsi que dans celle s. l. n. d., ce vers n'a pas été imprimé en entier. Cf. Ed. de 1616 :

Encor ce..... aux François redoubtable,

Cf. Ed. s. l. n. d. :

Encor..... aux François redoutable.

C'est une lacune regrettable que ne parvient pas à remplir le texte du Ms. Tronchin. L'ed. Lalanne porte : *Encor ce cardinal.*

(2) Allusion à une croyance populaire ancienne, d'après laquelle le Castor poursuivi coupait avec ses dents le sac contenant le parfum auquel en voulait le chasseur. —Var. Ed. de 1616 et s. l. n. d. : *de membre et de Castor.*

Ce conseil est meslé de putains et garçons,
Qui, doublans et triplans en nouvelles façons
Leur plaisir abruti du faix de leurs ordures,
Jettent sur tout conseil leur sentences impures.
Tous veillent pour nourrir cet infame trafic,
Cependant que ceux-là qui, pour le bien public,
Veillent à l'équité, deffendent la justice,
Establissent les loix, conservent la police,
Pour n'estre de malheurs (1) coulpables artisans,
Et pour n'avoir vendu leur ame aux Courtisans,
Sont punis à la Cour, et leur dure sentence
Sent le poix inegal d'une injuste balance.
  Ceux-là qui, despendants leurs vies en renom,
Ont prodigué leurs os aux bouches du canon (2).
Lorsque ces pauvres fols, esbranchez de leurs membres,
Attendent le Conseil et les Princes aux chambres,
Ils sont jettez arrière, et un bouffon bavant (3)
Blessera le blessé pour se pousser devant.
Pour ceux-là n'y a point de finance en nos comptes,
Mais bien les hoche-nez (4), les opprobres, les hontes,
Et au lieu de l'espoir d'estre plus renommez,
Ils donnent passetemps aux muguets parfumez.
  Nos Princes ignorants tournent leurs louches (5) veües,
Courants à leurs plaisirs eshontez par les rües (6),

(1) Var. Ms. Tronchin : *Pour n'estre des malheurs.*

(2) Var. Ed. de 1616 : *aux rages du canon.*

(3) Var. Ed. de 1616 et s. l. n. d. : *bravant.*

(4) Lire : *hoche-nez*, marque de mécontentement.

(5) Var. Ed. de 1616 : *leurs tristes.*

(6) Voir sur les débauches de Henri III et de ses courtisans le Journal de *Pierre de l'Estoile.*

Tous ennuyez d'ouïr tant de fascheuses voix,
De voir les bras de fer et les jambes de bois,
Corps vivants à demi, nez (1) pour les sacrifices
Du plaisir de nos Rois, ingrats de leurs services.
Prince, comment peux-tu celuy abandonner,
Qui pour toy perd cela que tu ne peux donner?
Miserable vertu pour neant desirée,
Trois fois plus miserable, et trois fois empirée,
Si la discretion n'apprend aux vertueux
Quels Rois ont merité que l'on se donne à eux :
Pource que bien souvent nous souffrons peines telles,
Soustenans des plus grands les injustes querelles,
Valets de Tyrannie, et combattons exprès
Pour establir le joug qui nous accable après.
Nos peres estoyent francs ; nous qui sommes si braves.
Nous lairrons (2) des enfants qui seront nez (3) esclaves (4) !
Ce thresor precieux de nostre liberté
Nous est par les ingrats injustement osté :
Les ingrats, insolents à qui leur est fidelle,
Et liberaux de crainte à qui leur est rebelle,
Car à la force un grand conduit sa volonté,
Dispose des bien-faicts par la necessité,
Tient l'acquis pour acquis, et pour avoir ouy dire
Que le premier accueil aux François peut suffire,
Aux anciens serviteurs leur bien n'est departi,
Mais à ceux qui sans dons changeroyent de parti.

(1) Lire : *nés.*

(2) Lire : *Nous laisserons.*

(3) Lire : *nés.*

(4) Le texte du Ms. Tronchin donne improprement : *qui nous seront esclaves.*

Garder bien l'acquesté (1) n'est une vertu moindre
Qu'acquerir tous les jours et le nouveau adjoindre
Les Princes n'ont pas sçeu que c'est pauvre butin
D'esbranler l'asseuré pour chercher l'incertain ;
Les habiles esprits, qui n'ont point de nature
Plus tendre que leur Prince, ont un vouloir qui dure
Autant que le subject, et en servant les Rois
Sont ardens comme feu tant qu'il trouve du bois.



Aigle né dans le haut des plus superbes aires (2),
Ou bien œuf supposé, puis que tu degeneres,
Degeneré Henry (3), hypocrite, bigot,
Qui aimes moins joüer le Roy que le cagot,
Tu voles un faux gibier, de ton droict tu t'eslongne (4).
Ces corbeaux se paistront un jour de ta charongne,
Dieu t'occira (5) par eux : ainsi le faulconnier,
Quand l'oiseau trop de fois a quitté son gibier,
Le bat d'une corneille, et la foule à sa veüe,
Puis d'elle (s'il ne peut le corriger), le tüe.
Tes prestres par la rüe à grands troupes conduicts
N'ont pourtant pû celer l'ordure de tes nuicts :
Les crimes plus obscurs n'ont pourtant peu se faire
Qu'ils n'esclattent en l'air aux bouches du vulgaire :
Des citoyens oisifs l'ordinaire discours

(1) *aquesté*, du verbe *acquester*, acquérir.
(2) *Aires* ou *ayres*, nids.
(3) Henri III.
(4) *tu t'eslongne*, tu t'éloignes.
(5) Variante. Ms. Tronchin : *tirera par eux*.

Est de solenniser les vices de nos cours :
L'un conte les amours de nos sales Princesses,
Garces de leurs valets, autresfois leurs maistresses.
Tel fut le beau Senat des trois (1), et des deux sœurs (2),
Qui joüoyent en commun leurs gens et leurs faveurs,
Trocquoyent leurs estalons, estimoyent à loüange
Le plaisir descouvert, l'amour libre et le change (3) :
Une autre, n'ayant peu se saouler de François,
Se coule à la minuict au lict des Escossois,
Le tison qui l'esveille, et l'embrase et la tüe
Lui faict pour le plaisir mespriser bruict et veüe :
Les jeunes gens, la nuict, pipez et enlevez
Du lict au cabinet, las et recreus (4) trouvez :
Nos Princesses, non moins ardentes que rusées,
Osent dans les bordeaux (5) s'exposer desguisées :
Sous le chappron carré vont recevoir le prix
Des garces (6) du Hulleu (7), et portent aux maris,
Sur le chevet sacré de leur sainct mariage,
La senteur des bourdeaux (8), et quelque pire gage,

(1) Allusion aux trois fils de Henri II. (Cf. *Divorce Satyrique* et *Mémoires d'Agrippa d'Aubigné*.)

(2) Les divers commentateurs, Lalanne et Legouëz, entr'autres, supposent qu'il s'agit ici de la duchesse de Montpensier et de sa belle sœur, la duchesse de Guise.

(3) Cf. *Journal de Henry III*, etc. et *Divorce Satyrique*.

(4) *Recreus*, las, excédés de fatigue.

(5) Ms. Tronchin : *Bourdeaux*.

(6) Le texte, fautif, ed. de 1616 et s. l. n. d. porte : *graces*.

(7) *Hulleu*, pour *Hurleur*, nom de deux rues de Paris, anciennement désignées sous le nom du *Petit* et du *Grand Hurleur*, où habitaient des filles de mauvaise vie.

(8) Ms. Tronchin : *senteur du bourdeau*.

Elles esprouvent tout, on le void, on le dit,
Cela leur donne vogue et hausse leur credit:
Les filles de la Cour sont galantes honnestes,
Qui se font bien servir, moins chastes, plus secrettes,
Qui sçavent le mieux feindre un mal pour accoucher;
On blasme celle-là qui n'a pas sçeu cacher.
Du Louvre les retraits sont hideux cimetieres
D'enfants, vuidez, tuez par les Apotiquaires:
Nos filles ont bien sçeu quelles receptes font
Massacre, dans leur flanc, des enfans qu'elles ont.
Je sens les froids tressauts de frayeur et de honte,
Quand sans crainte tout haut le fol vulgaire conte
D'un coche qui, courant Paris à la minuit,
Vole une sage femme, et la bande (1) et conduit
Prendre, tüer l'enfant d'une Roine masquée (2),
D'une brutalité pour jamais remarquée,
Que je ne puis conter, croyant, comme François,
Que le peuple abusé envenime ses voix
De monstres inconnus: de la vie entamée
S'enfle la puanteur comme la renommée:
Mais je croi bien aussi que les plus noirs forfaicts
Sont plus secrettement et en tenebres faicts:
Quand on monstre celui, qui, en voulant attendre
Sa dame au galetas (3), fut pris en pensant prendre,
Et puis, pour appaiser, et demeurer amis,
Le violeur souffrit ce qu'il avait commis.

(1) Et lui bande les yeux.

(2) Allusion aux amours de Marguerite de Valois. (Cf. *Divorce Satyrique.*)

(3) Le texte de l'ed. s. l. n. d. portait : *galatas.*

Quand j'oy qu'un Roy (1) transi, effrayé du tonnerre,
Se couvre d'une voute et se cache sous terre,
S'embusque de lauriers, fait les cloches sonner :
Son peché poursuivi, poursuit de l'estonner.
Il use d'eau lustrale, il la boit, la consomme
En clysteres infects ; il fait venir de Rome
Les cierges, les Agnus que le Pape fournit,
Bousche tous ses conduits d'un charmé grain-bénit (2) ;
Quand je voy composer une messe complette,
Pour repousser le Ciel, inutile amulette ;
Quand la peur n'a cessé, par les signes de croix,
Le brayer de Massé (3), ni le froc de François (4),
Tels spectres inconnus font confesser le reste.
Le péché de Sodome et le sanglant inceste
Sont reproches joyeux de nos impures cours.



Un pere, deux fois pere, employa sa substance
Pour enrichir son fils des thresors de science ;
En couronnant ses jours de ce dernier dessein,
Joyeux, il espuiza ses coffres et son sein,
Son avoir et son sang : sa peine fut suivie
D'heur, a parachever le present de la vie.
Il voit son fils sçavant, adroict, industrieux,

(1) Henri III. (Cf. *Confession du sieur de Sancy*, LI. Ch. 7 : *Des Reliques et devotion du feu Roy*, ed. annotée par Le Duchat.)

(2) Cf. *Journal de l'Estoile. — Confession de Sancy*. L. I, chap. VII : *Des reliques et dévotions du feu roi.*

(3) *Massé*, ou *Macé*, cordelier.

(4) Saint-François, patron des cordeliers.

Meslé dans les secrets de Nature et des Cieux,
Raisonnant sur les loix, les mœurs et la police :
L'esprit sçavoit tout art, le corps tout exercice.
Ce vieil François, conduit par une antique loy,
Consacra cette peine et son fils à son Roy ;
L'equippe ; il vient en cour : là cette ame nouvelle,
Des vices monstrueux, ignorante pucelle (1),
Void force hommes bien faicts, bien morgans (2), bien vestu
Il pense estre arrivé a la foire aux vertus ;
Prend les occasions qui sembloyent les plus belles
Pour installer premier ses intellectuelles :
Se laisse convier, se conduisant ainsi
Pour n'estre ni entrant, ni retenu aussi.
Tousjours respectueux, sans se faire de feste :
Il contente celuy qui l'attaque et l'arreste,
Il ne trouve auditeurs qu'ignorans envieux,
Diffamans le sçavoir des noms ingenieux.
S'il trousse l'epigramme ou la stance bien faicte,
Le voilà descouvert, c'est faict, c'est un Poëte ;
S'il dict un mot salé, il est bouffon, badin ;
S'il danse un peu trop bien, saltarin (3), baladin :
S'il a trop bon fleuret, escrimeur il s'appelle ;
S'il prend l'air d'un cheval, c'est un saltin-bardelle (4) ;
Si avec art il chante, il est un Musicien ;
Philosophe, s'il presse, un bon Logicien (5) ;

(1) Le texte de l'ed. s. l. n. d. porte : *ignorante et pucelle.*

(2) *Morgans,* ayant de la morgue, arrogants.

(3) *Saltarin,* de l'italien *Saltarino,* sauteur.

(4) *Saltin-bardelle,* mot formé de l'italien, comme saltimbanque. *Saltin,* corruption du verbe *saltarer,* sauter ; *bardelle,* sorte de selle. De la force d'un écuyer de profession.

(5) Variante. Ed. s. l. n. d. : *en bon Logicien.*

S'il frappe là dessus et en met un par terre,
C'est un fendant qu'il faut saller apres la guerre :
Mais si on sçait qu'un jour, a part, en quelque lieu
Il mette genouil bas, c'est un prieur de Dieu.
  Cet esprit offensé dedans soy se retire,
Et comme en quelque coing se cachant il souspire,
Voicy un gros amas, qui emplit jusqu'au tiers
Le Louvre de soldats, de braves chevaliers
De noblesse parée : au milieu de la nüe
Marche un Duc (1), dont la face au jeune homme inconnüe,
Le renvoye au conseil d'un page traversant,
Pour demander le nom de ce Prince passant;
Le nom ne le contente, il pense, il s'esmerveille,
Tel mot n'estoit jamais entré en son oreille ;
Puis cet estonnement soudain fut redoublé
Alors qu'il vit le Louvre aussi tost depeuplé
Par le sortir d'un autre au beau millieu de l'onde
De Seigneurs l'adorans comm' un Roy de ce monde.
Nostre nouveau venu s'accoste d'un vieillard,
Et pour en prendre langue il le tire à l'escart :
Là il apprit le nom dont l'histoire de France
Ne luy avoit donné ne vent, ne connoissance (2)
Ce Courtisan grison, s'esmerveillant de quoy
Quelqu'un mesconnoissoit les mignons de son Roy,
Raconte leurs grandeurs, comment la France entière,
Escabeau de leurs pieds, leur estoit tributaire.
A l'enfant, qui disoit : — Sont-ils grands terriens,
Que leur nom est sans nom par les historiens ?

(1) Aubigné fait sans doute, selon Ludovic Lalanne, allusion à Louis de Lavalette, duc d'Epernon, un de ses plus violents ennemis.

(2) Pour : *ni vents, ni connaissance.* Forme surannée.

Il respond : — Rien du tout,ils sont mignons du Prince.
— Ont-ils sur l'Espagnol conquis quelque province ?
Ont-ils par leur conseil relevé un mal-heur,
Delivré leur païs par extreme valeur ?
Ont-ils sauvé le Roy, commandé quelque armée ?
Et par elle gaigné quelq'heureuse journée (1) ?
A tout fut respondu : — Mon jeune homme, je croy
Que vous estes bien neuf, ce sont mignons du Roy.
Ce mauvais courtisan, guidé par la colere,
Gaigne logis et lict ; tout vient à lui desplaire,
Et repas, et repos ; cet esprit transporté
Des visions du jour par idée infecté,
Void dans une lueur sombre, jaunastre et brune,
Sous l'habit d'un rezeul (2), l'image de Fortune,
Qui entre à la minuict, conduisant des deux mains
Deux enfans nuds bandez ; de ces freres germains
L'un se peint fort souvent, l'autre ne se void guere,
Pource qu'il a les yeux et le cœur par derriere :
La bravache s'avance, envoye brusquement
Les rideaux ; elle accolle et baize follement
Le visage effrayé. Ces deux enfans estranges (3),
Sautez dessus le lict, peignent des doigts les franges.
Alors Fortune, mere aux estranges amours,
Courbant son chef paré de perles et d'atours,
Desploie tout d'un coup mignardises et langue,
Faict de baisers les poincts d'une telle harangue :
— « Mon fils, qui m'as esté desrobé du berceau,

(1) Le texte de l'ed. s. l. n. d. porte : *quelque heureuse journée.*

(2) *Rezeul,* réseau, vêtement à mailles. Ici l'auteur veut désigner un voile.

(3) Var. Ed. de 1616 et s. l. n. d.: *Le visage effrayé : ces deux*...etc.

Pauvre enfant mal-nourri, innocent jouvenceau,
Tu tiens de moy, ta mere, un assez haut courage,
Et j'ay veu aujourd'huy aux feux de ton visage
Que le dormir n'auroit pris ni cœur ni esprits
En la nuict qui suivra le jour de ton mespris:
Embrasse, mon enfant, mal nourri par ton pere,
Le col et les desseins de Fortune ta mere ;
Comment, mal conseillé, pipé, trahy, suis-tu
Par chemin espineux la sterile Vertu ?
Cette sotte par qui me vaincre tu essayes
N'eut jamais pour loyer que les pleurs et les playes,
De l'esprit et du corps les assidus tourments,
L'envie, les soupçons et les bannissements.
Qui pis est, le desdain : car sa trompeuse attente
D'un vain espoir d'honneur la vanité contente.
De la pauvre vertu l'orage n'a de port
Qu'un havre tout vaseux d'une honteuse mort.
Es-tu point envieux de ces grandeurs Romaines ?
Leurs rigoureuses mains tournerent par mes peines
Dedans leur sein vaincu leur fer victorieux.
Je t'espiois ces jours lisant, si curieux,
La mort du grand Senecque et celle de Thrasée,
Je lisois par tes yeux en ton ame embrasée
Que tu enviois plus Senecque que Neron,
Plus mourir en Caton que vivre en Ciceron ;
Tu estimois la mort en liberté plus chere
Que tirer en servant une haleine precaire.
Ces termes specieux sont tels que tu conclus
Au plaisir de bien estre, ou bien de n'estre plus.
Or, sans te surcharger de voir les morts et vies
Des anciens qui faisoyent gloire de leurs folies,

Que ne vois-tu ton siecle, ou n'aprehendes-tu
Les succès des enfants aisnez de la vertu ?
Ce Bourbon (1) qui, blessé, se renfonce en la presse,
Tost assommé, trainé sur le dos d'une asnesse ;
L'Admiral (2), pour jamais sans surnom trop connu,
Meurtri, précipité, traisné, mutilé, nud ;
La fange fut sa voye au triomphe sacrée,
Sa couronne un collier, Mont-Faucon son trophée,
Voy sa suitte aux cordeaux, à la rouë, aux posteaux,
Les plus heureux d'entre eux quitte pour les couteaux,
De ta Dame loyers, qui paye, contemptible,
De rude mort la vie hazardeuse et penible :
Lis, curieux, l'histoire, en ne donnant point lieu,
Parmy ton jugement, au jugement de Dieu.
Tu verras ces vaillans, en leurs vertus extremes,
Avoir vescu gehennez, et estre morts de mesmes.
  Encor, pour l'advenir, te puis-je faire voir
Par l'aide des Demons, au Magicien miroir,
Tels loyers receus ; mais ta tendre conscience
Te faict jetter au loing cette brave science ;
Tu verrois des valeurs le bel or monnoyé
Dont bien tost se verra le Parmesan (3) payé,
En la façon que fut salarié Gonsalve (4),

(1) Louis, prince de Condé, pris et tué à la bataille de Jarnac. Son corps fut mis sur le dos d'une ânesse. (Cf. Aubigné : *Hist. Universelle*).

(2) Coligny.

(3) Alexandre Farnèse, prince de Parme, mort en 1592, général au service de Philippe II ; il vint deux fois en France, au secours de Paris et de Rouen assiégés par Henri IV.

(4) Gonzalve de Cordoue (1443-1515).

Le brave duc d'Austrie (1) et l'enragé duc d'Alve(2).
Je voy un prince Anglois, courageux par excez,
A qui l'amour quitté faict un rude procez (3);
Licols, poisons, couteaux, qui payent en Savoye
Les prompts executeurs; je voy cette monnoye
En France avoir son cours ; je voy lances, escus,
Cœurs et nom des vainqueurs soubs les pieds des vaincus.
O de trop de merite impiteuse memoire !
Je voy les trois plus hauts instrumens de victoire,
L'uu à qui la colere a pu donner la mort,
L'autre sur l'eschafaut, et le tiers sur le bord.
  Jette l'œil droict ailleurs, regarde l'autre bande,
En large et beau chemin plus splendide et plus grande;
Au sortir des berceaux ce prosperant troupeau
A bien tasté des Arts, mais n'en prit que la peau,
Eut pour borne ce mot : Assez pour Gentil-homme.
Pour sembler vertueux en peinture, ou bien comme
Un singe porte en soy quelque chose d'humain,
Aux gestes, au visage, au pied et à la main.
Ceux-là blasment toujours les affligés, les fuyent,
Flattent les prosperants, s'en servent, s'en appuyent (4).
Ils ont veu des dangers assez pour en conter,
Ils en content autant qu'il faut pour se vanter;

(1) Don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante (1548-1578).

(2) Fernand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, célèbre par ses cruautés plus encore que par ses victoires (1508-1582). (Cf. Brantôme.)

(3) Le Comte d'Essex, favori d'Elisabeth, décapité comme conspirateur, en 1601.

(4) Ces cinq derniers vers manquent dans l'ed. de 1616. On ne trouve que celui-ci : *Pour sembler vertueux comme un singe fait l'homme.*

Lisant, ils ont pillé les poinctes pour escrire ;
Ils sçavent en jugeant admirer ou sousrire,
Loüer tout froidement, si ce n'est pour du pain ;
Renier son salut quand il y va du gain,
Barbets des favoris, premiers à les connoistre.
Singes des estimez, bon eschos de leur maistre :
Voilà à quel sçavoir il te faut limiter,
Que ton Esprit ne puisse u[n] Juppin irriter :
Il n'aime pas son juge, il le frappe en son ire ;
Mais il est amoureux de celuy qui l'admire.
Il reste que le corps, comme l'accoustrement,
Soit aux lois de la Cour, marcher mignonnement,
Trainer les pieds, mener les bras, hocher la teste,
Pour branler à propos d'un pennache (1) la creste,
Garnir et bas et haut de roses et de nœuds,
Les dents de muscadins (2), de poudre les cheveux ;
Fay-toy dedans la foule une importune voye,
Te montre ardant à voir afin que l'on te voye,
Lance regards tranchants pour estre regardé,
Le teint de blanc d'Espagne et de rouge fardé ;
Que la main, que le sein y prennent leur partage ;
Couvre d'un parasol en esté ton visage,
Jette (comme effrayé) en femme quelques cris,
Mesprise ton effroy par un traistre sousris,
Fais le begue, le las, d'une voix molle et claire,
Ouvre ta languissante et pesante paupiere ;
Sois pensif, retenu, froid, secret et finet :
Voilà pour devenir garce du Cabinet,
A la porte duquel laisse Dieu, cœur et honte,

(1) *Pennache,* panache.
(2) *Muscadins,* pastilles de musc.

Ou je travaille en vain en te faisant ce conte.
Mais quand ton fard sera par le temps decelé,
Tu auras l'œil rougi, le crane sec, pelé.
Ne sois point affranchi (1) par les ans du service,
Ni du joug qu'avoit mis sur ta teste le vice ;
Il faut estre garçon pour le moins par les vœux,
Qu'il n'y ait rien ed toi de blanc que les cheveux.
Quelque jour tu verras un chauve, un vieux eunuque,
Faire porter en cour aux hommes la perruque ;
La saison sera morte à toutes ces valeurs,
Un servile courage infectera les cœurs ;
La morgue fera tout, tout se fera pour l'aise,
Le hausse-col sera changé en portefraise.
Je reviens à ce siecle, où nos mignons vieillis,
A leur dernier mestier vouëz et accueillis,
Pippent les jeunes gens, les gaignent, les courtisent.
Eux, autrefois produicts, à la fin les produisent,
Faisans, plus advisez, moins glorieux que toy,
Par le cul d'un coquin chemin au cœur d'un Roy (2).

(1) Variante. Ms. Tronchin : *Ni sois point affranchy...*

(2) On trouve ce qui suit dans le *Registre-Journal* de l'Estoile, à la date de 1577 : « Le dimanche 20e octobre le Roy arriva à Olinville, en poste, aveq la trouppe de ses jeunes mignons, fraisés et frizés, aveq les crestes levées, les ratepennades en leurs testes, un maintien fardé, avec l'ostentation de mesme, pignés, diaprés et pulvérizés de pouldres violettes et senteurs odoriférantes, qui aromatizoient les rues, places et maisons où ils frequentoient. Ils furent tous enfilés en un sonnet qui en fust fait en ce mesme temps, semé et divulgué partout, intitulé : *Les Mignons de l'an 1577* (sonnet vilain monstrant la corruption du siècle et de la cour) :

Saint-Luc, petit qu'il est, commande bravement
A la troupe Haultefort, que sa bourse a conquise ;
Mais Quelus, desdaingnant si pauvre marchandise,
Ne trouve qu'en son luc tout son advancement, etc... »

(L'Estoile. Ed. de 1875, T. I, p. 219.)

LES FEUX (1)

Le printemps de l'Eglise et l'esté sont passés,
Si serez-vous par moy, verds boutons, amassés;
Encor esclorrez-vous, fleurs si franches, si vives,
Bien que vous paroissiez dernieres et tardives:
On ne vous lairra, (2) pas, simples de si grand pris,
Sans vous voir et flairer au celeste pourpris;
Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.
Vous avez esjoui l'automne de l'Eglise:
Les grands feux de la chienne (3) oublioyent à bruler,
Le froid du scorpion rendoit plus calme l'air,
Cest air doux qui tout autre en malices excede
Ne fit tiedes vos cœurs en une saison tiede:
Ce fut lors que l'on vid les lions s'embrazer (4)
Et chasser, barriquez (5), leur Nebucadnezer (6),
Qui à son vieil Bernard Palissy (7) remonstra sa contrainte
De l'exposer au feu si mieux n'aimoit par feinte

(1) Dans l'œuvre d'Agrippa d'Aubigné ce livre tient lieu d'un tableau des persécutions exercées contre les partisans de la réforme religieuse. Nous en détachons un morceau des plus éloquents.

(2) Lire : *laissera.* — (3) *chienne,* canicule.

(4) Var. Ms. Tronchin : *embrazer.*

(5) *Barriquez,* barricadés.

(6) Allusion à la journée des Barricades (12 mai 1588), qui chassa de Paris le roi Henri désigné alors par ce nom de *Nebucadnezer.*

(7) Bernard Palissy.

S'accommoder au temps : le vieillard chevelu
Respond : Sire, j'estois en tout temps resolu
D'exposer sans regret la fin de mes années,
Et ores les voiant en un temps terminées
Où mon grand Roy a dit : Je suis contrainct, ces voix
M'osteroyent de mourir le deuil si j'en avois.
Or vous et tous ceux-là qui vous ont peu contraindre
Ne me contraindrez pas, car je ne sçay pas craindre,
Puis que je sçay mourir (1). La France avoit mestier
Que ce potier fust Roy, que ce Roy fust potier.
De cet esprit Royal, la bravade gentille (2)
Mit en fiebvre Henry. De ce temps, la Bastille
N'emprisonnoit que grands, mais à Bernard il faut
Une grande prison et un grand eschafaut (3).
Vous eustes ce vieillard Conseiller en vos peines (4),
Compagnon de liens, ames Parisiennes (5).
On vous offrit la vie aux despens de l'honneur :
Mais vostre honneur marcha sous celuy du Seigneur

(1) Cf. d'Aubigné : *Histoire universelle*, t. III, p. 298, et *Confession de Sancy*, L. II, ch. 7.

(2) Ce vers et les trois suivants ne se trouvent pas dans l'éd. de 1616.

(3) On sait que Bernard Palissy mourut en 1590 à la Bastille, « de misère, necessité et mauvais traitemens. » (Cf. L'Estoile, année 1590). Il était alors âgé de 90 ans.

(4) Var. Ms. Tronchin : *compagnon en vos peines*.

(5) Il est question ici de deux sœurs parisiennes qui furent pendues et brûlées à Paris, le 28 juin 1588. Suivant l'Estoile elles étaient filles de Foucaud, procureur au Parlement. Dans les vers cités, l'historien se substitue au poète, pour dénoncer la promesse scandaleuse qui fut faite à ces deux martyres de leur accorder la vie au prix de l'honneur. (Cf. *Confession de Sancy*, II, 7).

Au triomphe immortel, quand du tyran la peine
Plustost que son amour vous fit choisir la haine.
Nature s'employant sur cette extremité
En ce jour vous para d'angelique beauté :
Et pource qu'elle avoit en son sein preparées
Des graces pour vous rendre en vos jours honorées,
Prodigue, elle versa en un pour ses enfans
Ce qu'elle reservoit pour le cours de vos ans.
Ainsy le beau Soleil monstre un plus beau visage,
Faisant un soutre (1) clair sous l'espais du nuage,
Et se faict par regrets, et par desirs aimer,
Quand ses rayons du soir se plongent en la mer.
On dit du pelerin quand de son lict il bouge,
Qu'il veut le matin blanc, et avoir le soir rouge.
Vostre naissance, enfance, ont eu le matin blanc :
Vostre coucher heureux rougit en vostre sang.
Beautés, vous avanciez d'où retournoit Moyse
Quand sa face parut si claire et si exquise.
D'entre les couronnés, le premier couronné
De tels rayons se vid le front environné.
Tel, en voyant le Ciel, fut veu ce grand Estienne (2),
Quand la face de Dieu brilla dedans la sienne.
O astres bien-heureux, qui rendez à nostre œil
Ses miroirs et rayons, lunes du grand Soleil ! (3)
  Dieu vid donc de ses yeux,d'un moment dix mil ames
Rire à sa verité, en despitant les flammes :

(1) *soutre*, dessous.

(2) Saint-Etienne, martyr.

(3) Var. Ed. de 1616 : *livrés du grand Soleil.* Ces vingt-deux derniers vers avaient, avant de paraître dans les *Tragiques*, été insérés, mais non sans variantes, par d'Aubigné dans le *Traité de la douceur des afflictions*, imprimé vers 1600.

Les uns qui, tout chenus d'ans et de sainctеté,
Mouroyent blancs de la teste et de la pieté ;
Les autres, mesprisans au plus fort de leur aage
L'effort de leurs plaisirs, eurent pareil courage
A leurs virilités ; et les petits enfans,
De qui l'ame n'estoit tendre comme les ans,
Donnoyent gloire au grand Dieu, et de chansons nouvelles
S'esgayoyent à la mort (1) au sortir des mamelles.
Quelques uns des plus grands, de qui Dieu ne voulut
Le salut impossible, et d'autres qu'il esleut,
Pour prouver par la mort, constamment recerchée (2),
La docte verité comme ils l'avoient preschée.
Mais beaucoup plus à plain qu'aux doctes et aux grands,
Sur les pauvres abjects sainctement ignorans
Parut sa grand bonté, quand les braves courages
Que Dieu voulut tirer des fanges des villages
Vindrent faire rougir devant les yeux des Rois
La folle vanité, l'esprit donna des voix
Aux muets pour parler, aux ignorants des langues,
Aux simples des raisons, des preuves, des harangues,
Ne les fit que l'organe à prononcer les mots
Qui des docteurs du monde effaçoyent les propos.
Des inventeurs subtils les peines plus cruelles
N'ont attendri le sein des simples damoiselles :
Leurs membres delicats ont souffert en maint lieu,
Le glaive et les fagots en donnant gloire à Dieu :
Du Tout-Puissant la force au cœur mesme des femmes
Donna vaincre la mort et combattre les flammes :

(1) Variante. Ed. de 1616 et Ms. Tronchin, : *S'en couroient à la mort.*

(2) Lire : *recherchée.*

Les cordes des geoliers deviennent leurs carquants (1),
Les chaines des posteaux leurs mignards jaserants (2):
Sans plaindre leurs cheveux, leur vie et leurs delices,
Elles les ont à Dieu rendus en sacrifices.
Quand la guerre, la peste et la faim s'approchoyent,
Les trompettes d'enfer plus eschauffés preschoyent
Les armes, les fagots, et, pour appaiser l'ire
Du Ciel, on presentoit un fidele au martyre.
Nous serions, disoyent-ils, paisibles, saouls et sains.
Si ces meschans vouloient faire priere aux saincts.
Vous eussiez dit plus vray, langues fausses et folles,
En disant : ce mal vient de servir aux Idoles :
Parfaicts (3) imitateurs des abusez Païens,
Appaisés-vous le Ciel par si tristes moyens ?
Vous deschirés encor et les noms et les vies
Des inhumanités et mesmes calomnies
Que Rome la Payenne infidelle inventa,
Lors que le Fils de Dieu sa banniere y planta.
Nous sommes des premiers images veritables :
Imprudens, vous prenez des Nerons les vocables.
Encontre ces Chrestiens, tout s'esmeut par un bruict
Qu'ils mangeoyent les enfants, qu'ils s'assembloyent la nu
Pour tüer la chandelle et faire des meslanges
D'inceste, d'adultere, et de crimes (4) estranges.
Ils voyoyent tous les jours ces Chrestiens accusés,
Ne cercher (5) que l'horreur des grands feux embrasés,
Et Cyprian (6) disoit : Les personnes charnelles

(1) *Carquant*, collier. (2) *Jaserant*, chaîne de cou, bijou de femme.
(3) Le texte de l'ed. s. l. n. d. porte : *Perfaicts*.
(4) Ms. Tronchin : *et des crimes*.
(5) *chercher*.
(6) Saint-Cyprien.

Qui aiment leurs plaisirs,cerchent-ils (1) des fins telles ?
Comment pourroit la mort loger dans les desirs
De ceux qui ont pour Dieu la chair et les plaisirs ?
Jugez de quel crayon, de quelle couleur vive
Nous portons dans le front l'Eglise primitive.
  O bien-heureux esprits qui, en changeant de lieu,
Changez la guerre en paix, et qui aux yeux de Dieu
Souffrez, mourez pour tel de qui la recompense
N'a le vouloir borné non plus que la puissance!
Ce Dieu là vous a veus, et n'a aimé des Cieux
L'indicible plaisir, pour approcher ses yeux
Et sa force de vous : cette constance estreme
Qui vous a fait tuer l'enfer et la mort blesme,
Qui a fait les bergers vainqueurs sur les Tyrans,
Vient de Dieu, qui present au milieu de vos flammes,
Fit mespriser les corps pour delivrer les ames.
Ainsy (2) en ces combats ce grand Chef souverain
Commande de la voix et combat de la main : (3)
Il marche au rang des siens : nul champion en peine
N'est sans la main de Dieu, qui par la main le meine.

(1) Lire : *cherchent-ils.*

(2) Var. Ed. de 1616 et s. l. n. d. : *Aussi.*

(3) Var. Ed. s. l. n. d. : *et combats de sa main.*

LES FERS

Voicy venir le jour, jour que les destinées (1)
Voyoyent, à bas sourcils, glisser de deux années,
Le jour marqué de noir, le terme des appas,
Qui voulut estre nuict, et tourner sur ses pas :
Jour qui avec horreur parmy les jours se conte,
Qui se marque de rouge et rougit de sa honte.
L'aube se veut lever, aube qui eut jadis
Son teint brunet orné des fleurs du Paradis (2) ;
Quand, par son treillis d'or, la rose cramoisie
Esclatoit, on disoit : Voici ou vent, ou pluye.
Cett' aube que la mort vient armer et coiffer
D'estincelans brasiers ou de tisons d'Enfer,
Pour ne dementir point son funeste visage,
Fit ses vents de souspirs, et de sang son orage ;
Elle tire, en tremblant, du monde le rideau :
Et le Soleil, voyant le spectacle nouveau,
A regret esleva son pasle front des ondes,
Transi de se mirer en nos larmes profondes,
D'y baigner ses rayons, oui, le pasle Soleil
Presta, non le flambeau, mais la torche de l'œil :
Encor, pour n'y montrer le beau de son visage,

(1) Le poète décrit ici la Saint-Barthélemy.
(2) Var. Ms. Tronchin : *des fleurs de Paradis.*

Tira le voile en l'air d'un lousche espais nuage (1).
Satan n'attendit pas son lever, car voici,
Le front des spectateurs s'advise, à coup transi,
Qu'en paisible minuict, quand le repos de l'homme
Les labeurs et le soing en silence consomme,
Comme si du profond des esveillés Enfers
Groüillassent tant de feux, de meurtriers et de fers,
La cité où jadis la loy fut reverée,
Qui, à cause de loix, fut jadis honorée,
Qui dispensoit en France et la vie et les droicts,
Où fleurissoyent les arts, la mere de nos Rois,
Vid et souffrit en soy la populace armée
Trepigner la justice, à ses pieds diffamée.
Des brutaux desbridés les monceaux herissez,
Des ouvriers mechanics les scadrons (2) amassés
Diffament, à leur gré trois mille cheres vies,
Tesmoins, juges et Rois, et bourreaux et parties.
Icy les deux partis ne parlent que François ;
Les chefs qui, redoutés, avoyent fait autrefois
Le marchand, delivré de la crainte d'Espagne,
Avoir libre au traffic la mer et la campagne,
Par qui les estrangers, tant de fois combattus,

(1) Ces dix-neuf derniers vers ne se trouvent point dans l'édition de 1616. On y trouve seulement ceux-ci :

Le Soleil s'arresta, voulut tourner ses pas,
A regret il tira son front pasle des ondes
Transi de se mirer en nos larmes profondes
De rougir ses raions : le pur et beau Soleil
Y presta condamné, la torche de son œil :
Encor pour n'y montrer le beau de son visage
Tira le voile en l'air d'un lousche et noir nuage.

(2) Pour : *escadrons.*

Le Roy deprisonné (1) de peur de leurs vertus,
Qui avoient entamé les batailles rangées,
Qui n'avoient aux combats cœurs ni faces changées,
L'appuy des vrais François, des traistres la terrreur,
Moururent delaissés de force et non de cœur,
Ayant pour ceps leurs licts, detenteurs de leurs membres,
Pour geolier leur hoste,et pour prisons leurs chambres,
Par les lievres fuyards, armez à millions,
Qui trembloyent en tirant la barbe à ces lions (2),
De qui la main poltronne et la craintive audace
Ne les pouvoit, liés, tuer de bonne grace.
Dessoubs le nom du Roy, parricide des loix,
On destruisoit les cœurs par qui les Rois sont Rois :
Le coquin possesseur de Royalle puissance
Dans les fanges trainoit les Senateurs de France (3).
Tout riche estoit proscript, il ne falloit qu'un mot
Pour vanger sa rancœur soubs le nom d'Huguenot.
Des procès ennuyeux fut la longueur finie :
La fille oste à la mere et le jour et la vie :
Là le frere sentit de son frere la main,
Le cousin esprouva pour bourreau son germain :
L'amitié fut sans fruict, la cognoissance esteinte,
La bonne volonté utile comme feinte.
  D'un visage riant, nostre Caton (4) tendoit
Nos yeux avec les siens et le bout de son doigt
A se voir transpercé ; puis il nous montra comme
On le coupe à morceaux ; sa teste court à Rome ;

(1) François I[er].
(2) Var. Ms. Tronchin : *la main à ces lions.*
(3) Var. Ms. Tronchin : *le Sénateur de France.*
(4) Coligny.

Son corps sert de joüet aux badaux ameutés,
Donnant le bransle au cours des autres nouveautés.
La cloche qui marquoït les heures de justice,
Trompette des voleurs, ouvre aux forfaicts la lice (1) :
Ce grand palais du droict fut contre droict choisi
Pour arborer au vent l'estendart cramoisi :
Guerre sans ennemi, où l'on ne trouve à fendre
Cuirasse que la peau ou la chemise tendre.
L'un se deffend de voix, l'autre assaut de la main :
L'un y porte le fer, l'autre y preste (2) le sein :
Difficile à juger qui est le plus astorge (3),
L'un à bien esgorger, l'autre à tendre la gorge.
Tout pendart parle haut ; tout equitable craint,
Exalte ce qu'il hait ; qui n'a crime le feint.
Il n'est garçon, enfant qui quelque sang n'espanche,
Pour n'estre veu honteux s'en aller la main blanche.
Les prisons, les palais, les chasteaux, les logis,
Les cabinets sacrez, les chambres et les licts
Des Princes, leur pouvoir, leur secret, leur sein mesme
Furent marquez des coups de la tuerie extreme (4).
Rien ne fut plus sacré quand on vit par le Roy
Les autels violez, les pleiges (5) de la foy.
Les Princesses s'en vont de leurs licts, de leurs chambres,
D'horreur, non de pitié, pour ne toucher aux membres
Sanglants et detranchés que le tragique jour

(1) Les cloches de Saint-Germain-L'Auxerrois et du Palais sonnèrent le signal du massacre.

(2) Var. Ed. de 1616 : *y porte.*

(3) *Astorge,* insensible, impitoyable.

(4) Cf. *Memoires de Marguerite de Navarre,* année 1572.

(5) *pleiges,* ou *pleges,* garant, caution.

Mena cercher (1) la vie au nid du faux amour.
Libithine marqua de ses couleurs son siege,
Comme le sang des fans rouille les dents du piege,
Ces licts, pieges fumans, non pas licts, mais tombeaux
Où l'Amour et la Mort troquerent de flambeaux.
Ce jour voulut monstrer au jour par telles choses
Quels sont les instruments, artifices et causes
Des grands arrests du Ciel. Or des-jà vous voyez
L'eau couverte d'humains, de blessez mi-noyez.
Bruyant contre ses bords, la detestable Seine,
Qui des poisons du siecle a ses deux chantiers pleine,
Tient plus de sang que d'eau, son flot se rend caillé,
A tous les coups rompus, de nouveau resouillé
Par les precipités ; le premier monceau noye,
L'autre est tué par ceux que derniers on envoye :
Aux accidents meslés de l'estrange forfait,
Le tranchant et les eaux debattent qui l'a fait.
Le pont, jadis construit pour le pain de sa ville (2),
Devint triste eschafaut de la fureur civile ;
On void, à l'un des bouts, l'huis funeste choisi
Pour passage de mort, marqué de cramoisi ;
La funeste vallée à tant d'agneaux meurtriere,
Pour jamais gardera le titre de Misere (3),
Et tes quatre bourreaux (4) porteront sur leur front (5)

(1) Lire : *chercher*.

(2) Le pont aux Meuniers, près le pont au Change.

(3) *La Vallée de misère* étoit le nom que l'on donnoit souvent à la rue Trop-va-qui-dure, qui longeoit le Grand-Châtelet. Elle commençoit à la rue de la Saunerie et finissoit à la rue de Saint-Leufroi (LUDOVIC LALANNE : Ed. des *Tragiques*).

(4) Tanchou, Pezou, Croizet et Perier (Cf. Aubigné : *Histoire univers.*)

(5) Ce vers, ainsi que les sept qui suivent ne se trouvent pas dans l'édition de 1616.

Leur part de l'infamie et de l'horreur du pont :
Pont, qui eus pour ta part quatre cens precipices,
Seine veut engloutir, Louvre (1), tes edifices.
Une fatale nuict en demande huict cens,
Et veut aux criminels mesler les innocens.
Qui marche au premier rang des hosties rangées ?
Qui prendra le devant des brebis esgorgées ?
Ton nom demeure vif, ton beau teinct est terny,
Piteuse, diligente et devote Yverny (2),
Hostesse à l'estranger, des pauvres, aumoniere,
Garde de l'hospital, des prisons, thresoriere.
Point ne t'a cet habit de nonnain garenti,
D'un patin incarnat trahi et dementi :
Car Dieu n'approuva pas que sa brebis d'eslite
Devestist le mondain pour vestir l'hypocrite ;
Et quand il veut tirer du sepulchre les siens,
Il ne veut rien de salle à conferer ses biens.
  Mais qu'est-ce que je voy ? Un chef qui s'entortille,
Par les volans cheveux, autour d'une cheville (3)
Du pont tragique, un mort qui semble encore beau,

(1) Les ed. de 1616 et s. l. n. d. donnent : *Seine veut engloutir, louve, tes édifices*. *Louve* n'est-il pas ici, selon Ch. Read, une métaphore hardie pour apostropher Catherine de Médicis et lui dire que la Seine veut engloutir ses édifices, les Tuileries etc. ?

(2) *Yverny*, nièce du cardinal Briçonnet. Elle se sauvait, déguisée en religieuse, quand elle fut reconnue à ses chaussures de velours rouge (Cf. Aubigné : *Hist. Univ.* T. II, l. 1, ch. 4, p. 549.)

(3) On trouve cette histoire tout au long dans l'*Hist. Univ.* d'Aubigné. (T. II, p. 552). Il s'agit là d'une femme dont le cadavre, « précipité en Seine » resta accroché par les cheveux à une cheville du pont. Le surlendemain, son mari jeté à son tour dans le fleuve, entraîna, en tombant, le corps de sa femme.

Bien que pasle et transi demi caché en l'eau ;
Ses cheveux, arrestans le premier precipice,
Levent le front en haut, qui demande justice.
Non, ce n'est pas ce poinct que le corps suspendu,
Par un sort bien conduict, a deux jours attendu ;
C'est un sein bien aimé qui traîne encor en vie
Ce qu'attend l'autre sein pour chere compagnie.
Aussi voy-je mener le mary condamné,
Percé de trois poignards aussi tost qu'amené,
Et puis poussé en bas, où sa moitié pendue
Reçeut l'aide de luy qu'elle avoit attendue :
Car ce corps en tombant des deux bras l'empoigna (1),
Avec sa douce prise accouplé se baigna.
Trois cens, precipités, droit en la mesme place,
N'ayant peu recevoir ni donner cette grace,
Appren[s], homme de sang, et ne t'efforce point
A desunir les corps (2) que le Ciel a conjoint.
Je voy le viel Rameau (3) à la fertile branche,
Chappes (4), caducs, rougir leur perruque si blanche,
Briou (5), de pieté comme de poil tout blanc,
Son vieil col embrassé par un Prince du sang,
Qui aux coups redoublez s'oppose en son enfance ;
On le perce au travers de si foible deffence :
C'estoit faire perir une nef dans le port,
Desrober le mestier à l'aage et à la mort.
Or, cependant qu'ainsi par la ville on travaille,

(1) Var. Ms. Tronchin : *l'empougna.*
(2) Var. Ms. Tronchin : *le corps.*
(3) P. de la Ramée, dit Ramus, philosophe et mathématicien.
(4) Conseiller au Parlement. Il avait alors plus de 80 ans.
(5) Gouverneur du prince de Conti.

Le Louvre retentit, devient champ de bataille,
Sert après d'eschafaut, quand fenestres, creneaux
Et terrasses servoient à contempler les eaux,
Si encores sont eaux. Les dames, mi-coiffées,
A plaire à leurs mignons s'essayent eschauffées,
Remarquent les meurtris, les membres, les beautés,
Bouffonnent salement sur leurs infirmités (1).
A l'heure que le Ciel fume de sang et d'ames,
Elles ne plaignent rien que les cheveux des Dames :
C'est à qui aura lieu à marquer de plus près
Celles que l'on esgorge et que l'on jette après :
Les unes qu'ils forçoyent avec mortelles poinctes
D'elles mesmes tomber, pensant avoir esteintes
Les ames quand et quand, que Dieu ne pouvant voir
Le martyre forcé, prendoit pour desespoir
Le cœur bien esperant. Nostre Sardanapale (2)
Ridé, hideux, changeant, tantost feu, tantost pasle,
Spectateur, par ses cris tous enrouez, servoit
De trompette aux maraux ; le hasardeux avoit
Armé son lasche corps ; sa valeur estonnée
Fut, au lieu de conseil, de putains entournée ;
Ce Roy, non juste Roy, mais juste harquebusier,
Giboyoit aux passans trop tardifs à noyer,
Vantant ses coups heureux ; il deteste, il renie,
Pour se faire vanter à telle compagnie.
On voyoit par l'Orchestre en tragicque saison

(1) Les dames de la Cour allèrent regarder le corps de Soubise, à qui sa femme, Catherine de Parthenay, avoit intenté un procès d'impuissance. (LUD. LALANNE : Ed. des *Tragiques*).

(2) Charles IX.

Des comiques Gnatons (1), des Taïs (2), un Trazon (3).
La mere (4) avec son train hors du Louvre s'eslongne,
Veut jouir de ses fruicts, estimer la besongne.
Une de son troupeau trotte à cheval trahir
Ceux qui sous son secret avoyent pensé fuir (5).
En tel estat la Cour, au jour d'esjoüissance,
Se pourmene au travers des entrailles de France
  Cependant que Neron amusoit ſes Romains,
Au theatre et au Cirque à des spectacles vains,
Tels que ceux de Bayonne ou bien des Tuilleries,
De Bloys, de Bar-le-Duc, aux forts, aux mommeries,
Aux ballets, carrousels, barrieres et combats,
De la guerre naissant les efforts (6), les esbats,
Il fit par boute-feux Rome reduire en cendre :
Cet appetit brutal print plaisir à entendre
Les hurlemens divers des peuples affolés,
Rioit sur l'affligé, sur les cœurs désoles,
En attisant tousjours la braise mi-esteinte
Pour, sur les os cendreux, tyranniser sans crainte.
Quand les feux, non son cœur, furent saouls de malheurs,
Par les pleurs des Martyrs il appaisa les pleurs
Des Romains abusés ; car, de prisons remplies
Arrachant les Chrestiens, il immola leurs vies,
Holocaustes nouveaux, pour offrir à ses Dieux
Les saincts expiateurs et causes de ses feux.

(1) Parasite.
(2) Courtisane grecque du IV[e] siècle avant Jésus-Christ.
(3) Soldat fanfaron, dans *l'Eunuque* de Térence.
(4) Catherine de Médicis.
(5) Elle s'appelait Royan (Cf. Aubigné : *Histoire univ.*).
(6) Var. Ed. de 1616 et s. l. n. d. : *les berceaux, les esbats.*

Les esbats coustumiers de ses apres-disnées
Estoient à contempler les faces condamnées
Des chers tesmoins de Dieu, pour plaisirs consumés (1)
Par les feux, par les dents des lyons affamés.
Ainsi l'embrasement des masures de France
Humilie le peuple, esleve l'arrogance
Du Tyran : car au pris que l'impuissance naist,
Au pris peut-il pour loy prononcer : Il me plaist.
Le peuple n'a dés yeux à son mal, il s'applique
A nourrir son voleur en cerchant (2) l'heretique;
Il fait les vrais Chrestiens, cause de peste et faim,
Changeant la terre en fer et le Ciel en airain.
Ceux-là servent d'hosties, injustes sacrifices
Dont il faut expier de noz Princes les vices,
Qui, fronçans en ce lieu l'espais de leurs sourcils,
Resistent aux souspirs de tant d'hommes transis :
Comme un Domitian (3), pourveu de telles armes,
Des Romains qui trembloyent, espouvantoit les larmes,
Devoyant la pitié, destournant autre part
Les yeux à contempler son flamboyant regard.
Charles (4) tournoit en peur, par des regards semblables,
De noz Princes captifs (5) les regrets lamentables,
Tuoit l'espoir en eux, en leur faisant sentir
Que le front qui menace est loin du repentir.
Aux yeux des prisonniers, le fier changea de face,
Oubliant le desdain de sa fiere grimace,

(1) Le texte du Ms. Tronchin donne improprement : *consommés.*
(2) *cherchant.*
(3) Lire : *Domitien.*
(4) Charles IX.
(5) Henri de Navarre et le prince de Condé.

Quand, après la semaine, il sauta de son lict.
Esveilla tous les siens, pour entendre à minuict
L'air abayant (1) de voix, de tel esclat de plaintes
Que le Tyran, cuidant les fureurs non esteintes,
Et qu'après les trois jours pour le meurtre ordonnés,
Se seroent les felons encores mutinés,
Il despescha par tout inutiles deffenses.
Il voi que l'air seul est l'echo de ses offenses,
Il tremble, il fait trembler par dix ou douze nuicts
Les cœurs des assistans quels qu'ils fussent, et puis
Le jour effraie l'œil quand l'insensé descouvre
Les corbeaux noircissans les pavillons du Louvre (2).
  Catherine, au cœur dur, par feinte s'esjouit,
La tendre Elizabeth (3) tombe et s'esvanouit:
Du Roy, jusqu'à la mort, la conscience immonde
Le ronge sur le soir, toute la nuict lui gronde,
Le jour siffle en serpent ; sa propre ame lui nuit,
Elle mesme se craint, elle d'elle (4) s'enfuit.
  Toy, Prince prisonnier (5),tesmoin de ces merveilles,
Tu as de tels discours enseigné nos oreilles ;
On a veu à la table, en public, tes cheveux
Herisser en contant tels accidents affreux.
Si un jour, oublieux, tu en perds la memoire,
Dieu s'en souviendra bien à ta honte, à sa gloire.
  L'homme ne fut plus homme, ains (6) le signe plus grand
D'un excez sans mesure apparut quand et quand :

(1) *abayant*, mis aux abois.
(2) Cf. Aubigné : *Hist. Univ.*, T. II, l. I, ch. 6.
(3) Elisabeth d'Autriche, femme de Charles IX.
(4) Pour : *elle-même*.
(5) Henri de Navarre. (6) Lire : *mais*.

Car il ne fut permis aux yeux forcés du pere
De pleurer sur son filz ; sans parole la mere
Voyoit traisner le fruict de son ventre et son cœur ;
La plainte fut sa voix, muette la douleur.
L'espion attentif, redouté, prenoit garde
Sur celuy qui, d'un œil moins furieux, regarde
L'oreille de la mousche (1) espie en tous endroicts
Si quelque bouche preste à son ame la voix.
Si quelqu'un va cercher (2) en la barge (3) commune
Son mort, pour son tesmoin il ne prend que la Lune.
Aussi bien au clair jour ces membres destranchés
Ne se discernent plus, fidellement cerchés (4).
Que si la tendre fille ou bien l'espouse tendre
Cerchent (5) pere ou mari, crainte de se mesprendre,
En tirent un semblable, et puis disent : Je tien,
Je baise mon espoux, ou du moins un Chrestien.
Ce fut crime sur tout de donner sepulture
Aux repoussés des eaux, somme que la nature,
Le sang, le sens (6), l'honneur, la loy d'humanité,
L'amitié, le devoir et la proximité,
Tout esprit et pitié delaissés par la crainte
Virent l'ame immortelle à cette fois esteinte.

(1) *Mousche*, mouchard.
(2) *Chercher*.
(3) *Barge*, berge.
(4) Cf. note 2.
(5) Ibid.
(6) Var. Ed. de 1616 et éd. s. l. n. d. : *le sens, le sang*...

JUGEMENT

BAISSE donc, Eternel, tes hauts Cieux pour descendre,
Frappe les monts cornus, fay-les fumer et fendre,
Loge le pasle effroy, la damnable terreur,
Dans le sein qui te hait et qui loge l'erreur ;
Donne aux foibles agneaux la salutaire crainte.
La crainte, et non la peur, rende la peur esteinte.
Pour me faire instrument à ces effects divers,
Donne force à ma voix, efficace à mes vers ;
A celui qui t'avoüe, ou bien qui te renonce.
Porte l'heur ou malheur, l'arrest que je prononce.
Pour neant nous semons, nous arrosons en vain,
Si l'esprit de vertu ne porte dans sa main
L'heureux accroissement. Pour les hautes merveilles (1),
Les Pharaons ferrez n'ont point d'yeux, point d'oreilles (2),
Mais Paul (3) et ses pareils à la splendeur d'en haut
Prennent l'estonnement pour changer comme il faut.
Dieu veut que son image en nos cœurs soit empreinte,
Estre craint par amour, et non aimé par crainte ;
Il hait la pasle peur d'esclaves fugitifs,
Il aime ses enfants amoureux et craintifs (4).

(1) Var. Ed. s. l. n. d. : *L'heureux accroissement pour les hautes merveilles.*

(2) Var. Ms. Tronchin : *ni d'oreilles.*

(3) Saint-Paul.

(4) Ce vers, ainsi que les trois qui le précèdent, ne se trouvent pas dans l'éd. de 1616.

Qui seront les premiers sur lesquels il desploye (1)
Ce pacquet à malheur ou à parfaicte joye ?
Je viens à vous, des deux, fidelle messager,
De la gehenne sans fin à qui ne veut changer,
Et à qui m'entendra, comme Paul Ananie (2),
Ambassadeur portant et la veüe et la vie.
A vous la vie, à vous qui pour Christ la perdez (3),
Et qui, en la perdant, très seure la rendez,
La mettez en lieu fort, imprenable, en bonn'ombre,
N'attachans la victoire et le succez au nombre;
A vous, soldats sans peur, qui presque en toutes parts
Voyez vos compagnons par la frayeur espars,
Ou, par l'espoir de l'or, les frequentes revoltes,
Satan qui prend l'ivroye et en faict sa recolte (4),
Dieu tient son van trieur pour mettre l'aire en poinct
Et consumer l'esteule (5) au feu qui ne meurt point.
Ceux qui à l'eau d'Oreb (6) feront leur ventre boire
Ne seront point choisis compagnons de victoire.
Le Gedeon du Ciel, que ses freres vouloyent
Mettre aux mains des Tyrans alors qu'ils les fouloyent,
Destruisant (7) par sa mort un angeliqu'ouvrage,
Aymans mieux estre serfs que suivre un haut courage;

(1) Var. Ed. de 1616 et s. l. n. d.: *je desploye.*

(2) *Comme Paul Ananie.* C'est-à-dire comme Ananie, lequel sans se repentir, entendit saint Paul [Lisez saint Pierre] Cf. *Acte des Apôtres.* Ch. V.

(3) Ce vers et les cinquante-sept qui suivent ont été ajoutés sur l'éd. s. l. n. d.

(4) Var. Ms. Tronchin : *ses recoltes.*

(5) *Esteule.* Paille.

(6) *l'eau d'Oreb.* Cf. *Juges* etc., chap. VII, 24, 25.

(7) L'éd. s. l. n. d. porte : *Destruisons.*

Le grand Jerubaal n'en tria que trois cens,
Prenant les diligens pour dompter les puissans,
Vainqueur maugré les siens, qui par poltronnerie
Refusoyent à son heur l'assistance et la vie.
Quand vous verrez encor les asservis mastins
Dire : Nous sommes serfs des Princes Philistins,
Vendre à leurs ennemis leurs Sansons et leurs braves,
Sortez trois cens choisis et de cœurs non esclaves ;
Sans conter Israel, lappez en haste l'eau,
Et Madian sera desfait par son couteau.
Les (1) trente mille avoyent osté l'air à vos faces,
A vos fronts triomphans ils vont quitter leur place.
Vos grands vous estouffoient, magnanimes guerriers :
Vous leverez en haut la cime à vos lauriers.
Du fertil champ d'honneur Dieu cercle ses (2) espines
Pour en faire succer l'humeur à vos racines.
Si mesmes de vos troncs vous voyez assecher
Les rameaux vos germains, c'est qu'ils souloyent (3) cacher
Et vos fleurs, et vos fruicts, et vos branches plus vertes,
Qui plus rempliront l'air estant plus descouvertes.
  Telle est du sacré mont la generation
Qui au sein (4) de Jacob met son affection.
Le jour s'approche auquel auront ces (5) debonnaires
Voire dedans leurs licts il faudra qu'on les oye
S'esgayer en chantant de tressaillante joye.
Fermes prosperitez, victoires ordinaires ;

(1) Var. Ms. Tronchin : *Là.*
(2) Var. Ed. s. l. n. d. : *ces.*
(3) *Souloyent,* du verbe *souloir,* avoir coutume.
(4) L'éd. s. l. n. d. porte improprement : *sainct.*
(5) Var. Ms. Tronchin : *Ses.*

Ils auront tout d'un temps à la bouche leurs chants,
Et porteront au poing un glaive à deux tranchans
Pour fouler à leurs pieds, pour destruire et desfaire
Des ennemis de Dieu la Canaille adversaire,
Voire pour empoigner (1) et mener prisonniers
Les Empereurs, les Rois et Princes les plus fiers,
Les mettre aux ceps, aux fers, punir leur arrogance
Par les effects sanglans d'une juste vengeance ;
Si que ton pied vainqueur tout entier baignera
Dans le sang qui du meurtre à tas regorgera,
Et dedans le canal de la tuerie extreme
Les chiens se gorgeront du sang de leur chef mesme.
Je retourne à la gauche, ô Esclaves tondus !
Aux Diables faux marchands, et pour neant vendus,
Vous leur avez vendu, livré, donné en proye,
Ame, sang, vie, honneur ! Où en est la monnoye ?
Je vous voy là cachés, vous que la peur de mort
A fait si mal choisir l'abysme pour le port
Vous dans l'esprit desquels une frivole crainte
A la crainte de Dieu et de l'enfer esteinte,
Que l'or faux, l'honneur vain, les serviles estats
Ont rendu revoltés, parjures, apostats ;
De qui les genoux las, les inconstances molles,
Ployent, au gré des vents, aux pieds de leurs idoles :
Les uns, qui de souspirs monstrent ouvertement
Que le fourneau du sein est enflé de tourment ;
Les autres, devenus stupides par usance,
Font dormir, sans tuer, la pasle conscience,
Qui se resveille et met, forte par son repos,

(1) Var. Ms. Tronchin : *Empougner*.

Ses esguillons (1) crochus dans les moëlles des os.
  Maquignons de Satan, qui, par espoirs et craintes,
Par feintes pietés et par charites feintes,
Diligens Charlatans, pipés et maniés
Nos rebelles fuitifs, non excommunies,
Vous vous esjouïssez, estans retraits des vices (2)
Et puants excremens. Gardés nos immondices,
Nos rongneuses brebis, les pestes du troupeau,
Ou galles que l'Eglise arrache de sa peau (3).
Je vous en veux à vous, apostats degenères (4),
Qui leschés le sang frais tout fumant de vos peres (5) :
Sur les pieds des tueurs (6): serfs qui avez servi
Les bras qui ont la vie à vos peres ravi.
Voz peres sortiront des tombeaux effroyables;
Leurs images au moins paroistront venerables
A vos sens abbatus, et vous verrez le sang
Qui mesle sur leurs chefs (7) les touffes de poil blanc,
Du poil blanc herissé de vos poltronneries ;
Ces morts reprocheront le present de vos vies.
En lavant, pour disner avec ces inhumains,
Ces peres saisiront vos inutiles mains

(1) Var. Ms. Tronchin : *Aiguillons.*

(2) Var. Ed. s. l. n. d. : *de vices.*

(3) Ces huits derniers vers ne se trouvent pas dans l'éd. de 1616.

(4) Var. Ed. de 1616 : *bastards ou degenères.*

(5) Var. Ed. de 1616 : *Lasches cœurs qui leschez le sang frais de voz peres.*

(6) Cf. Victor Hugo : *(Les Châtiments)*

Prosternez-vous devant l'assassin tout puissant,
Et lèchez-lui les pieds pour effacer le sang !

(Nox).

(7) Var. Ed. s. l. n. d. : *sur le chef.*

En disant : Voy-tu pas que tes mains fayneantes
Lavent sous celles-là qui de mon sang gouttantes (1),
Se purgent dessus toy et versent mon courroux
Sur ta vilaine peau, qui se lave dessous ?
Ceux qui ont retranché les honteuses parties,
Les oreilles, les nez, en triomphe des vies,
En ont faict les cordons des infames chappeaux,
Les enfans de ceux-là caressent tels bourreaux (2)!
O esclave Coquin ! celui que tu salues
De ce puant chappeau espouvante les rues
Et te salüe en serf : un esclave de cœur
N'acheteroit sa vie à tant de deshonneur.
Fais pour ton pere, au moins, ce que fit pour son maistre
Un serf (mais vieux Romain), qui se fit mesconnoistre
De coups en son visage, et puis si bel effort
De venger son Posthume (3) avec si belle mort ! (4)
Vous armez contre nous, vous aimez mieux la vie
Et devenir bourreaux de vostre compagnie ;
Vilains marchands de vous, qui avez mis à prix
Le libre respirer de vos puants esprits ;
Assassins pour du pain, meurtriers pasles et blesmes,

(1) Var. Ed. de 1616 : *getantes*. (2) Var. Ed. de 1616 : *Puis les enfans ont faict leurs amis ces bourreaux.*

(3) Allusion à Posthumus Agrippa, que Tibère fit égorger dans l'île de Planasie, après la mort d'Auguste. Un des esclaves de Posthumus, nommé Clémens, après être arrivé trop tard pour le sauver, tentât de se substituer à lui, mais il tomba par trahison au pouvoir de Tibère qui le fit torturer (Cf. Tacite : *Annales* L. I, ch. 6, L. II, ch. 39, 40). Suetone rapporte aussi cette tragique histoire, mais d'une manière différente.

(4) L'éd. s. l. n. d. accueillant le texte fautif de 1616, donne ce vers : *De venger son Posthume et puis si belle mort !*

Couppe-jarrests, Bourreaux d'autrui et de vous-mesmes. (1)
Vous cerchez (2) de l'honneur, parricides bastards :
Or, courez aux assauts et volez aux hazards ;
Vous baverez en vin le vin de vos bravades ;
Cerchez (3), gladiateurs, en vain les estocades ;
Vous n'auriez plus d'honneur, n'osant vous ressentir
Ou d'un soufflet reçeu ou d'un seul desmentir.
Desmentir ne soufflet (4) ne sont tel vitupere
Que d'estre le valet du bourreau de son pere.
Vos peres ont changé en retraits les hauts lieux,
Ils ont foulé aux pieds l'hostie et les faux Dieux :
Vous apprendrez, valets, en honteuse vieillesse,
A chanter au Lestrain (5) et respondre à la Messe.
Trois Bourbons (6), autrefois de Rome la terreur,
Pourroyent-ils voir du Ciel, sans ire et sans horreur,
Leur ingrat successeur quitter leur trace et estre
Rinceur de la canette, humble valet d'un prestre,
Luy retordre la queüe, et d'un cierge porté
Faire amende honorable à Satan redouté ?
Bourbon, que dirois-tu de ta race honteuse ? (7)

(1) Ces quatre derniers vers ne se trouvent pas dans l'éd. de 1616.

(2) *Cherchez*.

(3) Ibid.

(4) Il faut lire : *Desmenti ni soufflet.*

(5) *Lutrin.*

(6) L'amiral Coligny et ses deux frères, le cardinal de Châtillon et Dandelot.

(7) Ces sept derniers vers sont incomplets dans l'éd. de 1616, ainsi que dans l'éd. s. l. n. d. Ces mots : *Bourbons — Leur ingrat successeur — Rinceur de la Canette, humble — retordre la queüe —* sont remplacés dans cette dernière par des tirets.

Tu dirois, je le sçai, que l'engeance est douteuse (1).
Ils ressusciteront, ces Peres triomphans ;
Vous ressusciterez, detestables enfans :
Et honteux, condamnés, sans fuites ni refuges,
Vos peres de ce temps alors seront vos Juges.
Vrai est que les Tyrans, avec inique soin,
Vous mirent à leurs pieds, en rejettant au loin
La veritable voix de tous cliens fideles.
Avec art vous privant de leurs seures (2) nouvelles,
Ils vous ont empesché d'apprendre que Louys,
Et comment il mourut pour Christ et son pays (3) ;
Ils vous ont desrobé de vos ayeuls la gloire,
Imbu vostre berceau de fables pour histoire,
Choisi, pour vous former en moines et cagots
Ou des galans sans Dieu, ou des pedans bigots.
Princes, qui vomissans la salutaire grace,
Tournés au Ciel le dos et à l'enfer la face ;
Qui, pour regner icy, esclaves vous rendez,
Sans mesurer le gain à ce que vous perdez,
Vous faittes esclatter aux temples vos musiques,
Vostre cheute fera hurler vos domestiques ;

(1) Dans l'éd. de 1616, ces deux derniers vers sont remplacés par des tirets. Le texte de l'éd. s. l. n. d. donne : *Tu dirois, je le sçai que ta race est douteuse ?* Ces vers s'appliquent à Henri de Condé, né le 1er sept. 1588, six mois après la mort de son père, (lequel aurait été empoisonné, selon l'opinion de plusieurs écrivains, par sa seconde femme Charlotte-Catherine de la Tremouille.) Devenu catholique en 1596, Henri fut un persécuteur acharné des protestants.

(2) Lire : *sûres*. Le texte de 1616 donne : *de vos seures*.

(3) Louis de Condé. Le sens de ces deux derniers vers est peu intelligibles.

Au jour de vostre change on vous pare de blanc,
Au jour de son courroux Dieu vous couvre de sang.
Vous avez pris le pli d'Atheistes prophanes,
Aimé pour Paradis les pompes Courtisanes ;
Nourris d'un laict esclave (1), ainsi assujettis,
Le sens vainquit le sang et vous fit abrutis.



Voici le grand Heraut d'une estrange nouvelle,
Le messager de mort, mais de mort eternelle,
Qui se cache ? qui fuit devant les yeux de Dieu ?
Vous, Caïns fugitifs, où trouverez-vous lieu ?
Quand vous auriez les vents collés sous vos aisselles
Ou quand l'aube du jour vous presteroit ses aisles,
Les monts vous ouvriroient le plus profond rocher,
Quand la nuict tascheroit en sa nuict vous cacher,
Vous enceindre la mer, vous enlever la nüe,
Vous ne fuiriez (2) de Dieu ni le doigt ni la veüe.
Or voici les lions de torches aculés,
Les ours à nez percés, les loups emmuzelés :
Tout s'eslève contr' eux : les beautez de Nature,
Que leur rage troubla de venin et d'ordure,
Se confrontent en mire (3) et se lèvent contr'eux.
« Pourquoy (dira le Feu) avez-vous de mes feux,
Qui n'estoyent ordonnez qu'à l'usage de vie,
Fait des bourreaux, valets de vostre tyrannie ?

(1) Var. Ms. Tronchin : *du laict d'esclave.*

(2) Var. Ed. de 1616 et s. l. n. d. : *Vous fuirez.*

(3) *En mire*, en face, vis-à-vis.

L'Air encor une fois contr'eux se troublera,
Justice au juge Sainct, trouble, demandera,
Disant : « Pourquoy, Tyrans et furieuses bestes,
M'empoisonnastes-vous de charongnes, de pestes,
Des corps de vos meurtris ? » « Pourquoy, diront les Eaux.
Changeastes-vous en sang l'argent de nos ruisseaux ? »
Les Monts, qui ont ridé le front à vos supplices :
« Pourquoi nous avez-vous rendus vos precipices ? »
« Pourquoi nous avez-vous, diront les Arbres, faits
D'arbres delicieux, execrables gibets ? »
Nature blanche, vive et belle de soy mesme,
Presentera son front ridé, fascheux et blesme
Aux peuples d'Italie et puis aux nations
Qui les ont enviés en leurs inventions,
Pour, de poison meslé au milieu des viandes,
Tromper l'amere mort en ses liqueurs friandes,
Donner au meurtre faux le mestier de nourrir,
Et sous les fleurs de vie embuscher le mourir.
La Terre, avant changer de lustre, se vient plaindre
Qu'en son ventre l'on fit ses chers enfants esteindre,
En les enterrans vifs, l'ingenieux bourreau
Leur dressant leur supplice en leur premier berceau.
La Mort tesmoignera comment ils l'ont servie ;
La Vie preschera comment ils l'ont ravie ;
L'Enfer s'esveillera ; les calomniateurs
Cette fois ne seront faux prevaricateurs :
Les livres sont ouverts ; là paroissent les rolles
De nos sales pechés, de nos vaines paroles.
Pour faire voir du Pere aux uns l'affection,
Aux autres la justice et l'execution.
Conduits, (très-sainct Esprit), en cet endroict ma bouche

Que par la passion plus exprés je ne touche
Que ne permet ta regle, et que, juge leger,
Je n'attire sur moy jugement pour juger.
Je n'annonçeray donc que ce que tu annonce,
Mais je prononce autant comme ta loy prononce :
Je ne marque de tous que l'homme condamné
A qui mieux il vaudroit n'avoir pas esté né.
  Voicy donc, Antechrist (1), l'extraict des faits et gestes
Tes fornications, adulteres, incestes,
Les pechés où Nature est tournée à l'envers (2),
La bestialité, les grands bourdeaux ouvers,
Le tribut exigé, la bulle demandée
Qui a la Sodomie en Esté concedée (3) ;
La place de Tyran conquise par le fer,
Les fraudes qu'exerça ce grand tison d'Enfer,
Les empoisonnemens, assassins, calomnies,
Les degats des païs, des hommes et des vies,
Pour attraper les clefs ; les contracts, les marchés
Des Diables stipulans, subtilement couchés ;
Tous ceux-là que Satan empoigna dans ce piège,
Jusques à la putain qui monta sur le siège (4).
L'aisné fils de Satan se souviendra, maudit,
De son throsne eslevé d'avoir autrefois dit :
La gent qui ne me sert, ains contre moy conteste,

(1) Le Pape.

(2) Var. Ms. Tronchin : *a tourné à l'envers.*

(3) Allusion absurde, accréditée par Duplessis-Mornay, lequel affirme dans son *Mystère d'iniquité* qu'on avait présenté à Sixte IV, une requête pour obtenir de se livrer à la Sodomie pendant trois mois de l'année. (Cf. Bayle : Article Sixte IV, note D.)

(4) La prétendue Papesse Jeanne qui aurait, dit la légende, siégé à Rome de 855 à 858.

Perira (1) de famine et de guerre et de peste.
Rois et Roines viendront au siege où je me sieds,
Le front embas (2), lescher la poudre sous mes pieds ;
Mon regne est à jamais, ma puissance eternelle ;
Pour Monarque me sert l'Eglise Universelle ;
Je maintiens le Papat tout-puissant en ce lieu,
Où, si Dieu je ne suis, pour le moins Vice-Dieu.
Fils de perdition, il faut qu'il te souvienne
Quand le serf commandeur de la gent Rhodienne,
Veautré, baisa tes pieds, infame serviteur,
Puis chanta se levant : Or laisse, createur.
Apollyon (3), tu as en ton impure table
Prononcé, blasphemant, que Christ est une fable ;
Tu as renvoyé Dieu, comme assez empesché,
Aux affaires du Ciel, faux homme de peché.
Or faut il (4) à ses pieds ses blasphemes et titres
Poser, et avec eux les tiares, les mitres,
La banniere d'orgueil, fausses clefs, fausses croix,
Et la pantoufle aussi qu'ont baisé tant de Rois.
Il se void à la gauche un monceau qui esclatte
De chappes d'or, d'argent, de bonnets d'escarlatte :
Prelats et Cardinaux là se vont despoüiller
Et d'inutiles pleurs leurs despoüilles moüiller.
Là faut representer la mitre hereditaire

(1) Var. Ms. Tronchin : *Pourrira.*

(2) Lire : *en bas.*

(3) *Appollyon*, ou l'*Exterminateur.* On suppose que sous ce nom de l'un des êtres de l'Apocalypse, Aubigné a voulu désigner Léon X ou bien faire allusion à quelque propos attribué à ce dernier.

(4) Var. Ms. Tronchin : *Or il faut...*

Dont Jules tiers (1) ravit le grand nom de mystere
Pour, mentant et cachant ses titres blasphemans,
Y subroger le sien escrit en diamans (2).
  A droicte, l'or y est une despouïlle rare :
On y void un monceau des haillons du Lazare.
Enfans du siècle vain, fils de la vanité,
C'est à vous à traîner la honte et nudité,
A crier enroués, d'une gorge embrasée,
Pour une goutte d'eau l'aumosne refusée :
Tous vos refus seront payez en un refus.
  Les criminels adonc par ce procès confus,
La gueule de l'Enfer s'ouvre en impatience
Et n'attend que de Dieu la derniere sentence,
Qui, à ce point, tournant son œil benin et doux,
Son œil tel que le monstre à l'espouse l'espoux (3) :
Se tourne à la main droite, où les heureuses veües
Sont au throsne de Dieu sans mouvement tendües,
Extatiques de joye et franches de souci
Leur Roy donc les appelle et les fait Roys ainsi :
  « Vous qui m'avez vestu au temps de la froidure,
Vous qui avez pour moy souffert peine et injure,
Qui à ma seche soif et à mon aspre faim
Donnastes de bon cœur vostre eau et vostre pain,
Venez, races du Ciel, venez, esleus du Pere ;
Voz pechez sont esteints, le juge est vostre frere,
Venez donc, bien-heureux, triompher pour jamais (4)
Au Royaume eternel de victoire et de paix (5).

(1) Jules III.
(2) Ces quatre derniers vers ne se trouvent pas dans l'éd. de 1616.
(3) Var. Ed. de 1616 : *l'espouse à l'espoux.*
(4) Var. Ms. Tronchin : *à jamais.*
(5) Var. Ed. de 1616 : *d'une eternelle paix.*

A ce mot, tout se change en beautés eternelles,
Ce changement de tout est si doux aux fidelles :
Que de parfaits plaisirs ! O Dieu, qu'ils trouvent beau
Cette terre nouvelle et ce grand Ciel nouveau !
Mais d'autre part, si tost que l'Eternel fait bruire
A sa gauche ces mots, les foudres de son ire,
Quand ce juge, et non Pere, au front de tant de Rois,
Irrevocable, pousse et tonne cette voix :
Vous qui avez laissé mes membres aux froidures,
Qui leur avez versé injures sur injures,
Qui à ma seche soif et à mon aspre faim
Donnastes fiel pour eau et pierre au lieu de pain ;
Allez, maudits, allez grincer vos dents rebelles
Aux gouffres tenebreux des peines eternelles.
Lors ce front qui ailleurs portoit contentement
Porte à ceux-ci la mort et l'espouvantement.
Il sort un glaive aigu de la bouche Divine,
L'Enfer, glouton bruyant, devant ses pieds chemine.
D'une laide terreur les damnables transis,
Mesmes dès le sortir des tombeaux obscurcis
Virent bien d'autres yeux, le Ciel suant de peine,
Lors qu'il se preparoit à leur peine prochaine :
Et voicy de quels yeux virent les condamnés
Les beaux jours de leur regne en douleur terminés.
Ce que le monde à veu d'effroyables orages
De gouffres caverneux et de monts de nuages,
De double obscurité, dont au profond milieu
Le plus creux vomissoit des Aquilons (1) de feu
Tout ce qu'au front du Ciel on vid onc de coleres,
Estoit serenités ; nulles douleurs ameres

(1) Var. Ed. de 1616 : *des aiguillons*.

Ne troublent le visage et ne changent si fort
La peur, l'ire et le mal, que l'heure de la mort
Ainsi les passions du Ciel autresfois veües
N'ont peint que son courroux dans les rides des nües :
Voici la mort du Ciel en l'effort douloureux
Qui lui noircit la bouche et fait saigner les yeux.
Le Ciel gemit d'ahan (1), tous ses nerfs se retirent ;
Ses poulmons près à près sans relasche respirent.
Le Soleil vest de noir le bel or de ses feux ;
Le bel œil de ce monde est privé de ses yeux.
L'ame de tant de fleurs n'est plus espanouie ;
Il n'y a plus de vie au principe de vie.
Et, comme un corps humain est tout mort terra[ss]é
Dès que du moindre coup au cœur il est blessé (2),
Ainsy faut que le monde et meure et se confonde
Dès la moindre blessure au Soleil, cœur du monde (3).
La Lune perd l'argent de son teint clair et blanc,
La Lune tourne en haut son visage de sang :
Toute estoile se meurt ; les Prophetes fideles
Du Destin vont souffrir eclipses eternelles ;
Tout se cache de peur ; le feu s'enfuit dans l'air,
L'air en l'eau, l'eau en terre ; au funebre mesler
Tout beau perd sa couleur, et voici tout de mesmes
A la pasleur d'en haut tant de visages blesmes
Prennent l'impression de ces feux obscurcis ;
Tels qu'on voit au fourneau paroistre les transis.
Mais plus, comme les fils du Ciel ont au visage
La forme de leur chef, de Christ la vive image,

(1) *d'ahan*, de fatigue.
(2) Var. Ms. Tronchin : *frappé*.
(3) Ces quatre derniers vers ne se trouvent pas dans l'éd. de 1616.

Les autres de leur pere ont le train et les traits,
Du prince Belzebud (1) veritables portraits.
A la premiere mort ils furent effroyables,
La seconde redouble, où les abominables
Crient aux monts cornus : « O Monts, que faites-vous ?
Esbranl[ez] vos rochers et vous crev[ez] sur nous ;
Cachez-nous, et cachez l'oppobre et l'infamie
Qui, comme chiens, nous met hors la Cité de vie ;
Cachez-nous pour ne voir la haute majesté
De l'Aigneau triomphant sur le throsne monté. »
Ce jour les a pris nuds, les estouffe de craintes
Et de pires douleurs que les femmes enceintes.
Voici le vin fumeux, le courroux mesprisé
Duquel ces fils de terre avoyent thesaurizé.
De la Terre, leur mere, ils regardent le centre :
Cette Mere en douleurs sent (2) mi-partir son ventre,
Où les serfs de Satan regardent fremissans
De l'Enfer abayant (3) les tourmens renaissans,
L'estang de souffre vif qui rebrusle sans cesse,
Les tenebres espais plus que la nuict espaisse :
Ce ne sont des tourmens inventez des cagots
Et presentés aux yeux (4) des infirmes bigots,
La terre ne produict nul crayon qui nous trace
Ni du haut Paradis ni de l'Enfer la face.

(1) L'éd. de 1616 ainsi que l'éd. s. l. n. d. donnent ce mot incorrect : *Belzebub*.

(2) Var. Ed. de 1616 et s. l. n. d. : *sans*.

(3) *Abayant*, mis aux abois.

(4) Var. Ed. de 1616 :

Ce ne sont des tourmens tels que les idiots
Les présentent aux yeux.....

Vous avez dit, perdus : « Nostre nativité
N'est qu'un sort ; nostre mort, quand nous aurons esté,
Changera nostre haleine en vent et en fumée.
Le parler est du cœur l'estincelle allumée :
Ce feu esteint, le corps en cendre deviendra,
L'esprit, comme air coulant, parmi l'air s'espandra ;
Le temps avalera de nos faicts la memoire,
Comme un nuage espais estend sa masse noire,
L'esclaircit, la despart, la desrobe à nostre œil :
C'est un brouillard chassé des rayons du Soleil.
Nostre temps n'est rien plus qu'un ombrage qui passe,
Le sceau de tel arrest n'est point suject à grace. »
Vous avez dit, brutaux : « Qu'y a-il (1) en ce lieu
Pis que d'estre privé de la face de Dieu ? »
Ha ! vous regretterez bien plus que vostre vie
La perte de vos sens, juges de telle envie :
Car si vos sens estoyent tous tels qu'ils ont esté,
Ils n'auroyent un tel goust, ni l'immortalité ;
Lors vous sçaurez que c'est de voir de Dieu la face,
Lors vous aurez au mal le goust de la menace.

(1) Pour : *Qu'y a-t-il.* C'est une forme surannée. Le Ms. Tronchin porte : *Qu'il y a en ce lieu.*



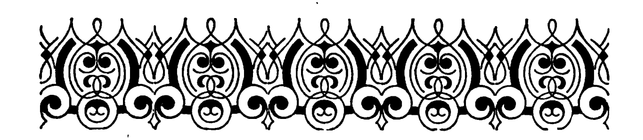
DISCOURS PAR STANCES

AVEC L'ESPRIT

DU

FEU ROY HENRY QUATRIESME

Il existe deux versions de ce Discours, *l'une dans les Ms. Tronchin,* VII, *f° 216 et suiv.; (un brouillon de ce même texte se retrouve au tome* IX *desdits Ms., f° 14, mais il ne contient que 19 stances au lieu de 56): l'autre au British Museum (Ms. Harleian, n° 1,216). Cette dernière, découverte en 1866, par M. Gustave Masson, et analysée dans le* Bulletin de l'Histoire de la Société du Protestantisme français, *parut la même année, dans le même bulletin (1866, t.* XV, *pp. 227-236). Le texte du Ms. de Bessinges, plus complet de trois strophes, fut recueilli par Eug. Reaume et de Caussade, et inséré au tome* IV *de leur édition des* Œuvres complètes de Théodore-Agrippa d'Aubigné *(Paris, Lemerre, 1877, in-8°). C'est ce dernier texte que nous reproduisons à notre tour. Nous donnons, en note, les variantes du Ms. Harleian, ainsi que quelques éclaircissements utiles à l'intelligence du texte.*



DISCOURS PAR STANCES

Boy, clair astre de feu, qui de haute naissance
Fis cheoir sur l'Univers, au bransle de la France,
Ce qu'eut le Firmament de guerres en son rond :
Ton berceau, signalé de serpentz en jonchée,
Fit du foudre un jouët, lorsque Rome fachée
Te mit l'Enfer (1) à dos et l'Espagne à ton front

Devant trois lustres faicts, les armes demandées
Graverent sur ta peau les pretextes brodées ;
Tu pris rang aux combats longtemps devant ton rang
Tu as, à face ouverte et sans effroy humée
Des bataillons croisez la poudre et la fumée,
Brossé parmy les fers et nagé dans le sang

(1) Variante. Ms. Harleian : *Luy mist l'enfer.*

Tu te vis talonné de ces bruslans courages
Qui cerchent (1) les combats au travers des naufrages :
Tu vins, vis et vainquis : c'est toy qui as porté
A tes juges, proscrit (2), le present de la vie ;
Ils ont par toy, banni (3), recouvert la patrie,
De toy, leur prisonnier, receu la liberté.

Et puis, pour couronner tes tempes honorées,
De victoires sans reigle en l'Europe arborées,
Admirable en la paix comme entre les guerriers,
Ta main qui ne prenoit la loy que de soy mesme,
D'une branche d'olive adgence un diademe,
Pressant en un chappeau tes palmes, tes lauriers.

Ma plume ainsy voloit m'emplumant d'esperance
D'animer plus qu'un autre à ses larmes la France,
Mieux louer, mieux pleurer que nul autre mon Roy ;
Quand un esprit de feu, mon docteur à predire,
Tourne mes yeux à voir par un grand doigt escrire :
Méné, Thekel, Pherès (4), en funeste paroy (5).

Cet esprit de feu pur, qui de son vent m'anime,
Ne m'abbaisse à polir quelques proses en rithme (6)
Pour travailler à moins qu'à la gloire de Dieu ;

(1) Lire : *cherchent.*

(2) Var. Ms. Harléian : *prescrits.*

(3) Ibid. : *bannis.*

(4) Lire : *Thecel, Pharès.*

(5) Ces cinq premières strophes se trouvent insérées dans l'*Histoire Universelle* d'Agrippa d'Aubigné (Appendix). Il en est de même des douzième et treizième stances.

(6) Prononcer : *rime.*

Me faict prendre mon ton dans le concert des Anges,
De reproches m'emplit, tarissant mes louanges
Dont le subject a pris sa fin dans son milieu.

Ce fut ce mesme esprit qui planta dans ma langue (1)
A un front redouté cette franche harangue :
« Tu nous monstres ta langue, o Prince grand vainqueur !
« La bouche de mon Roy a sa foy renoncée
« Or, Dieu qui seulement cette bouche a percée,
« Quand ton cœur la suivra, transpercera ton cœur. (2) »

Que si j'ay quelque fois haussé ta vigilance,
Tes labeurs, tes perils, tes ruses, ta vaillance,
Ce fut d'un stile et but differents des Jaquets,
Pour te laisser le goust du mal ou du bien dire,
Pour succer le mastic et pour le faire enduire
Mon amer ellebore entre les doux bouquets.

Vous qui vous amentez aux abbois de la France,
Lamentant une mort, mort de vostre esperance,
Qui, de tragicques vers detestez l'inhumain,
L'infame poux, le ver qui mit ce Roy par terre,
C'est assez remordu cette vilaine pierre ;
Laissons la pierre en poudre et baisons cette main.

(1) Variante. Ms. Harléian : *sur ma langue.*

(2) Allusion à l'attentat de Jean Chatel qui eut lieu le 27 décembre 1597. C'est une variante à la parole d'Agrippa d'Aubigné tirée de *Sa Vie à ses Enfants*, et rapportée dans notre notice. (Voir p. XXXIV.)

Suyvons là des desirs à faute de la veuë ;
Sans fuir, elle s'est retirée en (1) la nuë ;
Pour la connoistre, il faut monter au sacré lieu.
Cette premiere playe attend une seconde,
Si nous jugeons ces traicts dans le mirouër du monde,
Et non au Sainct des Saincts du grand temple de Dieu.

Prince qui, effrayé, transy en ton courage,
Un jour que la Mort pasle approcha ton visage
M'enquis si ton changer blessait le Sainct Esprit,
Encores une fois a ton ame lassée
Je rends ces veritez, comme lors ma pensée
T'apprit ce que l'esprit de science m'apprit.

Cette main, qui orna ta perruque de gloire,
Mit le sang à tes pieds, sur ton front la victoire,
La grace dons tes yeux, sur ta langue le miel :
Lasse de ces douceurs, desploia ses puissances,
Ferma l'huis aux biens faicts pour l'ouvrir aux vengeances,
Fouilla, non le thresor, mais l'arsenal du Ciel.

La main large de Dieu qui, par cinquante années,
En deluge versa tant de graces donnees ;
Du berceau condamné l'injuste mort chassa ;
Qui de ses doigts porta les landons de l'enfance,
Un bouclier au massacre, aux prisons delivrance,
La victoire aux combats, à la fin se lassa.

(1) Variante. Ms. Harleian : *dans la nuë.*

Celuy qui vid jetter, sans le trouver estrange,
Tant de valeurs à bas, tant de sang en la fange,
Les cœurs plus genereux aux plus lasches s[o]ubmis,
Trempa de sang royal les franges cramoisies,
Quitta son ame au vent, a l'air ses fantazies,
Le corps (1) aux assassins, le cœur aux ennemis.

Celuy qui ne sentit du grand Dieu la querelle,
Le meurtre de l'amy, du serviteur fidelle,
Le deshonneur du lict (2), pour suivre son dessein,
Pour luy n'ont rien senti et n'ont faict leur office,
Le valet de ses pieds, le chef de sa justice,
L'amy de son costé, la femme de son sein.

Prince, Rome paya de ton or les rebelles,
Elle a chassé au loing tes chiens les plus fidelles,
Pour de mastins muets et loups t'environner.
Tu as foulé aux pieds, au gré de cette beste,
Ceux qui avoyent gardé la couronne à la teste,
Ou qui avoient sauvé la teste (3) à couronner.

Dessoubs toy n'a fleury le docte et sa science :
Tu as hay la ferme et droicte conscience :
Tant prodigue aux putains, tant avare aux guerriers,
Payant les laschetez, punissant le courage ;
En vain, pour eslever des myrtes sans ombrage,
Tu as desraciné tant de chastes lauriers.

(1) Le Ms. Tronchin donne : *La Vie.*
(2) Cf. *Divorce Satyrique.*
(3) Variante. Ms. Harleian : *ta teste.*

Le noble, le soldat, le laboureur quemandent,
Ceux qui font abonder le pain ou le deffendent ;
Soubz toy sont eslevez et sont devenus gras
Les asnes du Clergé, les pourceaux de Finance ;
Enflant jusqu'à crever le ventre de la France,
Assechant (1) à la mort les jambes et les bras.

Tu as sacrifié les precieuses vies
Par un amour celeste à la tienne asservies,
En prestant leur courage aux ennemis sans cœur ;
De ces chefs triomphans tu as faict un hommage
A un monstre abattu, ordonnant en partage
Les honneurs aux vaincus et la honte aux vainqueurs.

Tu pris les sectateurs pour les causes de l'aize,
Tes braves esprouvez jusque dans la fournaize,
Tu les pris pour la cause et la marque (2) des feux.
Tu t'es faict le second du seducteur prophane,
Subtil persecuteur, pour à la Juliane (3),
Par menaces et dons, faire la guerre aux Cieux.

Tu as faict triompher Lybanie (4) ainsy comme

(1) *Assechant*, du verbe *assecher* ou *asseicher*, sécher.

(2) Ibid. : *manque*.

(3) Allusion à Julien l'Apostat.

(4) Variante. Ms. Harleian : *Lybaine*. Libanius, sophiste célèbre du IVe siècle, né à Antioche en 314, étudia dans Athènes sous Diophante, puis à Constantinople sous le grammairien Nicoclès et le sophiste Bémarque. Il ouvrit dans cette ville une école, puis ayant été banni comme coupable de magie, il s'en fut à Nicée, à Nicomédie, à Athènes, et se fixa définitivement à Antioche où il acquit une grande réputation. Il mourut vers l'an 390, âgé d'au moins 76 ans.

Un Terence Varron (1) triompha dedans Rome,
Pour là s'estre fuiant coulpable retiré;
Car la Cause de Rome est si foible, vilaine,
Que, qui est defenseur de l'idolle Romaine
Espere sans raison, s'il n'est desesperé.

Roy fin et doux, le fin est esloigné du sage,
La finesse est le propre ou du singe ou du page,
La prudence d'un Roy ni trompé ni trompeur;
Tu as perdu les tiens, faict tes haineux tes maistres,
Esté dur aux loyaux, trop pitoyable aux traistres:
L'un vient d'ingratitude, et l'autre vient de peur.

Ingrats, au sein desquels l'ame et l'amitié mortes
Vont tarir et tomber, vous estes de deux sortes:
Ou lasches oublieux, ou fiers mesconnoissans;

(1) Allusion à Marcus Terentius Varron, né à Rome, vers 116 avant l'ère vulgaire, mort, croit-on, dans sa 90e année, en l'an 27 avant J.-C. Savant auteur, puis tribun, Varron fut mêlé à la vie publique de son temps. Il y acquit plus de considération que d'honneur. A l'âge de 49 ans, il fut chargé par Pompée du commandement d'une flotte grecque avec laquelle il remporta sur les côtes de la Cilicie une éclatante victoire. Lors de la guerre civile, ses relations avec Pompée l'entraînèrent dans le parti de ce général. Toutefois, il se tint d'abord en repos, parlant même avantageusement de César dont il avait jadis cultivé l'activité. Mais quand il crut d'après les premiers événements que le destin se déclarerait pour Pompée, il ne négligea aucun moyen pour entraîner toute sa province dans le parti qu'il était déterniné à suivre. Plus tard, lorsque César eut triomphé, il changea d'opinion, achetant par des générosités sans nom la faculté de retourner à Rome et d'y solliciter les bienfaits du dictateur. Eloigné des affaires sociales, il obtint la mission d'établir et d'arranger une bibliothèque publique.

Des deux la main est seiche, ou bien saigne traitresse,
Car l'un laisse mourir les biens faicts de viellesse (1),
Et l'autre les esgorge encores fleurissans.

Ainsi vont à retours et par vicissitudes,
Dons et pardons d'en haut, d'embas ingratitudes ;
Dieu et les Roys n'ont pas mesme reigle d'Estat :
Dieu est pareil à soy, l'homme lasche et frivole
Va de l'aize au peché, des bourdeaux à l'idolle,
D'idolastre devient infidele, apostat.

Les Cieux, les elements te reprochent leurs peines,
La vie, les presants de tant d'ames humaines.
La mort t'avoit servi cent fois à poinct nommé,
Executant pour toy, si ce n'est pas toy mesme,
Ou l'extreme vertu, ou la beauté supresme,
Que trop tu hayssois ou avois trop aimé.

Tu n'a pas creu Michée (2) offencé à ta veuë,
Plus tot un Sedecie (3) à la teste cornuë :
Le berceau de Joas en ses aages derniers

(1) Pour : *vieillesse.*

(2) *Michée* (en langue hébraïque *Semblable à Dieu*), prophète né dans une bourgade de la tribu de Juda, prophétisa sous les règnes de Jonathan, d'Achaz et d'Ezèchias (c'est-à-dire depuis l'an 749 jusqu'à 679 av. J.-C.).

(3) *Sedecias*, dernier roi de Juda. On sait que ce prince, suivant les traces de ses prédécesseurs, se rendit odieux au peuple par ses débauches et ses impiétés. Il fut vaincu par Nabuchodonosor lequel lui fit crever les yeux et l'envoya ensuite en Chaldée, où il mourut de chagrin. Avec lui finit, vers l'an 587, avant J.-C., le royaume de Juda.

Lapida son Sauveur; l'oublieux Amasie (1)
Quitte son Dieu vainqueur, payé d'apostasie,
Adore de Seïr les Dieux, ses prisonniers.

Noz Docteurs, pour couvrir l'impudence sans bornes
Ont de Sedecias pris leurs bonnets a cornes;
Voz prudents ont le fort et regnant honoré,
Ne cachent plus Joas (2), mais aident à l'esteindre,
Et Dieu qui void le monde aimer ce qu'il doit craindre,
Laisse vaincre le droict pour en estre adoré.

L'édifice qui fut un trophée à ta vie (3),
Fut gloire au condamné, au juge ignominie,
Haussa les criminels, abbaissant au rebours (4)
Le Senat esperant contre toute esperance,
Qui des mains des François tira vive la France,
Quand Paris fut Madri[d], portant Paris à Tours,

(1) *Amasias*, huitième roi de Juda, fils de Joas. N'étant pas demeuré fidèle à Dieu, il fut battu et fait prisonnier par le roi d'Israël. Il ne recouvra sa liberté qu'en livrant les trésors du temple et mourut assassiné par ses sujets.

(2) Allusion aux intrigues qui eurent lieu pendant la minorité de Louis XIII.

(3) Aubigné fait ici allusion à la pyramide qui fut élevée devant le Palais de Justice, en mémoire de l'attentat de Jean Châtel. Ce monument, qui portait une inscription injurieuse pour l'ordre des Jésuites, fut abattu en 1605, à la sollicitation du père Cotton, devenu confesseur d'Henri IV.

(4) Var. Ms. Harleian : *à rebours.*

Quand les Prophetes faux des chaires mensongeres
Desguisoient et contoient ses fautes pour legeres,
Contre ces chiens muets une pierre s'esmeut ;
Une pierre en courroux d'avoir perdu sa place,
Prescha l'honneur du Roy, du grand Dieu la menace,
Et puis l'acier parla quand la pierre se teust.

Rome vid en mespris, honteuses ambassades (1),
Veautrez sur l'eschaffault, flattez de bastonnades :
Ceux qui t'ont faict gouster tel opprobre de miel,
Font ton honneur honteux, comme acquis par la honte ;
Ceux là ont arraché pour le moins à leur conte
Du Louvre ton grand cœur, ta belle ame du Ciel.

A qui as-tu payé, pour offertes donnees,
Coutras, Arques, Yvry, tes heureuses journees ?
De qui as-tu receu un benefice tel ?
L'offrande pacificque est à Dieu, non à l'homme ;
L'on doibt au Dieu du Ciel, et non au Dieu de Rome,
Non des veaux abattus, mais des cœurs sur l'autel.

L'Univers fut theatre à voir cette folie ;
Que de ri[s] y presta la bigotte Italie !
L'Espagnol admirant despouilla sa terreur,
L'Allemagne en gronda, l'Autriche fut esprise
D'ai[s]e, Piedmont d'espoir, de tristesse Venise,
Mais l'Anglois y mesla le mespris et l'horreur.

(1) Il s'agit ici des cérémonies humiliantes aux quelles les d'Ossat et le Cardinal du Perron, ambassadeurs du Roi, furent astreints.

Tu m'as faict lire escrit par le doigt de ta mere,
Qui sentoit en son fils la foiblesse du pere,
Les mots dorez qui d'or debvoyent rendre ta foy :
Tu as persecuté ton sang, ta sœur unicque (1),
Qui fit voir en sa mort comment la loy salique
N'avoit pas partagé la constance chez toy.

Cette louve Romaine (2), imperieuse beste,
Assize sur les fleurs que tu as sur la teste,
Exigeoit de ta main quelque servile coup ;
Tu lui rendois par an quelque ame noire serve :
Le berger enchanteur croit ainsy qu'il conserve
Ses brebis en livrant un mouton noir au loup.

Le vaillant espervier, noble pour sa coustume,
Ayant mis l'oysillon, la nuict froide, en sa plume,
Dès que le beau soleil à ses tenebres luit,
Le faict libre, et de loing marque sa course aislée,
Puis tourne le dos, fuiant d'une mesme volée
Avec le nom d'ingrat le soulas de la nuict.

Tu avois mis aux pieds un parti des fidelles
Qui, pressé dans ta plume et logé soubs tes aisles,

(1) Catherine de Bourbon, duchesse de Bar. Née à Paris, en 1558, cette princesse, sœur de Henri IV, manifesta de bonne heure un goût très vif pour la poésie. Elle avait depuis longtemps une vive inclination pour le Comte de Soissons, son cousin germain, lorsque des raisons politiques décidèrent Henri IV à l'unir à Henri de Lorraine, duc de Bar, en 1599. Catherine succomba à une telle alliance et mourut à Nancy, en 1604. Elle ne cessa jusqu'à la fin de pratiquer la religion réformée, ce qui lui fut un sujet de persécutions constantes.

(2) Catherine de Médicis.

Avoit chassé ta nuict (1) et t'avoit delivré
Des risques sur ton chef coup sur coup avenües,
Et tu le vois gemir dans les serres cornües
Du lanier impiteux à qui tu l'as livré.

Où est le sein amy qui chauffa ta froidure,
La main qui t'arracha de la prison obscure,
Et l'ami (2) qui te fit gouster la liberté ?
Tout cela est errant, exposé aux orages.
D'opprobres tu payas tes fideilles courages,
Et tes libérateurs de la captivité.

Te voyla resveillé : Madri[d] craignoit tes armes,
Piedmont s'agenouilloit, Rome jettoit des larmes,
Vienne t'alloit ceder comme au plus vertueux (3),
Les Anges s'accueilloyent à si haute entreprise,
Si ton ame eust esté du feu d'honneur esprise,
Non du tison fumant d'amour incestueux.

Ton orgueilleux dessein ne fit les Cieux propices,
N'interrogeant de Dieu la bouche pour auspices ;
De blasphemes contez, priant, tu l'offensois ;
Assiegé, non servi, d'infidelles canailles,
Après avoir banni ces gagneurs de batailles
Qui t'avoyent faict prier et combattre en françois.

(1) Var. Ms. Tronchin : *avoit chauffé la nuict.*

(2) Ibid. : *Et l'ame.*

(3) Variante empruntée au texte de l'*Histoire univ.* :
A ton resveil Madri[d] vouloit cacher ses armes ;
Qui n'y contribuoit estoit armé de larmes ;
Vienne alloit subir le ioug du vertueux.

Des porticques, des arcs, la pompeuse parolle
Empruntoit le gergon (1) des enfans de Loyolle (2);
Tout Paris desguisé en ces yeux se ravit.
En voulant triompher comme d'une deffaicte,
Il la faloit juger à faire, n'estant faicte ;
L'Europe l'attendoit et l'Europe la vit.

Voicy l'executeur (3) gros enflé de harangues
De la troupe qui ment Jesus au bout des langues :
Il vient noircir en deuil de noz pompes le cours ;
Il monte froidement, et l'assistance blesme
Ne s'esmeut de ces coups jusques au quatriesme (4),
Ou par trop infidelle, ou trop lasche secours.

Le Prince d'Assyrie en ce poinct je contemple
Et Baltazard saoulé dans les vaisseaux du temple,
Transi du bras du Ciel qui escrit la paroy.
Ces idolles de Cour contemploient un supplice,
Un bras d'Enfer gravant du haut Ciel la justice
Sur le sein condamné d'un misérable Roy (5).

Où estoient ces pavois, ces remparts de poictrines,
Qui, en tant de combats et mesmes aux salines

(1) Lire : *jargon*.
(2) *Ignace de Loyola*.
(3) Ravaillac.
(4) « Le meurtrier levoit la main pour le quatrième coup, quand il fut arresté et pris par le va-de-pied » (Aubigné : *Histoire univ.* Append.).
(5) Cette strophe manque dans le Ms. Harleian.

De Beauvois (1) assiegé, quoyque de prés surpris,
Jettent leur chef arriere, et de leur vie esteinte
Luy desrobent la mort, ornant le labyrinthe
De leur brave despouille, et le Ciel des esprits ?

A ta peau n'ont touché tous ces monstres estranges
Tant que tu fus gardé de fidelles et d'Anges ;
Mais la main où ton cœur par la crainte fut mis
Fit en son cher depost une mortelle bresche ;
Gemissement partout, chant de joye à la Flesche,
Honte et dueil aux François, triomphe aux ennemis.

Les filz du siecle auroient ces veritez fardées
De trompeuses couleurs : leurs phrases mignardées
Sentiroient la faveur, le bissac et la faim.
C'est icy qu'il falloit tonner dans les oreilles
La merveille (2) des Rois et le Roy des merveilles,
Car la grande merveille est celle de la fin.

Mais quoy, tant de beaux vers sur ce tombeau fleurissent
Tant de papiers noircis, tant de presses gemissent ;
On invente, on polit tout ce que peut l'humain :
Non, ces yeux n'ont jetté que pleurs de bienseance,
Si l'ame resolue à la juste vengeance
Ne la commande au cœur et le cœur à la main (3).

(1) *Beauvois-sur-Mer,* où Agrippa d'Aubigné sauva la vie à Henri IV (Cf. *Histoire univers.*).

(2) Var. Ms. Harleian : *Les merveilles.*

(3) Cette strophe manque dans le Ms. Harleian.

Ces mains, qui ont escrit de favorables styles,
Trop douces pour le fer, à venger inutiles,
Feront pour les bourreaux (1) fleurir leurs vanitez :
Mes mains qui donnent gloire à Dieu de tes offences
Se preparent au fer, plus dures aux vengeances
Qu'elles n'ont pas esté rudes aux veritez.

Roi qui te sieds enfant sur la peau de ton pere,
Rends toy le Ciel propice, et tout sera prospere ;
Donne paix à Sion, Dieu deffendra ta peau ;
Prends de son doux giron la garde singuliere ;
Si tu sors en celuy de la bande meurtriere,
Tu as soubs ton chevet l'homicide cousteau.

On ravit de ton sens l'histoire de ton pere,
On destourne ton cœur de l'amour de ta mere :
On oste le trophee au paternel tombeau ;
On cache de tes yeux la sanglance chemise,
Mais que la main du Roy taste où elle est assise,
Et elle y trouvera une funeste peau.

Prince qui dans le sein des assassins te plonges,
Non d'une voix d'airain coustumiere aux mensonges,
Mais de bouche fidelle et apprens et retien,
Tiens pour tout resolu que le meurtrier se vante
De te forcer au mal, et que la main fumante
Du sang du grand Henry veut espancher le tien.

Ou bien, courber ton chef precieux et insigne
Soubs la puante main et soubs le joug indigne

(1) Var. Ms. Harleian : *par les bourreaux.*

Qui hommage d'Enfer ses hommes et ses vœux ;
Roy dessoubs un maraut, un moine vil et salle
Plo[y]er les fleurs de lis soubs la clef infernalle,
Et la couronne d'or soubs une de cheveux.

Verrons-nous decrotter les pieds puants et salles
D'un faquin, d'un porcher dessus les fleurs royales,
Et dire, en trepignant dessus les fleurs de lis,
Comme..... (1) foulant l'imperieuse teste :
« Tu creveras des pieds toute sauvage beste,
Les lyons, les dragons, aspics et basilics. »

Le Regne est beau mirouër du regime du monde ;
Puis l'Aristocratie en honneur la seconde ;
Suit l'estat populaire inferieur des trois.
Tout peut se maintenir en regnant par soy-mesme ;
Mais j'appelle les Roys plo[y]ez soubs un supresme
Tyrans tyrannisez et non pas des vrais Roys (2).

Le Monarque du Ciel en soy prend sa justice,
Le Prince de l'Enfer exerce le supplice,
Et ne peut ses rigueurs esteindre ou eschauffer :
Le Roy regnant par foy, aussy humble que brave
Est l'image de Dieu ; mais du Tyran esclave,
Le dur gouvernement, image de l'Enfer.

Doux et mauvais present, la couronne, le chresme,
Sceptre, glaive, manteau, la main, le diadesme,

(1) Ce texte est incomplet dans les deux Ms.

(2) Dans le Ms. Harleian cette strophe est avant la précédente.

Vous gemirez dessoubs, avant que d'estre appris
A donner et punir sans commettre l'inicque,
Gardant sur le public et sur le domesticque
L'authorité sans haine et l'amour sans mespris.

Celuy n'est souverain qui reconnaist un maistre ;
Plus infame vallet, qui est valet d'un prestre.
Servir Dieu, c'est regner d'un regne seur (1) et doux.
Roys de Septentrion, heureux Princes et sages,
Vous estes Souverains qui ne debvez hommages,
Et qui ne voyez rien entre le Ciel et vous.

Royne (2), il faut oublier l'air et l'art de Florence,
Rends ton joug plus leger à la legere France,
Le Coq est amiable et superbe animal,
Les Lis sont beaux et blancs, leur forme specieuse
Mais leur douce fumée en teste vicieuse
Cause l'epilepsie et fait cheoir du haut mal.

Ta main empruntera chichement la substance
Que tu vas prodiguant aux ruines de France ;
Paris de ton honneur ternira son pavé !
Tu emprisonneras et te verras captive.
Puis, lasse d'estre mere et saoule d'estre vive,
Tu cherras au tombeau que tu auras cavé.

(1) Var. Ms. Harleian : *d'un règne pur et doux.*

(2) Marie de Médicis.

Tyrans à roide col, que les genoux on ploye
Aux pieds de Dieu, baisez le fils qu'il vous envoye,
Ou la verge de fer qui faict fondre et pourrir
Throsnes, sceptres, Estats en l'oublieuse cendre ;
Roys, colere du Ciel qui ne pouvez apprendre
A servir l'Eternel, apprenez à mourir.



MESLANGES

POESIES DIVERSES ET

PIÈCES SATYRIQUES

Nous avons réuni sous ce titre: Meslanges, *diverses pièces extraites, soit des Ms. Tronchin et du Recueil Monmerqué, soit des* Petites Œuvres meslées. *Ainsi qu'on le verra, quelques-unes de ces pièces destinées primitivement à faire partie du* Printemps, *furent rejetées hors du cadre de cette œuvre par l'auteur lui-même. Nous avons complété notre choix par des stances et des odes qui ne furent point composées pendant la jeunesse d'Agrippa d'Aubigné, et terminé le tout avec des poèmes satyriques qui suffisent à montrer la variété d'esprit du poète des* Tragiques.



POÉSIES DIVERSES

ALLUSION DES HIRONDELLES

QUI CHANGENT DE DEMEURE POUR L'HYVER,
AUX DESIRS LASSIFS QUI S'ESLOIGNENT POUR LA VIEILLESSE (1).

ES volages humeurs plus steriles que belles
S'en vont, et je leur dis : vous sentés, Irondelles,
S'esloigner la chaleur et le froid arriver,
Allez nicher ailleurs, pour ne fascher impures
Ma couche de babil, et ma table d'ordures :
Laissez dormir en paix la nuict de mon hyver.

D'un seul poinct le Soleil n'esloigne l'hemisp[h]ere,
Il jette moins d'ardeur, mais autant de lumiere.
Je change sans regrets, lors que je me repens
Des frivoles amours et de leur artifice.
J'aime l'hyver, qui vient purger mon cœur du vice,
Comme de peste l'air, la terre de serpens.

(1) *Petites œuvres meslées :* L'hyver du S[r] d'Aubigné, p. 148. M. Heyer, qui cite une partie de ces vers, croit qu'ils furent composés depuis le mariage d'Aubigné avec Renée Burlamachi.

Mon chef blanchit dessous les neiges entassées,
Le Soleil qui [me] (1) luit les eschauffe glacées,
Mais ne les peut dissoudre au plus court de ces mois.
Fondez, neiges, venez dessus mon cœur descendre,
Qu'encores il ne puisse allumer de ma cendre
Du brazier, comme il fit des flammes autrefois.

Mais quoi, serai-je esteint devant ma vie esteinte ?
Ne luira plus en moy la flamme vive et faincte ?
Le zele flamboyant de la saincte maison ?
Je fai[s] aux saincts autels holocaustes des restes
De glace aux feux impurs, et de naphte aux celestes :
Clair et sacré flambeau, non funebre tison.

Voici moins de plaisirs, mais voici moins de peines :
Le rossignol se taist, se taisent les [Syrenes] (2) :
Nous ne voyons cueillir ni les fruicts ni les fleurs :
L'esperance n'est plus bien souvent tromperesse,
L'hyver jouyt de tout ; bien heureuse vieillesse,
L[a] saison de l'usage, et non plus des labeurs.

Mais la mort n'est pas loin : cette mort est suivie
D'un vivre sans mourir, fin d'une fausse vie :
Vie de nostre vie, et mort de nostre mort.
Qui hait la seureté pour aimer le naufrage,
Qui a jamais esté si friand de voyage,
Que la longueur en soit plus douce que le port ?

(1) Le texte donne ce vers faux : *Ee soleil qui luit*, etc.
(2) Le texte porte : *sereines*.

COMPLAINTE A SA DAME (1).

Ne lisez pas ces vers, si mieux vous n'aimez lire
Les escrits de mon cœur, les feux de mon martyre:
Non, ne les lisez pas, mais regardez aux Cieux,
Voyez comme ils ont joint leurs larmes à mes larmes,
Oyez comme les vents pour moy levent les armes,
A ce sacré papier ne refusez vos yeux.

Boute-feux dont l'ardeur incessamment me tuë,
Plus n'est ma triste voix digne d'estre entenduë :
Amours, venez crier de vos piteuses voix,
O amours esperdus, causes de ma folie,
O enfans insensés, prodigues de ma vie,
Tordez vos petits bras, mordez vos petits doigts.

Vous accusez mon feu, vous en estes l'amorce,
Vous m'accusez d'effort, et je n'ay point de force,
Vous vous plaignez de moy, et de vous je me plains,
Vous accusez la main, et le cœur luy commande,
L'Amour plus grand au cœur, et vous encor plus grande,
Commandez à l'amour, et au cœur et aux mains.

(1) Cette pièce est extraite d'un recueil intitulé *le Sejour ou la Cresme des bons vers*, Rouen, Daré, 1626, in-12. Elle avait paru auparavant dans *Les Muses ralliées*, Paris, Mathieu Guillemot, 1603, in-12 (non signée) et dans *Le Parnasse des plus excellents poètes de ce temps*, Paris, Mathieu Guillemot, 1607, 2e vol., in-12.

Mon peché fut la cause, et non pas l'entreprendre ;
Vaincu, j'ay voulu vaincre, et pris j'ay voulu prendre.
Telle fut la fureur de Scevole Romain :
Il mit la main au feu qui faillit à l'ouvrage,
Brave en son desespoir, et plus brave en sa rage,
Brusloit bien plus son cœur qu'il ne brusloit sa main.

Mon cœur a trop voulu, o superbe entreprise,
Ma bouche d'un baiser à la vostre s'est prise,
Ma main a bien osé toucher à votre sein,
Qu'eust-il apres laissé ce grand cœur d'entreprendre,
Ma bouche vouloit l'ame à vostre bouche rendre,
Ma main sechoit mon cœur au lieu de vostre sein.

LARMES (1)

POUR SUZANNE DE LEZAI,
ESPOUSE DE L'AUTHEUR.

J'AY couvert mes plaintes funebres
Sous le voile noir des tenebres,
La nuict a gardé mes ennuis,
Le jour mes allegresses feintes :

(1) *Petites œuvres meslées*, p. 160. Les strophes 1, 2, 3, 5 et 6, publiées précédemment avec de très sensibles variantes dans *Le Parnasse des plus excellens poetes de ce temps* (Paris, Mathieu Guillemot, 1607, 2e vol.), ont été extraites de ce recueil par M. Frédéric Lachèvre, et réimprimées, comme inédites dans la *Bibliographie des Recueils collectifs de poesies publiées de 1597 à 1700*, tome I (Appendice). Paris, H. Leclerc, 1901, in-4° : *Plainte funebre pour la mort d'une dame.*

Cacher ni feindre je ne puis,
Pour ce que les plus longues nuicts
Sont trop courtes à mes complaintes.

Le feu dans le cœur d'une souche
A la fin luy forme une bouche,
Et luy ouvre comme des yeux,
Par où l'on voit et peut entendre
Le brasier espris en son creux :
Mais lors qu'on void à clair ses feux,
C'est lors qu'elle est demi en cendre.

Au printemps on coupe la branche,
L'hiver sans danger on la tranche :
Mais quand un acier sans pitié
Tire le sang qui est la seve,
Lors pleurant sa morte moitié,
Meurt en esté de l'amitié
La branche de la branche vefve.

Que l'œther souspire à ma veuë,
Tire mes vapeurs en la nuë ;
Le tison fumant de mon cœur
Un pareil feu dans le Ciel mette,
Qui de jour cache son ardeur,
La nuit d'effroyable splendeur
Flamboye au Ciel un grand comette.

Plaindroi-je ma moitié ravie
De quelque moitié de ma vie ?
Non, la vie entiere n'est pas
Trop pour en ces douleurs s'esteindre,

Souspirer en passant le pas
Par les trois fumeaux (1) du trespas,
C'est plaindre comme il faut se plaindre.

Plus mes yeux assechez ne pleurent,
Taris sans humeur ils se meurent :
L'ame la pleure, et non pas l'œil :
Je prendrai le drap mortuaire
Dans l'obscurité du cercueil,
Les noires ombres pour mon deuil,
Et pour crespe noir le suaire.

(1) *Fumeaux,* de *fumeau,* dernier souffle.

SONNETS

I (1)

Veulx tu savoir qui peult faire la vie heureuse,
Folastre d'Aubigné, ce sont ces points icy :
Des biens non pas acquis, mais trouvez sans soucy,
Bonne chere, beau feu, la terre fructueuse,

Point de procès, de noise, avoir l'ame joyeuse,
Le corps dispos qui n'est trop maigre ou trop farcy,
N'estre point cauteleux, ny point niais (2) aussi,
Avoir pareils amis, table delicieuse,

Sans crainte, sans soupçon, en sa bource un escu,
Belle femme gaillarde et n'estre pas cocu,
Un dormir sans ronfler, un repos sans se feindre

Qui face la nuit courte et contente les yeux,
Estre ce que tu veux, n'affecter rien de mieux,
Ne desirer la mort, la fuir sans la craindre.

II (3)

Je fuis celle qui veult, je veulx celle qui nye :
L'Amour desire vaincre et non se contenter.
Je mesprise le bien qu'on me vient presenter,
Mais j'ayme encores moins celuy qu'on me desnye.

(1) Cf. Ms. Tronchin, VIII, fol. 91, r. (2) Var.: *ny trop niais.*

(3) Cf. Ms. Tronchin, IX, fol. 91, v. Imitation d'Ausone. (Cf. *Les Epigrammes d'Ausone,* traduction littérale par Charles Verrier,

Je hay la trop lasçive ou trop craintive amye,
Je ne veulx ny saouler ma [soif] (1) ny tormenter.
Je crains une Diane impossible à dompter,
J'ay honte de Venus toute nuë endormye,

Car l'une trop vestuë a de plaisirs trop peu,
L'autre dormant à nud vous offre trop beau jeu.
Je veux doncq' que ma mye à regret abandonne

Son amour cher vendu et donné cherement,
Qui ait honte d'aimer, qui refuse en aimant,
Et qui n'ose nommer cela qu'elle me donne.

III (2)

AMOUR fut engendré du loisir vicieux
Celle qui le conçeut fut nostre Fanta[i]sie,
Nostre Volupté fut de la mere choisie
Pour bercer son enfant en nos cueurs ocieux. (3)

Il fut emmaillotté d'espoirs delicieux,
Allaitté des pensers aigres de Jalousie
Qui luy semblent plus doux que Nector, qu'Ambroisie.
Il est plus alteré, plus il s'abreuve d'eux :

Paris, Ed. Sansot, 1905, in-18). La même idée se trouve exprimée ailleurs par A. d'Aubigné. Voir p. 56 de la présente édition, vers 22 et note 2.

(1) Ce mot manque dans le texte.

(2) Cf. Ms. Tronchin 1, fol. 23. Ce sonnet destinè à faire partie de *l'Hecatombe à Diane* (L. 1 du *Printemps*), fut écarté par le poète, et rejeté parmi des pièces épigrammatiques.

(3) *Ocieux*, d'*ocius*, prompt, rapide.

Or, il n'est plus enfant, il est desja tout homme,
On ne l'apaise plus à présent d'une pomme,
D'un sonnet, d'un hochet, comme on fait les enfans,

Mais ce qui nous a fait congnoistre sa vieillesse,
C'est qu'il n'est plus friant que d'or et de richesse,
Et que son avarice est creuë avec ses ans.

IV (1)

Vous souhaittez un heur imaginaire,
Imaginant en noz affections
Qu'il y ait feinte avec nos fictions,
Pour rechercher le bien par son contraire.

Vous qui scavez tout ce qui se peult faire,
Devez juger que les perfections
De noz desseins sont loing des actions
Que l'on conçoit en l'amour du vulgaire ;

Puis vous suivez le sentier peu batu
Et ne vollez rien que pour la vertu.
Que pouvez vous desirer davantage ?

Il n'y a point de Pandolphe (2) entre nous
Et n'eust jamais son pareil tant que vous,
Si vous estiés un petit moins volage.

(1) Cf. Ms. Tronchin, VII, fol. 126, r. Ms. Monmerqué, p. 254. Sonnet écrit sans nul doute pour faire partie de *l'Hecatombe à Diane* (L. I du *Printemps*).

(2) Nous n'avons pu découvrir le personnage qu'Aubigné a désigné ici et auquel il fait allusion plusieurs fois dans ses vers.

V

EXTASE (1)

Ainsi l'amour du Ciel ravit en ces hauts lieux
Mon ame sans la mort, et le corps en ce monde
Va souspirant ça bas [s]a liberté seconde
De soupirs poursuivans l'ame jusques aux Cieux.

Vous courtisez le Ciel, foibles et tristes yeux,
Quand vostre ame n'est plus en cette terre ronde :
Devale, corps lassé, dans la fosse profonde,
Vole en ton paradis, esprit victorieux.

O la foible esperance, inutile souci,
Aussi loin de raison que du Ciel jusqu'ici (2),
Sur les aisles de foy delivre tout le reste,

Celeste amour, qui as mon esprit emporté,
Je me voy dans le sein de la Divinité,
Il ne faut que mourir pour estre tout celeste.

(1) Cf. Ms. Tronchin, vi, fol. 143, v., et viii, fol. 150, r. — *Petites œuvres meslées*, p. 158.

(2) Nous avons adopté ici la variante du Ms. Tronchin, le texte des *Petites œuvres meslées*, donnant par erreur : *jusques ici*. C'est le seul emprunt que nous ayons fait à ce Ms. qui contient de telles — et inutiles variantes — que nous renonçons à les transcrire ici.

A M. DE RONSARD (1)

VERS FAITS A SEIZE ANS.

Cette vertu, Ronsard, hautement emplumée,
Ce Pegaze sur qui ta dextre renommée
A desfait l'ignorance à la pointe des vers,
Qui fait qu'aux quatre bouts de ce large univers
Du Canibal sans loy jusques au Scythe estrange
Je n'ent[e]ns que Ronsard, Ronsard et sa louange,
Ce nom qui sur tout nom tyrannise fameux
Me fit un jour le sang bouillonner escumeux,
Sourciller, soupirer, me fit de collere yvre
Deschirer dix f[u]eillets, les premiers de mon livre.
Je disois mutiné, de ta gloir' envieux :
Qu'ay-je fait aux neuf Sœurs, qu'ay-je fait aux neuf Cieux
Qui ne m'ont accordé dominant ma naissance
D'un Mercure assendant, d'un soleil l'influance,
Un quint ou trisne aspect en la Maison d'honneur ?
Que ne fut mon destain d'honneur pour tout bonheur,
D'un lyerre honorant n'estant pesée ma vie !
Ce despit, ce courroux firent naistre un' envie
Qui n'est pas zoylique (2) et ne fait soubs ses dents
Estriper les aspics de qui les yeux ardents
Infectent flamboyans mesme la chos' aymée,
Qui gangnent, sans ravir, l'heur de la renommée,
Envie qui profite et qui jamais ne nuict,

(1) Cf. Ms. Tronchin, IX, fol. 11, r.
(2) *Zoylique*, méchant, envieux.

Qui n'a aucun accez aux Filles de la Nuict :
C'est une honneste envie, et cett' envie est telle
Qu'on ne peut bonnement sentir au vif sans elle
Cet aiguillon piquant qui du vice tortu
Nous fait tourner les pas au trac de la vertu.

CHANSON (1)

Adieu, douces beautez, si doctes à charmer :
Puisque je dis adieu, oyez mes tristes plaintes ;
Ce n'est plus en mourant que les larmes sont faintes,
La mort me semble douc' et l'adieu m'est amer.

Adieu, beaux yeux divins, autheurs du triste sort
Qui faict naistre des pleurs pour estaindre ma flame :
Tes pleurs ingrats s'en vont, mais ce feu dans mon ame
Rend l'adieu plus amer et plus douce la mort.

Adieu, bouche vermeille, où vienent se former
Tant de douces liqueurs et la douce harmonie
De mes tristes accors, la mortell' ennemie
Qui me rend la mort douc' et l'adieu tant amer.

Adieu, mains, qui liez d'un insensible effort
Les mains, les yeux, le cœur, le parler et la vie
Tenant ma liberté soubz des loix asservie,
Qui rend amer l'adieu, mais bien douce la mort.

(1) Cf. Ms. Tronchin, IX, fol. 6, v.

Adieu, celeste voix, puissante d'animer
Les rocs plus endurcis et la plus dure escorce ;
Pourquoy ce doux accent, mais trop cruel s'efforce
De rendre la mort douc' et l'adieu tant amer ?

Adieu, sein tout d'albastr' où j'asseurois mon port :
Si je fais (1) la descente et faille que je meure,
Mettez soubz un teton mon cœur et dès cett' heure
Combien qu'amer l'adieu, douce sera la mort !

PREPARATIF A LA MORT (2)

EN ALLÉGORIE MARITIME

C'est un grand heur en vivant
D'avoir vaincu tout orage,
D'avoir au cours du voyage
Tousjours en poupe le vent :

Mais c'est bien plus de terrir
A la coste desirée,
Et voir sa vie asseurée
Au havre de bien mourir.

Arriere craintes et peurs,
Je ne marque plus ma course
Au Canope, ni à l'Ourse,
Je n'ai souci des hauteurs :

(1) Le texte du Ms. Tronchin porte : *Si je fuis.*
(2) *Petites œuvres meslées (Tombeaux)*, p. 173.

Je n'espie plus le Nord,
Ni pas une des estoiles,
Je n'ai qu'à baisser les voiles
Pour arriver dans le port.



PIÈCES SATYRIQUES

ODE (1)

MARROQUIN (2), pour te faire vivre,
J'avois entassé un gros livre
Envenimé d'un gros discours
De tes chaleurs, de tes amours,
Et par tes aages impudiques
Arrangé tes fureurs saphiques.

(1) Cf. Ms. Tronchin VIII, fol. 117, v. et suiv. Cette ode, ainsi que celle qui suit, fut insérée par Eug. Reaume et de Caussade au Livre II du *Printemps*. (Ed. des *Œuvres complètes*, etc.) Nous avons cru devoir, en raison de leur caractère caustique, placer ces vers parmi les poésies satyriques. N'y a-t-il point là comme une réminiscence de l'*Antèrotique* et des *Stances contre une vieille* de Joachim du Bellay ? Comparées aux poèmes agressifs du temps, ces strophes envenimées écrites pendant la jeunesse de l'auteur, offrent de curieuses variantes à la *Macette* du sieur de l'Espine et de Mathurin Régnier, ainsi qu'aux pièces de mœurs des Mont-Gaillard, des Berthelot et des Sigognes.

(2) On trouvera dans *Les Avantures du Baron de Fæneste,* L. II, chap. XVIII, de curieuses et vives particularités sur le personnage visé ici, lequel n'était autre qu'une vieille entremetteuse d'Agen : « Le Roy de Navarre, y est-il dit, estant à Agen, avoit promis à une vieille maquerelle, nommée Maroquin, de lui donner une nuictée de sa majesté, pourveu qu'elle lui livrast une de ses belles sœurs. La vilenne avoit eu quelque verole et la peau grenée dont elle avoit eu ce nom... etc... »

Là je contois que ton berceau
A peine fut jamais puceau,
L'horoscope de ta naissance,
Les passe temps de ton enfance,
Comme on faisoit, quant tu criois,
Changer en un rire ta vois
Au branle gay d'une chopine,
A voir chaucher (1) une ge[l]yne (2),
La chienne et le chien enbesez (3),
Deux pour l'un et l'autre entassez.
Jamais tu n'estois resjouie
Q'en contemplant la vilenie,
Une cane soubz un canard,
Une oy' envezé (4) d'un jard.
Puis je contois au second aage
Le segond progrez de ta rage,
Comme à six et sept et huit ans,
Tous les garçons petis enfans
Tordans autour du doit leurs guilles (5),
Fourgonilloient tes espondrilles (6).
Trois ans aprez en un garet (7)

(1) *Chaucher*, pour *chevaucher*.

(2) Gelyne, poule. Le Ms. donne à tort : *gesyne*.

(3) *Enbesez* ou plutôt *embesés*, accouplés.

(4) *Envezée*, même sens qu'*embezée*.

(5) *Guille*, canelle en bois pour tirer le vin. Ici, l'image prend un sens obscène.

(6) *Fourgonilloient*, fourgonnoient,... *estondrilles*, ventre et matrice.

(7) Var. du Ms.

Et te firent en un garet
Avorter d'un haran soret

Tu leur fis un haran sauret
Ou un monstre presque semblable,
Et puys pour te rendre (1) agreable,
Comment tu fis ton marroquin
Paroistre de loin chevrotin,
Qu'en trois cens fortes de mesnage
Tu revendis ton pucelage,
Que tu seuz à trois cens gascons
Le vendre de trois cens façons.
Et depuis croissant ton courage
Et ta chaleur ainsi que l'aage,
Tu estallois ton marroquin,
Tirant du noble et du coquin
Le plaisir et la recompence.
Je n'oubliois pas ta prudence
Qui est de vendre ta beauté
Autant que tu as ach[e]té
Le blanc cheuz un apoticaire,
Et prenant autant pour le faire,
Mais puis aprez, avecq' le temps,
Diminua ce passe temps.
Tu enrageois alors que l'aage
T'afoiblist le cors, non la rage,
Les attraitz, et non la chaleur,
T'osta les amans, non le cueur,
Au lieu de louer ton bagage,
Te força de prendre à louage,
Et te fit en mordant tes doits
Acheter ce que tu vendois (2).

(1) Ibid. : *J'escrivois pour estre.*

(2) Ces quatre derniers ont été ajoutés de la main d'Aubigné, en marge du Ms.

Je n'oublioys que (1) qui se jouë,
A toy et se frotte à ta jouë,
Il se leve blanc et beau filz,
Et je contois comme tu fis
Un autre chauve de la teste
Emporter du poil de la beste
En luy donnant (2) de tes cheveux,
Et à un vieillard chaleureux
Tu fis grand proffit, ce me semble,
Alors que vous frottans (3) ensemble
Lors qu'il n'avoit plus que deux dans,
Tu luy en crachas trois dedans.
Je contois que j'ay ouy dire
Que tu pleures, que tu soupire,
Que tu gemis, que tu te plains,
Esprouvant les faitz des humains.
Je fais là un héraclitique (4)
Et un discours philosophique,
Puis je conclus qu'aiant gousté
Des hommes l'imbecilité,
Tu pleures sur la creature
Et sur les defaux de nature.
Enfin je fis dire à mes vers
Ta brave descent' aux Enfers,
Que tu voulus payer la barque
Comme d'une lettre de marque

(1) Variante du Ms. : *J'escrivois que cil.*

(2) Ibid. : *Et luy donnois.*

(3) Ibid. : *branlant.*

(4) *Héraclitique,* qui tient à la doctrine d'Héraclite, philosophe morose.

Et ofrant ton cas à Caron,
Mais luy du plat d'un aviron
Te bailla tel coup sur la fesse
Qu'il te jeta hors de la presse,
Puis alors tout l'Enfer qui voit
Qu'une grand' putain arrivoit
Court en gros, chaqu'un se depesche
Comme à la marchandise fresche.
Tout l'Enfer sur toy fut lassé,
Tout fut recreu, tout harassé,
Et tout à la fin de la dance
Fut boir' au fleuve d'oubliance,
Car au combat reiteré
Chaqu'un se sentit alteré,
Et chaqu'un perdit la memoire,
Hormis maroquin qui pour boire
Ne pouvoit son train oublier,
Mais Radamant la fit noyer :
Marroquin fut demy noyée
Avant sa chaleur oubliée (1).
Il y a mille autres discours
De tes salles chaudes amours,
J'avoys imité l'Eneide,
Les nommans Maroquineide,
Mais lorsque ce livre fut fait,
Ch[a]cun le trouva si infait,
Les vocables d'art si estranges,
Que j'ay enterré tes louanges,
Et n'estant plus semblable à moy

(1) Ces vingt-quatre derniers vers ont été ajoutés de la main d'Aubigné en marge de son Ms.

Ores je m'en excuse à toy
Et je t'advise que mon aage
M'a fait moins heureux et plus sage,
Et si ce n'estoit que je veux
Que des filles les chastes yeux
Ne s'offencent lisans mon livre,
A jamais je ferois revivre
D'ords (1) et d'impudiques discours
Tes ords, impudiques amours.

(1) *Ords*, sales.

SONNETS

I

L'AUTHEUR TROUVA EN PASSANT PAR AGEN UN FORT BEAU CHIEN NOMMÉ CITRON, QUI AVOIT ACCOUSTUMÉ DE COUCHER AVEC SA MAJESTÉ. IL LUI FIT COUDRE SUR LE COL, EN FORME DE PLACET, CE QUI S'ENSUIT ; ET LE CHIEN NE FAILLIT POINT DÈS LE SOIR A S'ALLER PRÉSENTER AU ROI (1).

SIRE, vostre Citron (2) qui couchoit autrefois
Sur vostre lit paré (3), couche ores sur la dure :
C'est ce fidelle chien qui apprit de nature
A faire des amys et des traistres le chois :

(1) Ce sonnet, extrait des *Petites œuvres meslées du sieur d'Aubigné* (p. 166) et des Ms. Tronchin (VII : *Les Tragiques,* fol. 6), se trouve, en outre, dans *Sa vie à ses enfants*. (Cf. Ed. des *Œuvre complètes,* I, p. 36.) Cette dernière version offre de légères variantes, et contient ces quelques lignes susceptibles d'en éclairer le sens : *En passant Agien pour remercier Madame de Roques, qui luy avoit servi de mere en ses afflictions, il* [Aubigné] *trouve chés elle un grand epagneul, nommé Citron, qui avoit accoustumé de coucher sur les pieds du Roy, et souvent entre Frontenac et Aubigné. Ceste pauvre beste qui mouroit de faim luy vint faire chere : de quoy esmeu il le mit en pension chez une femme et luy fit coudre sur le collet qu'il avoit fort frisé, le sonnet qui s'ensuit... Ce chien ne faillit pas d'estre mené le lendemain au Roy qui passoit par Agien et qui changea de couleur en lisant cet escrit...*

(2) Var. *Vie de d'Aubigné, à ses enfants : Le fidele Citron.*

(3) Ibid. : *sacré.*

C'est lui qui les brigands (1) effrayoit de sa voix,
Et de (2) dents les meurtriers ; d'où vient donc qu'il endure
La faim, le froid, les coups, les desdains et l'injure,
Payement coustumier du service des Rois.

Sa fierté, sa beauté, sa jeunesse agreable
Le fit cherir de vous, mais il fut redoutable
A vos haineux, aux siens, pour (3) sa dexterité

Courtisans, qui jettez vos desdaigneuses veuës
Sur ce chien délaissé mort de faim par les ruës
Attendez ce loyer de la fidelité

II

DU PAON ET DU COURTISAN (4)

QUAND le paon met au vent son pennage (5) pompeux,
Il s'admire soy-mesme, et se tient pour estrange :
Le courtisan ravi de sa vaine loüange,
Voudroit comme le paon estre parsemé d'yeux.

Tous deux sont mal fondez, aussi de tous les deux,
Quand il faut s'esprouver, la vaine gloire change,
Comme le paon miré dans son pennage (6) d'Ange
En desdaignant ses pieds devient moins glorieux.

(1) Ibid. : *briguans.*
(2) Ibid. : *Et des dents.*
(3) Var. *Petites œuvres meslées :* lire, *par.*
(4) Ce sonnet tiré des *Petites Œuvres meslées du sieur d'Aubigné* (p. 166), se trouve en outre dans *Les Avantures du Baron de Fæneste* (Au Dezert, imprimé aux despens de l'autheur, 1630, Livre I, chap. XIII).
(5) Var. *Aventures du Baron de Faeneste : pennache.*
(6) Ibid.

Encore est nostre paon au courtisan semblable,
Que de la voix sans plus il se monstre effroyable,
Il descouvre l'ami qui le loge chez lui.

Il est jaloux de tout, il est sujet aux rheumes (1) :
Ils different d'un poinct, que l'un monstre ses plumes,
Et que l'autre est paré du pennage (2) d'autrui.

III (3)

HUGUENOTS, vous croiez qu'au doux sein de l'Eglise
Sont nourris et sauvez les fideles sans plus :
Nous disons que parmi les agneaux, les eleus
Elle embrasse les boucs et les loups favorise

Cayer (4) voulut loger les putains en franchise,
Canoniser pour Saincts les verolez perclus.
Nostre Eglise l'a pris quand vous n'en vouliez plus ;
Catholique, il poursuit encore son entreprise.

(1) Prononcer : *rhumes.*

(2) Ibid.

(3) Cf. *Aventures du Baron de Faeneste*, L. II, chap. XII. — Ms. Tronchin, VII, fol. 5 (sur onglet) et 242 v. Dans l'une de ces deux dernières versions des Ms. ce sonnet a pour titre : *Syllogisme expositoire sur la controverse si l'Eglise est des eslu seulement à Cayer qui l'impugne*. (Cf. *Confession de Sancy*, remarques sur le chap. IX. Ed. de Cologne, 1720, t. II, 1re partie, et Cf. Haag : *La France protestante*, article Cayer).

(4) Pierre-Victor Palma Cayet, controversiste et chroniqueur (1525-1610). Elève de Ramus et comme lui calviniste, il abjura sa nouvelle religion (1595), se fit ordonner prêtre et devint professeur d'hébreu au collège de Navarre. Ses *Chronologies* ont été insérées dans la collection des *Mémoires* de Michaud et Poujoulat, t. XII et XIII.

La paillarde le veid (1) Martyr pour les bordeaux,
L'Avocat des putains, sindic des macquereaux ;
Elle ouvre ses genoux, l'accolle très humaine,

Honteux, banni, puant, verolé, ladre vert
Huguenots, confessez que l'Eglise Romaine
Tient son giron paillard à tous venans ouvert (2).

IV

SONNET DONNÉ AU ROI CHARLES IX
Sur l'imitation de : *Dicitus Ægyptus* (3)

L'Egypte fut stérile et fut neuf ans sans eau
Quand Buzire (4) incité du malheureux Thrazie (5)
D'offrir à Jupiter ses hostes en hostie,
Paya le conseiller de son conseil nouveau.

Sous Assuere (6), Aman a filé son cordeau,
Comme l'autre donna à l'Egypte la pluye :
L'autheur de Mont-Faucon (7) sa potance a bastie,
Et Perille (8) esprouva le premier son taureau.

(1) *le veid,* le vit. (2) Cf. Th. de Bèze : *Passavant.*
(3) *Petites œuvres meslées,* p. 159. — Ms. Tronchin, VI, f. 144.
(4) *Busiris,* roi légendaire de l'Egypte ancienne. Suivant Appollodore, il était fils d'Ægyptus et fut tué par Antomate ; suivant Diodore, c'était le gouverneur auquel Osiris, avant de s'engager dans ses grandes conquêtes, remit le commandement de la partie septentrionale de l'Egypte voisine de la mer et de la Phénicie. Le même auteur semble ailleurs le considérer comme le fondateur d'une dynastie.
(5) *Thrasie,* conseiller du roi Busiris.
(6) *Assuerus,* roi d'Assyrie. (7) Enguerrand de Marigny.
(8) *Perillos,* auteur du taureau d'airain de Phalaris.

Sire, vostre France est tant seiche et tant stérile
Elle nourrist près de vous maint Thrasie et Perille,
Thrasie en conseil qui n'ont pas telle fin,

Offrans à leurs desseins le plus cher sang de France.
Hé ! punissez de feu ces boutefeux, afin
Que l'artisan de mort espreuve sa science.

V

SONNET DONNÉ AU ROY CHARLES NEUFVIESME (1)

Quel astre nous encline ou plustot nous maistrise
Quand la teste et les bras et les pieds et les yeux
Ont pensé, mis et faict et employé contre eux
Le conseil, la vertu, la force et l'entreprise.

Le conseiller, le noble et le peuple et l'église
Corrompus, mutinés, irritez, vicieux,
Ont mesprisé le droict, l'honneur, la loy, les Cieux,
Pour l'or, le fer, le meurtre, et l'avare Prestrise.

L'un nous vend la raison, l'autre destruit les siens,
Le tiers pille le quart, envieux de ses biens.
Ne vendez les estats, et Themis s'achemine ;

Employez vostre noble, il se fera puissant :
Soulagez le bas peuple, il est obeissant :
Mais pour guerir le quart que tout on l'extermine.

(1) Cf. Ms. Tronchin, VI, fol. 238 v.

VI (1)

FRANÇOIS (2), honte de France, opprobre des François,
Superbe à la gent serfve et humble à l'ennemie
Qui tout pact', tout serment, toute foy establie,
Autant qu'il a juré rompit autant de fois,

Enfin, n'ayant laissé sainctes aucunes loix,
Le sang l'a suffocqué dont il eut tant d'envie,
Avant l'aage et trop tard son ame il a vomie,
Eschantillon pourry du gros sang des Vallois.

Bardaches (3) delaissez, pourrez vous bien en rire ?
Pleurent les nations qu'il cogneut sans destruire,
Que Dieu en ait pitié s'il conneut quelque Dieu !

Icy pourrit le corps : suy, passant, et l'eslongne,
Car avecque (4) ce corps pourrit en mesme lieu
Le renom plus puant que l'infecte charongne.

VII (5)

SARDANAPALE (6) n'eust de masle qu'une image,
Et de femme l'esprit, le vouloir et les faicts :

(1) Cf. Ms. Tronchin, VIII, fol. 258, r. Ce sonnet porte pour titre : *Traduction de l'inscription latine de l'auteur*.

(2) *François*, duc d'Alençon, frère de Charles IX, mort en 1584.

(3) *Bardaches*, pédérastes, gitons. (4) Var. : *Car ainsi que*.

(5) Cf. Ms. Tronchin, VIII, fol. 241, r. « L'autheur mit ce sonnet entre les mains du Chancelier de Chiverny (*) pensant luy donner un placet, et, s'estant apperçeu de sa faute au bout d'un quart d'heure, le vint retirer de ses mains avec beaucoup de ruses et de péril. » (Note de l'auteur.) (*) *De Chiverny (Philippe Hurault, comte de)* 1528-1599. Garde des sceaux sous Henri III et plus tard sous Henri IV.

(6) Henri III (Cf. *L'Isle des Hermaphrodites*, ed. citée).

Ce Roy, homme de nom, en ses plaisirs infects
Devient putain de cœur, et de geste et d'usage :

L'un eut de feminin l'habit et le courage,
L'autre tient en sa cour escolle d'attifets :
Plus tot que son serail l'un vit ses gens deffaicts ;
Nous aimons mieux sentir que prevoir le dommage.

Le premier pour avoir mesprisé son vainqueur
Esteint dedans un feu son lasche et salle cœur,
Homme de ce poinct seul, ainsy Henry consomme

Sa vie en ses plaisirs ; mais l'infame transy
N'aura pas tant de cœur, car il differe ainsy
Du premier en vertu que l'autre fit d'un homme.

VIII (1)

Des monstres avortez, bastards de la Nature,
Nos peres presageoient quelque gauche malheur,
Changement de l'Empire ou bien de l'Empereur,
Et chantoient de nouveau la nouveauté future.

Les noirs courbeaux preschans quelque noire adventure
Crouassent sur le Louvre et la mesme rumeur
Qu'on voit sur les bourdeaux y chante nostre honneur
Où mesmes les pechez peuvent servir d'augure.

(1) Cf. Ms. Tronchin, VIII, fol. 239, r.

Le Chimere à trois corps, trois vices unis en un,
Ainsi que le forfaict à Sodome commun,
Nous promettent aussy une commune peine.

Cassiopée accrené (1) a desguisé les Cieux
Et sans cercher (2) au Ciel la menace incertaine,
Nos pechez sont-ils pas des monstres à nos yeux ?

(1) Dans cette constellation, apparut le 11 novembre 1572 (selon la Chronique du temps), une étoile qui, après avoir brillé d'un vif éclat, disparut brusquement au mois de mars 1574.

(2) *Chercher.*

SUR L'APOTHEOSE DU CARDINAL BOROMÉ (1)

N'ESTIMEZ plus choses estranges
De voir logé parmi les Anges,
De voir comme un Dieu estimé,
Mais estimé pour belle chose
Le sacro saincte apotheose
Du Sainct Cardinal Boromé

S'il falloit par la perfidie
Faire la guerre à l'Heresie,
Dispenser d'un serment formé,
Et faire tomber dans le piege
Ceux qui n'adoroient le Sainct Siege,
On employait Sainct Boromé,

Quand il falloit par conscience
Allumer le feu de la France
Et l'entretenir allumé,
Mettre la Ligue à la campagne,
Perdre tout pour servir Espagne
C'estoient coups de Sainct Boromé

(1) Borromée (Saint Charles), archevêque de Milan, 1538-1584. Fût l'âme du Concile de Trente. Paul V le canonisa, au commencement de nov. 1610. Cette pièce est extr. des Ms. Tronchin, VII, fol. 6 *bis*, et VIII, fol. 152. On en trouve une version dans *la Confession de Sancy* (Cf. Remarques du chap. IX. Ed. de Cologne, 1720).

Pour changer la paix à la guerre,
Mettre au sang les Roys de la terre,
Et les armer à poinct nommé
Pour profiter de leur discorde,
Qui scavoit toucher cette corde
Comme Sainct Charles Boromé ?

Si un cardinal hypocrite
Avoit honte de sa marmite
Et consentait au reformé,
Ou s'il opinait pour la France,
Une pillule de Florence
S'apprestoit par Sainct Boromé

Ou pour une mesme bouchée
A la vieillesse refronchée (1)
D'un Pape trop peu animé
Au grand dessein, ou qui consente
D'oster au concile de Trente,
On employoit Sainct Boromé.

Ou bien si quelque Dieu en terre
Employoit tous les jours de Sainct Pierre,
Après un Espagnol nommé,
On luy abregeoit ses années
Par les sacro sainctes menées
Du pieux Charles Boromé.

Quand on fit aller à Venise
Les Saincts assassins de l'Eglise,
Rendre Pere Paul assommé,

(1) De *refronché*, renfrogné.

Qui fit cette saincte menée
Et qui a payé leur journée,
Sinon Sainct Charles Boromé ?

Toutes les marques generales
Qu'on nomme vertus cardinales.
Rendoient ce bon Sainct estimé :
L'inceste et bougrie ordinaire
Ont mis hors du rang du vulgaire
Le canonizé Boromé.

Voicy donc, les Saincts de Castille,
Sont Sainct Flaigne, Sainct Joanille,
Sainct Genet par tout renommé,
Sainct Perron martyr de verolle
Sainct Chastel, Clement et Loyolle,
Sainct Ravaillac, Sainct Boromé,

Aux devotions coustumieres,
Aux serments, aux vœux, aux prieres
Christ est mort, Dieu n'est plus nommé ;
Sans plus en Italie on parle
De la Madone et de Sainct Charle
D'elle moins que de Borromé.

Pour bien adjurer un coupable,
Pour conjurer quelque vieux Diable
Où il faille un Saint renommé :
Si un gueux demande une aumosne,
On n'appelle que la Madone,
Avec Sainct Charles Boromé

Voilà ses œuvres meritoires,
Œuvres supererogatoires,
Voila pourquoy est reclamé
Des Saincts parmy la compagnie
Et en la saincte Lætanie
Le bon Sainct Charles Boromé.

SUR LE JEU DE LA PASSION (1)

Ceux qui ont joué batteleurs,
Sur l'eschaffaut de noz malheurs,
Les meurtres et les perfidies :
Joüeurs, qui joüans du couteau
On jetté le sang comme l'eau,
Comiques de ces tragedies,

sont ceux là mesme que tu voy
Jouër des farces de la Croix ;
Nation sanglante, infidelle,
Bourreaux, estimez-vous si peu
La passion d'en faire un jeu ?
Car la joüer, c'est joüer d'elle.

Encor les canailles ont faict
Un choix trop vilain trop infect
D'un pourry verollé, infame,
Pour en faire le filz de Dieu,
Et la plus grand putain du lieu
Pour representer Nostre Dame.

(1) Cf. Ms. Tronchin, VII, fol. 251 v.

SUR SAINCT CLAUDE (1)

L'AN mil cinq cent soixante et quatre,
Les Huguenots vindrent combattre
A Sainct Claude nos garnizons,
Et cette allarme fut si chaude
Qu'ils bruslerent Monsieur Sainct Claude
Avec l'Eglise et les maisons.

La devotion renversée
Fut habillement redressée
Par un Moyne filz de putain,
Gentilhomme de bonne race,
Qui remit en la mesme place
Un larron pendu à Dortain.

Pelerin qui fais le voyage
Et pour cela ne perds courage,
Fays arborer, si tu me crois,
Au Prestre qui montre l'idolle
Un licol au lieu d'une estolle,
Et la potence pour la croix.

[CONTRE LA PRESENCE REELLE] (2)

N'EST-CE point sans raison que ces champis desirent
Estre sur les humains respectez en tous lieux,

(1) Cf. Ms. Tronchin, VII fol. 258 v. Sainct-Claude, ville du Jura, possédait alors une célèbre abbaye fondée au V[e] siècle. Saint Claude y avait son tombeau.

(1) Ms. Tronchin, VII. On sait que les Calvinistes ne reconnaissent pas la *présence reelle*.

Car ils sont demi dieux, puisque leurs peres tirent
Leur louable excrement de substance des Dieux.

Et si vous adorez un cyboire pour estre
Logis de vostre Dieu, vous debvez, sans mentir,
Adorer ou le ventre ou bien le cul d'un Prestre,
Quand ce Dieu mesme y loge et est prest d'en sortir.

Tout ce que tien le Prestre en sa poche, en sa manche,
En sa braguette est sainct et de plus je vous dy
Qn'en aiant desjeuné de son Dieu le dimanche,
Vous devez adorer son estron du lundy.

Trouvez vous cette phrase et dure et messeante ?
Le Prophete Esaye en traictant de ce point
En usoit, appellant vos Dieux Dieux de fiente,
Or digerez le tout et ne m'en laissez point.

SUR LES COMPORTEMENS DU DUC DE GUYSE (1)

Par tout je treuve un duc de Guyse
Si humble, si doux, si humain,
Et si jamais je ne l'advise
Qu'il n'ait le bonnet à la main :
S'il trouve un marchand par la ruë,
Le gueux, la vieille, ou l'artisan,
Surtout un Prestre il les saluë ;

(1) Ms. Tronchin, VII, f. 240 v. Il s'agit d'Henri de Lorraine, dit le Balafré.

Mais s'il rencontre un Courtisan,
Il saute à bas le premier, voire
Deust-il descendre en un bourbier,
Et si cela se faict par gloire,
Ce n'est pas gloire de barbier
Que je le pense bien connoistre :
Ce mattois faict tout sur ma foy
En serviteur pour estre Maistre,
En valet pour devenir Roy.

EPIGRAMMES

I (1)

Cette espine a poussé mainte fleur argentine
Pour ceux qui lors portoient la couronne d'espine;
Elle eut nouvelle vie et prit nouveaux effors,
Non au champ des tueurs, mais à celuy des morts.

II (2)

Ce filz semé à l'avanture (3),
Ce Prince, horreur de la nature,
Lequel en bougresques amours
Dedans Romme surmonte Romme,
S'y faisant voir à tous les jours
Chargé de vin, chargé d'un homme ;

(1) Sur « l'espine qui fleurit au cimetiere des Saints Innocents, le dimanche qui suivit le massacre de la Saint Barthelemy. » (Cf. Aubigné : *Hist. univers.*)
Sur l'espine qui fleurit après le Massacre des Saints Innocents
(2) Cf. Ms. Tronchin, III, fol. 51. (3) Charles IX.

En vengeance de la putain
Qui le mit au monde sans pere,
Va ahanant soir et matin
Pour faire des enfans sans mere.

III (1)

Tu as choisis la Comtesse
Pour te mener à la messe,
Cela n'est rien de nouveau,
Et pourquoy ? Et vrayment parce
Que c'est le faict d'une garce
De mener l'autre au bourdeau.

IV (2)

Si quelque Diable est veritable,
Charles Boromé trespassé
Fit miracle et chassa le Diable
Que vif il n'avait pas chassé :
Mais quoi ! estant mort peut-il estre
Plus charitable, ou bien plus fort ?
Non, c'est qu'un porc, un Moyne, un Prestre
Ne font de bien qu'apres la mort.

(1) A une damoiselle laquelle se voulant revolter voulut estre menée a la messe par une Comtesse, garce du Roy.

(2) « Sur l'Apotheose du Cardinal [Boromé], sur ce qu'une femme disoit avoir esté demoniaque plusieurs fois, conjurée par le Cardinal en vie, et depuis, selon le rapport de son Demon, delivrée pour avoir touché au tombeau du mort. » [Note de l'auteur]. Cf. Ms. Tronchin, VII, 237 r.

PIÈCES INÉDITES

STANCES — DIALOGUES — CHANSON
SONNETS

Les XIII pièces qui suivent et composent la dernière partie du présent volume, sont extraites intégralement du Manuscrit Monmerqué, auquel nous avons fait déjà de notables emprunts. Mêlées à d'autres poésies notoires d'Agrippa d'Aubigné, et portant, comme celles-ci de la main même de Madame de Maintenon, le nom de leur auteur, elles n'ont point jusqu'à ce jour été recueillies, soit que les éditeurs aient craint d'en surcharger inutilement leurs Recueils, soit qu'elles aient été méconnues. Rien pourtant ne justifie à nos yeux un tel ostracisme, et bien que ces petits ouvrages ne se retrouvent pas dans les fameux manuscrits de Bessinges, on ne saurait mettre en doute leur authenticité. Composées pendant la jeunesse du poète et destinées à faire partie du Printemps, *ces pièces retiennent l'attention, et, grâce à leur forme personnelle autant qu'à l'accent de sincérité dont elles témoignent, dénoncent leur auteur. Nous les reproduisons telles qu'on peut les lire dans l'original, mais en nous réservant de détacher et d'exclure de notre choix, deux poèmes qui ne se présentent là qu'à l'état de fragment, et de fragment illisible.*



STANCES

I (1)

O vous pleins de pitié, plaignez, pleurez ma perte
Qui ne sera jamais par le temps recouverte,
En ses tenebres lieux;
Et faictes entre vous des complainctes funebres,
De moy qui n'ay recours, vivant par les tenebres,
Qu'aux larmes de mes yeux.

Je ne suis plus au rang des ames bien heureuses,
Je cherche çà et là les cavernes hideuses
Pour y faire sejour.
Les plus obscures nuicts me servent de lumiere,
Je n'attends seulement que mon heure derniere
Pour anuiter mon jour.

Quand j'entendz murmurer [c]es fontaines si claires,
Je redouble mes cris de cent peines ameres,
En me resouvenant

(1) Ms. Monmerqué, p. 78.

De la belle clarté que la mort m'a ravie
Pour changer mes plaisirs en la piteuse (1) vie
Où je suis maintenant.

Ah ! que n'ay je le cueur faict d'une pierre dure
Pour supporter l'ennuy que sans cesse j'endure,
Et ronge (2) mon cerveau ;
Mais pourquoy suis je né si comblé de misere,
N'eust-il pas mieux valu qu'au ventre de la mere
J'eusse faict mon tumbeau !

Je ne me plaindroy pas, si ma peine irritée,
Avoit en sa fureur une heure limitée
Et que l'on peut guerir ;
Mais je me plains a toy ô fortune cruelle
Qui me fais esprouver une mort eternelle
Et si ne puis mourir.

Et que ne faictes vous ô Parques infernalles
Que je soys compagnon de ses ombres si palles.
Qu'on desvalle (3) au ce[r]cueil.
Vous chasseriés par là mes trop cruelles peines
Aussi bien n'ay je plus ne poux, ne sang (4) aux veines
Qui ne soit plein de dueil.

(1) De *piteux*, qui inspire la pitié. Voir p. 18, de la présente edition, Sonnet XIX, vers 2 : *Tesmoins piteux des douleurs de genne.*

(2) Pour : *Et qui ronge.*

(3) De *devaler*, descendre. Voir p. 176 de la présente edit. Sonnet V [Extase] vers 7 : *Devale, corps lassé, dans la fosse profonde.*

(4) Pour : *ni poul, ni sang.*

II (1)

Vous fleuves(2), vous rochers, vous Antres effroyables,
Et vous buissons touffus qui [v]oiez ma langueur,
Si jamais aux amans vous fustes pitoyables,
Escoutez a ce coup la peine de mon cueur.

Vous plaisans oisillons, dont l'amoureuse flame,
Faict chercher voz pareilz, heureux acouplement,
Quand esteignez le feu qui brusle dans vostre ame
Exempts de jalousie, escoutez mon tourment.

Vous arbres transformez, si avez souvenance
De vostre forme humaine, espanissez (3) voz fleurs,
Montrant que desirez aider à ma vengeance,
J'arrouse (4) cependant voz tiges de mes pleurs.

Et vous sœur du soleil, deité chasseresse,
Qui, dedaignant l'amour, errez parmy les boys,
Que les Nimphes tousjours suivent a grande presse,
Pour l'amour d'Hipolithe accourez a ma voix.

Vous, satires cornuz, vous, Nimphes amoureuses,
Qui avez essaié de Narcis le desdain,
Fuyez ses demy boucs, courez toutes peureuses,
Vengez telle rigueur de vostre propre main.

(1) Ms. Monmerqué, p. 80.

(2) Le texte donne cet hémistiche faux : *Vous fleuves et vous rochers.*

(3) *Espanissez,* epanouissez. Voir p. 47 de la présente edit. Ode V [Epithalame] : *L'aurore leve la teste* | *Pour espanouir le jour.*

(4) *J'arrouse,* j'arrose. Cf. *Le Printemps* [*Vision funèbre de Suzanne*], 5e stance (Ed. Eug. Reaume et de Caussade, III) : *Vien ma bouche arouzer.*

III (1)

Ha cueur infortuné, pauve cueur miserable,
Est ce donc le loyer d'une ardeur immuable,
Et le prix merité,
De ma fidelité ?

Languir si vaynement sans aucune esperance
Sans pretendre une fin a si longue souffrance,
C'est n'aymer rien plus fort
Que l'heure de la mort.

Que de pensers divers en mon ame agitée
Que de soupirs ardens ma belle Callithée
D'ennuis et de tourmens,
Pour mes allegemens.

Helas ! j'endure tant et si ne m'oze plaindre,
Le froid de voz rigueurs ne sçauroit pas estaindre
Tant soit peu de l'ardeur
Que jay dedans le cueur.

Si ne suis pres de vous, je me pers en moy mesme,
Loin de vous, je languis d'une douleur extresme,
Pres ou loin je ne suis
Qu'au fort de mes ennuis.

Il vous fut bien aisé triumpher de mes flames
Vous qu'on adore ainsi qu'un soleil de noz ames
Et que ne pourriez-vous
Asservir entre nous.

(1) Ms. Monmerqué, p. 81.

Mais qu' est- ce une victoire, alors quimpitoiable
[Vous] foulé soubz les piedz un vaincu miserable,
Le pardon et l'honneur
D'un si brave vainqueur.

IV (1)

VERTES Forestz, verds prez, verds monds et vertes pleines
Qui vous esjouissez,
Est ce pour vous moquer de mes cruelles peines
Que vous reverdyssez !

N'ay-je cent mille fois faict oyr mes complainctes
D'une esclatante voix ;
N'ay-je veu de grands Rocz les durtez estre ataintes
Du dueil que je reçois.

Et vous qui jouissez, plaintes d'humeur vitalle
N'avez compassion
De mon mal angoisseux, mal helas ! qui egalle,
Le torment (2) d'Ixion.

Chascun sur vostre verd se peint une esperance,
Et je n'espere rien
Ou si j'espere helas ! ce n'est rien qu'une absence
De mon desiré bien.

(1) Ibid. p. 83.
(2) *Torment*, tourment.

Si parmy l'epaisseur de voz fueilluz (1) ombrages
Quelque Nimphe a requoy (2),
Attainte de mon mal fuit les flames sauvages
Pour plaindre son esmoy,

Et cherchant le destour de quelque antre effroiable,
Ne vueille dedaigner,
D'avoir pour son confort, pres d'elle, un miserable,
Je veux l'accompagner.

Là nous irons pl[a]ignans noz communes miseres,
Importunan[t] les cieux,
Qui peut-estre rendront noz amitiez prosperes
En exaulçant noz v[œ]ux.

Qui es-tu, qui redit d'une voix eslongnée (3),
Les plaintes que je fais ?
Es tu point quelque Nimphe en amour dedaignée
Qui de dueil te repais ?

Ah ! c'est toy, belle Echo, qui plains ton infortune,
Plains aussi mon malheur,
Fais sçavoir aux forestz que leur vert m'importune
Accroissant ma douleur !

(1) *Feuillus*, couverts de feuilles Cf. *Le Printemps*, Stances I (Ed. Eug. Reaume et de Caussade, III, p. 71, vers 30) : *Et les arbres feilluz*.

(2) *A requoy*, en repos.

(3) *Eslongnée*, eloignée.

V (1)

ME fault-il tant souffrir,
Voyant le beau de vostre belle face,
Sans avoir part en vostre bonne grace
Ou sans pouvoir mourir.

Mille, mille trepas
Poussent mon ame aux Enfers a toute heure,
Mais le mesme œil par qui fault que je meure
Faict que je ne meurs pas.

Hicar ainsi mourut
Pour aspirer a une chose haute,
Eternisant par l'honneur de sa faute
Le tombeau qui luy plust.

Cest Hicar aprocha
Du grand Soleil la face inaprochable
Tant qu'en saoulant son cueur insatiable
Content, il trebuscha.

VI (2)

D'UNE chesne d'amour, l'amour me tient pris,
D'une flamme d'amour, l'amour m'a espris,
D'une flesche d'amour, l'amour m'a percé
Mais le lien se reserre tousjours,

(1) Ms. Monmerqué, p. 124. Cette pièce est en vers blancs.
(2) Ibid. p. 145.

Mais tousjours la flamme renaist,
Le fer se trempe dans moy,
Et chascun me redonne la mort.

Quelle force de sort me peut relascher,
Quelle froide liqueur me peut rafreschir
Quel sort de juste me peut garentir (1),
Rien ne le peut que l'effort de la mort ;
Tout se courbe soubz le pouvoir
De l'œil qui dompte mon cœur,
Et tousjours me redonne la mort.

Si le neud qui me tient ne veult lascher,
Si le feu qui me cuit ne veult s'aslentir,
Si le fer qui me poin[c]t ne veult s'asmolir,
Vienne la Parque soudain me guarir ;
Vienne et vienne et v[e]nge ce tort
Tuant le cueur de mon cueur
Qui cruel me redonne la mort.

Qu'elle tranche le las (2) qui tant m'a serré,
Qu'elle glace le feu qui tant m'a bruslé,
Qu'elle brise le traict qui ţant m'a blessé,
Puis que ce neud, que ce feu, que ce fer
Serre, brusle, blesse d'amour
Le cueur cruel de mon cueur
Qui tousjours me redonne la mort.

(1) Le texte donne ces mots illisibles : *Quelle sorte de just.*
(2) *las*, lacs.

VII (1)

O spectacles hideux,
O nuit cruelle, mere a mes fieres pensées,
O Espritz fascinez, o regards tenebreux,
Quelles horreurs de mort en mon ame tracées
Epouventent mes yeux.

Le sens espouventé
Du captif de la mort, a qui tu fais la guerre,
Discerne bien les traitz du visage gasté
Et en ne voyant rien que les os et la terre
Il voit bien ta beauté.

Car de toy le plus beau
Vivoit et ne pouvoit se perdre avecq' la vie
Et ton œil en la mort a esté le flambeau,
Et mon ame avecq' toy a esté asservie
Dans le poudreux tumbeau.

Aye de moy pitié,
O pitoyable esprit si l'amoureuse flamme
Encore apres la mort possede ta moitié,
Et puis qu'entre les os tu vois encor ton ame
Chercher ton amitié.

J'arracheray mon œil
S'il voit une beauté, mon cueur s'il la desire,
Je bannis mon esprit s'il veut bannir le deuil,
Mon ame, si son ame est ailleurs qu'au martire
Et son Ciel qu'au cercueil !

(1) Ms. Monmerqué, p. 271.

VIII (1)

Ce n'est pas la musette ou le luth que j'accorde
Pour enfler un doux vent ou pincer une corde,
Mais les cieux tournoyans en douces unissons
Font un accord parfaict avec la voix des anges;
Phœbus en trouva l'air, Mercure les louanges,
Les élémens transis escoutent mes chansons.

Le Ciel se courbe en soy pour baiser son ouvrage,
Il sent pour son chef-d'œuvre une amoureuse rage.
Comme une mère folle, il embrasse amoureux
Son plus beau, son parfaict. Et de pareille braize
En escripvant ces vers, affollé je les baise
Mais plus pour leur subject mille fois que pour eux.

Le pur, le clair, le beau, le plus parfaict du monde,
Le tout s'amasse en un, faict une boulle ronde
Qui s'apelle du tout, l'ame, l'esprit et l'œil,
Du pur, du clair, du beau, du parfaict de nature,
La parfaicte beauté, plus belle, claire et pure,
Se faict soleil qui l'est mesme à l'autre soleil.

Soleil je te permectz, d'estre l'ame celeste.
Ceste Royne sera l'ame de tout le reste;
Tous astres ont de toy la vie et la clarté
Rien n'est ça-bas de clair, que cela qu'elle esclaire
De tout le beau du Ciel, je t'avoueray le pere
Dy que ton oultre beau, tient d'elle sa beauté.

(1) Ms. Monmerqué, p. 276.

L'amour de la beauté, print naissance premiere ;
L'amour au clair soleil a donné la lumiere ;
Pour ce quil fit le monde et luy donna le jour.
Or sans ceste beauté, l'amour est mort au monde.
Elle est cause premiere et l'amour le seconde
Car l'amour vit par elle, et tout vit par l'amour.

Si ceste Royne meurt, la beauté s'en va morte
La beauté en mourant, l'amour du monde emporte,
Tout le monde se meurt en la mort de l'amour,
Autant que durera la machine du monde
Durera la beauté qui n'a point sa seconde
Et tant que durera le soleil et le jour.

Astres vous pouvez bien donner des influences
Esclairer, incliner, mais toutes voz puissances
Astres, ne peuvent pas violenter les cueurs.
Cest astre luyt ainsi, mais de plus belles flames
Il n'esmeut les humeurs ; mais il force les ames
Je le sens à ces vers et à d'autres fureurs.

Le Ciel est le palais de voz beautez ignées (1).
C'est par vous qu'aux saisons les lois sont ordonnées,
Jugez quel est le plus, de la terre ou des cieux ;
Vous estes faict pour elle et luy faictes service
Par le chemin de l'aer ; elle est vostre nourrice
Aussi la faict-on mere et de vous et des Dieux.

(1) *ignées*, d'*igné-e* qui est de feu. Cf. *Le Printemps*, Stances XVI (Ed. Eug. Reaume et de Caussade III, p. 103 vers 26) : *L'esprit qui a un cors vif, subtil et ignée.*

Cieux, astres et soleil vous servez vostre mere ;
De pavillon tendu, de flambeau de lumiere
Vous estes instrumens servan[t] à sa beauté,
Vous osez vous penser telz que ceste Deesse,
Vous servez à la terre, elle est vostre maistresse
Et la terre ne sert qu'à sa divinité.

La terre soubz ses pas se tapisse de Rozes
Son [pleur] (1) espanouy le sein des fleurs descloses,(2)
Ell' esclave soubz soy de la terre le Roy
Le Ciel troublé se faict tout d'azur à sa veue,
Son œil va delivrant le soleil de la nue,
Et l'univers se plaist soubz le joug de sa loy.

Ceste Royne si belle est de la beauté l'ame,
La beauté de l'amour, l'amour donne la flame
Au soleil, le soleil la donne à l'univers.
L'univers, le soleil, l'amour, la beauté die (3)
Qu'ilz ont l'ame, le jour, la naissance et la vie
Du superbe subject de mes superbes vers.

Quel œil la pourra voir, sans en brusler d'envie
Quelle oreille l'ouyra, sans quelle en soit ravie,
Quel sens l'aprochera sans transir l'admirer
Quel Esprit sans juger, quelle bouche sans dire
Quelle voix sans louer, quelle main sans l'escrire
Quelle ame sans amour, quel cueur sans desirer.

(1) Le texte fournit ce mot illisible : *fleur*. Le poète veut désigner ici la rosée.

(2) *Descloses*, fanées.

(3) Pour : *disent*. Il faudrait d'ailleurs : *dient*.

DIALOGUES

I (1)

LE CUEUR — LES YEUX

A[H] ! que n'est il permis aux ruisseaux de mes pleurs,
Vainement se coulant, de noyer mes langueurs,
Puisqu'il fault, ô mon cueur, que l'ame de ma vie
Te soit ores ravie.

Que ne me croyois-tu pauvre cueur insensé,
Avant que d'estre ainsi a outrance blessé,
Sans aller ignorant pourchasser ton remede
D'où ton malheur procede.

O cueur infortuné, qui soulois (2) librement
Te paistre en ton desir, quand vigoureusement,
Les apastz de l'amour ne peuvent trouver place
En ta gaillarde audace.

C'est à juste raison que maintenant tu meurs
Puis que tu t'es toy mesme aprestè ces malheurs ;
La mort doit t'agreer, puis que par elle cesse
Le tourment qui te presse.

(1) Ms. Monmerqué, p. 85.
(2) *Souloit,* du verbe *souloir*, vouloir.

Mais avant que franchir l'horreur du mortel pas,
Puisque franchir le sault mon cueur ne veux tu pas (1)
D'un parler s[y]ncopé (2) sanglotant a voix basse
Declare (3) ta disgrace.

RESPONCE

Je veux s'il se peut faire au moins ains (4) que mourir
La cause de ma mort tristement discourir
Mais las, je connoy bien que ma vigueur s'abaisse,
Et que mon sang me laisse.

C'est de vous, yeux hardiz, qui trop mal aduisez
Au port Acherontide (5) ores me conduisez,
C'est de vous que me vint la premiere estincelle
De ma flame mortelle.

Puis que legers ainsi vous fustes, o mes yeux,
A me precipiter pour me former un mieux
Pourquoy ne fustes-vous messagiers de ma peine
Vers ma douce Inhumaine.

Vous seul, estes motifs de mon malheureux sort,
Vous seul, estes partant coupable de ma mort,
Mais puis qu'il faut mourir, que le destin l'ordonne,
Mes yeux je vous pardonne.

(1) Le sens demande : *tu ne veux pas.*

(2) *Sincopé*, de *syncope.*

(3) Le texte donne, en dépit du sens : *déclarer.*

(4) *Ains*, mais. Selon la remarque de Vaugelas, ce mot dont le sens peut s'étendre au delà de sa signification ancienne, à une toute autre force que *mais* pour dénoter les choses opposées. Ici il faudrait lire : *avant.*

(5) *Acherontide,* qui tient de l'Acheron. C'est une image commune aux poètes du XVI[e] siècle.

Pour ce qu'en regardant celle pour qui je meurs
Vous avez, en mon fiel, meslé mille douceurs
Et que ne puisse au moins m'en aller en ta grace,
Or à Dieu je trepasse.

Ainsi mourut un cueur accablé de soucy
Pour avoir en aimant, langoureux et transy,
Comme d'un feu, couvert les flammeches cuisantes
D'un trop hault lieu nayssantes.

II (1)

DEMANDE

Nimphes qui des coulantes eaux
Abandonnez les belles plaines,
Voz cueurs, des amoureux flambeaux,
N'ont-ils jamais senty les peynes ?

RESPONCE

La plupart de noz cheres s[œ]urs
Parmy les ondes doux coulantes
De je ne scay quelles odeurs
Ont quelquefois esté bruslantes.

DEMANDE

Donc vous ignorez la poison,
Les traicts, les apas et la flame
Qui nous darde en toute saison,
Le dieu qui dans l'eau nous en flame.

(1) Ms. Monmerqué, p. 87.

RESPONCE

Nous avons peu jadis sçavoir
Que l'amour estoit en nature ;
Mais non pas comme il fault pourvoir
Contre les traictz de sa pointure.

DEMANDE

Hé ! belle[s] Nimphe[s] on ne peut
A ce mal trouver medecine ;
Plus on le chasse et plus il veut
Prendre sur noz cueurs de racine.

RESPONCE

Quoy, ses feux violans auront
Pouvoir sur ce royaume humide,
Et devorans, embrazeront
Le Ciel, la terre et l'aer liquide ?

DEMANDE

Nimphes, croyez que cest enfant
Penetre les fleurs de la terre,
Et s'est veu jadis triumphant
Des lieux que le Cocyte enserre.

RESPONCE

Puis qu'il te fault cherir, Amour,
Ton carquois, tes traicts et tes flames,
Vien[s] habiter nostre sejour
Pour embrazer noz moistes ames !

CHANSON (1)

Pourquoy d'une pillarde main
Cueilles-tu pour parer ton sein
Tant de fleurs fraischement escloses ?
Pourquoy ces beaux lys blanchissans ?
Pourquoy ces œillets rougissans ?
Pourquoy vas tu cueillant ces roses ?

Si la blancheur du lys te plaist
Si le teint pourpré de l'œillet
Si le teint des roses vermeilles
Nature n'a-[t-]elle pas peint
Ton sein et ta bouche et ton teint
Avecques des couleurs pareilles.

Pareilles non, je m'en desdis,
Les roses, les œillets, les lis,
De ton sein, ta bouche et ta face,
En blancheur rougeur et vermeil
N'ont rien au monde de pareil
Tout s'en fault que rien les surpasse.

(1) Ms. Monmerqué, p. 75. Les strophes I, II et XI de cette pièce ont été publiées déjà par M. Henri Monod dans son curieux ouvrage : *La Jeunesse d'Agrippa d'Aubigné.*

Ce n'est donc pas pour te parer,
C'est seulement pour comparer
La beauté de leur couleur vive,
Affin que l'œil, voyant ces fleurs,
Juge plus belles les couleurs
Qui peignent ta beauté naifve.

Et ce n'est pas hors de raison,
D'apporter pour comparaison
A ta beauté ces fleurs nouvelles ;
Les fleurs sont filles du printemps ;
Ce sont fleurs de l'avril des ans,
Que les beautez des dames belles.

Ces roses, ces œillets, ces lys,
Ains (1) que ta main les eust cueillis
Reverdissoient leurs fleurs ternies,
Un doux zephir les esventoit,
Leur tige en terre s'humectoit
Par l'esgout des larmeuses pluyes.

Ainsi les fleurs de ta beauté,
Desja voisines de l'esté
Qui d'un œil ardant les regarde
Sentent le vent de mes souspirs,
Plus fort que celuy des zephirs
Qui de fanir (2) les contregarde (3).

(1) *Ains*, mis là pour : *avant*.

(2) *Fanir*, pour *faner*.

(3) *Contregarde*, de *contregarder*, protéger comme d'un rempart. Cf. *La Création* (Ed. des *Œuvres complètes*, etc.), chant XIII, p. 426, vers 9 : *Or leur utilité est de contreguarder | Les principes de vie...*

Ainsi ô Maistresse, tes fleurs
J'arroze par l'eau de mes pleurs
Dont le cours eternel chemyne ;
Fleurs que je ne puis arracher
Car toy plus dure qu'un rocher
Attache trop fort leur racine.

L'abeille au jardin bourdonnant,
Les fleurs du printemps butinant
La douleur de leur suc attire
Puis de l'humeur de ce suc doux
Elle en compose le miel roux
Confit dans ces coffres (1) de cire.

Mon regard qui court affamé
Aux fleurs de ton jardin aimé,
Leur humeur doulce a long traict hume,
Mais contraire aux filles du ciel
Au lieu de confire du miel
Je confis tout en amertume.

Il faict beau voir en son vermeil
La rose aux rayons du soleil
Desboutonner sa robe neufve ;
Mais le mal est que quelquefois
La cueillant, elle point les dois
Quand la main ses espines treuve.

Ainsi n'est il rien de plus beau
Qu'en toy voir, comme en un tableau,
Tout le beau des beautez divines ;

(1) Le texte du Ms. donne : *goffres*.

Mais las, je trouve à mon malheur,
Dessoubz la beauté de ta fleur
La pointure de mille espines.

La roze n'espoint (1) que la main,
Mais ton espine dans le sein
Coup sur coup mon cœur espointelle (2) ;
La main n'a qu'un peu de cuison
Mais par ton coup plein de poison
Je sens ma douleur eternelle.

Le seul remede à me guerir,
C'est l'espoir que j'ay de mourir ;
Ce remède en moy tu essaies,
Je le veux par un coup plus fort
Hastes toy de chercher ma mort
T'enivrant au sang de mes playes.

(1) *Espoint,* du verbe *espoindre,* piquer. On disait encore, *espoinçonner.*

(2) *Espointelle,* pique, aiguillonne. Var. du verbe *espoindre.* Voir note précédente.

SONNETS

I (1)

Ce clair flambeau illuminant mes yeux,
Ceste beauté surpassant la nature,
Ce doux parler, ceste belle figure
Le seul plaisir des hommes et des dieux,

Cest astre beau me peut ravir aux cieux
Au seul regard de sa vive p[e]inture
Et aussi tost [me] mectre en sepulture
Par son parler cruel et rigoreux.

Il est en vous, ô maistresse cruelle,
De ruyner d'une seule estincelle
Celuy qui meurt vous voulant adorer.

Mais quel honneur auriés-vous d'un tel faict.
Faire mourir celuy qui est deffaict
C'est cruauté seulement d'y penser.

II (2)

O belle main unique en sa beauté,
Qui des plus forts a dompté la puissance,
Main qui du Ciel a reçeu sa naissance
Pour nous ravir par sa divinité.

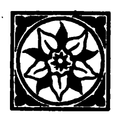
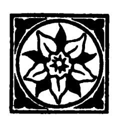
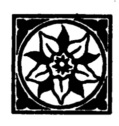
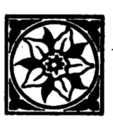
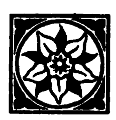
(1) Ms. Monmerqué, p. 125.
(2) Ibid.

Heureuse main dont la seule bonté
Cest univers garde de decadence,
Qui as pouvoir de nous donner l'essence,
Le bien, le mal et l'immortalité.

O blanche main qui n'a point sa pareille,
Divine main, si tu n'estois cruelle,
Retiens le traict que tu veux descocher.

C'est peu d'honneur que d'user de vengeance,
C'est grand vertu de donner allegeance
A un mourant qui te veult rechercher.



TABLE

STANCES :

ODES :

LES TRAGIQUES

MISÈRES :

PRINCES :

LES FEUX :

LES FERS :

JUGEMENT :

DISCOURS PAR STANCES

MESLANGES

POÉSIES DIVERSES :

SONNETS

PIÈCES SATYRIQUES :

SONNETS

ÉPIGRAMMES

PIÈCES INÉDITES

STANCES :

DIALOGUES :

SONNETS :



Imp. Renaudie, 56, rue de Seine.